00
Oc.
00 35
1659.




Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0002

1659.

Lehzkau

# ŒUVRES
## DIVERSES.

Marin, Francois Louis Claude:

# ŒUVRES DIVERSES.

*TOME PREMIER.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0005

# OEUVRES
## DIVERSES.
### TOME PREMIER.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0006

# PIECES
DE
# THÉATRE,

*Par M.* MARIN, *de l'Académie de Marseille, & de la Société Royale de Nancy, Censeur Royal & de la Police, & Secrétaire général de la Librairie de France.*



A PARIS.
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

# *A MESSIEURS*
# DE
# L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

*MESSIEURS,*

*ON a reproché long-tems aux Gens de Lettres d'avoir oublié dans les dédicaces de leurs Ouvrages, la nobleſſe de leur profeſſion. C'étoit la faute de leur ſiecle, qui n'avoit pas encore ſenti tout ce qu'il devoit à des hommes qui en faiſoient l'ornement & la gloire. Ces hommes, mieux connus & plus conſidérés, ont appris à ſe reſpecter eux-mêmes, & à ſe montrer avec la dignité qui leur convient. On conſacre aujourd'hui ſes Ouvrages à la reconnoiſſance, on les dédie à l'amitié; on ne profane plus cet hommage par une baſſe adulation, & bientôt le rang & le crédit ne recevront que des éloges mérités.*

*Mais c'eſt ſur-tout à ce Corps reſpectable, qui fait une partie ſi précieuſe de la république des Lettres, qu'il eſt honorable d'offrir le fruit de ſes travaux. Les arbitres du goût peuvent ſeuls apprécier les productions littéraires. Votre ſuffrage, Meſſieurs, ſuffiroit pour aſſurer le ſuccès de celles qu'on ſoumet à vos lumieres ; votre indulgence excitera dans moi de nouveaux efforts pour imiter les modeles que vous offrez dans tous les genres de Littérature. Daignez accepter ce tribut avec bonté, & le regarder comme une preuve de l'admiration que m'ont inſpirée vos Ecrits, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

*MESSIEURS,*

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
MARIN.

# TABLE.

EPITRE dédicatoire, page j
Préface, p. 1
Avertissement, 8
JULIE *ou* LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ, *Comédie*, 11
Observations sur cette Piece, 67
Avertissement, 76
LA FLEUR D'AGATHON, 79
Observations sur la Fleur d'Agathon, 124
*Il Fior d'Agathone*, ou Extrait de la piece Italienne, 125
Avertissement, 131
FÉDÉRIC *ou* L'ISLE INCONNUE, Piece héroïque en vers, 137
Observations sur cette Piece, 201
Avertissement, 204

L'AMANTE INGÉNUE, *Comédie*, *page* 207

Observations sur cette Piece, 270

Avertissement, 275

L'AMANT HEUREUX PAR UN MENSONGE, *Farce*, 276

Observations sur cette Piece, 338

*Fin de la Table.*

# PRÉFACE.

L'HISTOIRE de Saladin fut bien accueillie des gens de lettres, juges nés de toutes les productions de l'esprit, & dont le suffrage peut seul assurer la gloire d'un Auteur. Elle fut répandue avec lenteur, parce que ne voulant point m'exposer à l'humiliation de voir apprécier mes travaux par les Libraires, je m'étois chargé des frais de l'édition, & je n'avois associé personne au succès de mon ouvrage. Ce qui retardoit encore la distribution de cette histoire, c'est l'assemblage bizarre de mille noms barbares, dont le commencement est hérissé. Après ces préliminaires on trouve, à la vérité, un discours plus suivi & plus uniforme; mais ce sont des deserts arides, que peu de lecteurs, peu de femmes sur-tout, ont le courage de franchir.

Quoi qu'il en soit, les éloges que je reçus & les dégoûts que j'essuyai, animoient &

refroidiſſoient mon zele pour le genre d'étude que j'avois embraſſé. Au milieu de cette incertitude, un Magiſtrat, dont le Public connoît les talens & les lumieres, dont ceux qui l'approchent connoiſſent ſeuls les vertus plus eſtimables encore, qui mérite d'avoir des amis & qui n'aura jamais de flatteurs, me chargea de l'examen des pieces de théâtre. L'homme célébre à qui je ſuccédois, & qui m'honora de ſa confiance & de ſon amitié juſqu'aux derniers inſtans de ſa vie, daigna approuver ce choix, & me donna les premieres leçons pour un travail plus délicat & plus important qu'on ne penſe.

Cette nouvelle occupation me fit étudier plus particuliérement le genre dramatique. Je montai, pour ainſi dire, derriere le théâtre, & j'examinai les reſſorts qui font mouvoir cette machine merveilleuſe. On a communément plus de goût que de talent, & il eſt prouvé qu'on peut très-bien juger d'un ouvrage, ſans être en état de faire mieux, & ſouvent de faire auſſi mal. L'habitude de lire des pieces de théâtre & de réfléchir ſur ce genre de littérature, m'inſpira la tentation de m'y exercer, & je compoſai quelques drames dans mes momens de loiſir.

Telle fut l'origine des Comédies qui ſont raſſemblées dans ce recueil. Il n'y en a qu'une qui ait été miſe ſur la ſcene ; les autres ou ont été reçues & ne ſont point jouées, ou n'ont jamais été préſentées aux Comédiens.

On conçoit difficilement pourquoi toutes les perſonnes qui courent cette carriere n'adoptent pas l'uſage de faire imprimer leurs ouvrages avant que les livrer au théâtre ; il en réſulteroit un double avantage. Le Public rentreroit dans ſes droits, & indiqueroit lui-même les pieces qu'il jugeroit dignes de la repréſentation ; & quand même elles tomberoient, l'Auteur qui auroit eu la modeſtie de les ſoumettre à l'examen de la multitude, ſeroit à couvert des reproches ſanglans dont on l'accable quelquefois, & de l'humiliation que des ſpectateurs ennuyés ont le plaiſir malin de lui faire eſſuyer.

Mais on s'aveugle ſur ſes productions ; on ſe laiſſe entraîner par le ſuffrage d'amis perfides ou peu éclairés ; on s'ennivre par les éloges de ces petites ſociétés qui, avec du jargon & un peu d'eſprit, s'arrogent le droit de faire la réputation & des Auteurs & des Ouvrages ; on veut étonner, on croit ſéduire par la ſurpriſe ; on entre fiérement dans le champ d'honneur où l'on n'a

vu dans la perſpective que des lauriers, & d'où l'on ſort avec une couronne de chardon.

On ſe rappelle la réponſe qui fut faite dans une de ces ſociétés dont je parle. On y avoit élevé juſqu'aux nues une piece qui tomba. On étoit le lendemain triſtement aſſemblés. La Dame du lieu rompit enfin le ſilence, & dit qu'elle ne concevoit pas pourquoi on ne rejouoit pas cette piece, car elle n'avoit pas été ſifflée. » Parbleu, Madame, » je le crois bien, répondit bruſquement un » étranger ; & comment voulez-vous que » l'on ſiffle quand on baille »?

Je donnerai à la ſuite des Comédies qu'on va lire, des ouvrages d'un autre genre. Il y a peu d'hommes de lettres qui ne ſe ſoient eſſayés ſur différens ſujets, & qui n'ayent dans leurs porte-feuilles pluſieurs morceaux de littérature. Peu réſiſtent à la petite vanité de les rendre publics. Je ſuis du nombre, & l'on doit en vérité pardonner cette foibleſſe à des hommes qui ſe croient récompenſés de leurs veilles par un peu de fumée, tandis que mille ſots illuſtres parvenus à la fortune & aux honneurs, murmurent encore dans leur élévation révoltante de n'être pas à quelques dégrés plus haut.

Un Auteur célibataire, & ils sont réduits par l'indigence à l'être presque tous, n'a de postérité que ses ouvrages, & il y auroit de la cruauté à lui refuser la consolation d'imaginer que si son nom n'est pas transmis d'âge en âge par ses neveux, il vivra au moins après sa mort dans des écrits qui rappelleront sa mémoire. Ses productions, fussent-elles très-médiocres, il se trouvera dans les tems à venir des bibliographes qui les tireront de l'oubli, en les inscrivant dans leurs catalogues.

Si le pénible travail dont je suis accablé me permet encore de me livrer à l'étude, je donnerai à la suite de ces écrits quelques morceaux historiques que j'ai rassemblés & qui ont besoin d'être retouchés. C'est le genre auquel je m'étois destiné, & que des circonstances particulieres m'ont empêché de cultiver. Heureux l'homme de lettres à qui le sort a permis de suivre le penchant que la nature lui inspiroit, & qui n'a pas été forcé d'abandonner ses goûts & de prendre une route opposée à ses talens! Je n'ai point à rougir d'avoir reçu aucune grace enlevée au mérite de mes confreres. Deux voies conduisent ordinairement certains Littérateurs à la fortune. Ce sont, la flatterie & la bassesse. Je trouve une égale infamie

à prodiguer de l'encens à des hommes si souvent dignes de mépris, & à s'avilir, en rampant au pied de ces idoles qu'on voudroit avoir la force de renverser.

# JULIE,

*OU*

## LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ.

*COMÉDIE*

en Prose & en trois Actes.

# AVERTISSEMENT.

*RIEN n'eſt ſi plaiſant que les Préfaces des pieces qui n'ont pas réuſſi. Il fait beau entendre un Auteur ſe récrier contre les Acteurs, contre la cabale, contre le mauvais goût du Public.*

*Les Acteurs jouent toujours bien quand ils ſont animés par le ſuccès de leurs rôles, & ne ſont déconcertés que par les murmures du parterre, qui préparent & annoncent la chûte d'un ouvrage.*

*La cabale exiſte quelquefois ; mais jamais elle ne ſera victorieuſe d'un drame excellent. Des gens payés pour ſiffler ou pour applaudir ſe trouvent tout-à-coup entraînés par la foule & cedent au torrent. On n'a vu qu'une fois un homme planté au milieu du parterre s'obſtiner à battre des mains malgré les huées publiques, & crier d'un ton douloureux : « Hélas ! Meſſieurs, vous me ruinez ». C'étoit un miſérable Tailleur, qui habilloit depuis ſix ans l'Auteur ſifflé, & qui devoit être payé ſur le profit de la piece. On a beau mériter, par les mœurs ou par la conduite, la haine ou l'eſtime du Public, il rend juſtice à la ſupériorité des talens d'un méchant homme, comme il reconnoît la foibleſſe de ceux d'un homme eſtimable.*

*Quant au goût du Public, il eſt ordinairement bon, mais il varie quelquefois. Il y a des beautés de tous les tems & de toutes les nations, comme il y en a de moins générales qui réuſſiſſent dans un ſiecle & qui déplairoient dans un autre. Dans tout ce qui*

*n'est pas sublime, notre goût change avec nos mœurs, avec notre caractere. Il paroît démontré que la nation a dégénéré ; & si l'on excepte deux ou trois hommes de génie, la Littérature a suivi cette malheureuse révolution.*

*Mais comment, dira-t-on, chez le même peuple & dans le même siecle, ce qui est bon pour ce peuple & pour ce siecle est il quelquefois rebuté, tandis qu'un écrit médiocre réussit ? Cela n'est pas vrai pour les ouvrages imprimés. Quant aux pieces de théâtre, le succès ou la chûte dépendent de mille circonstances ; il faut, pour en juger, & les connoître, suivre le spectacle pendant quelques mois, écouter, voir & réfléchir.*

*La piece qu'on va lire est du nombre de celles qui n'ont pas obtenu les suffrages du Public. J'en dirai les raisons à la fin, si cependant j'ai bien deviné. Si elle étoit jouée telle qu'on la voit ici, je crois qu'elle seroit reçue avec plus d'indulgence. J'y ai fait des changemens considérables, non-seulement dans les deux premiers actes, mais le troisieme est tout nouveau ; il n'y a pas un seul mot de ce qu'on y voyoit précédemment. Ces corrections furent faites dans un jour ; je remis cette piece dans mon porte-feuille, d'où elle n'étoit pas sortie depuis. Si on condamnoit le plan & la conduite, du moins elle ne déplaira pas aux ames sensibles & honnêtes.*

## *PERSONNAGES.*

JULIE, femme de Dorval.
DORVAL, mari de Julie.
ERASTE, ami de Dorval.
D'OUTREMER, riche Négociant.
LISIMON, pere de Dorval.
Madame LA ROCHE, Hôteſſe.
CHAMPAGNE, Valet.

*La ſcene eſt à Paris, dans une ſalle commune d'un grand Hôtel garni.*

# JULIE,

## OU

## LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ.

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

M. D'OUTREMER, MADAME LA ROCHE.

MA foi, Madame la Roche, on meurt d'ennui dans cette maiſon, tout le monde y pleure; croyez-moi, abattez votre enſeigne, & mettez ſur un grand écriteau que c'eſt ici l'hôtel de la triſteſſe.

Mde. LA ROCHE.

Tout le monde n'a pas ſujet d'être auſſi gai que vous.

M. D'OUTREMER.

Parbleu tant pis; j'aime à rire moi, & toutes ces mines alongées m'affligent. Que faites-vous, par exemple, de ce grand jeune homme qui paroît

plongé depuis quelques jours dans une affreuse mélancolie ?

Mde. LA ROCHE.

C'eſt un Gentilhomme dans l'indigence.

M. D'OUTREMER.

C'eſt fort bien fait d'être Gentilhomme, mais c'eſt une ſottiſe d'être gueux.

Mde. LA ROCHE.

Il n'a pas toujours été dans cet état ; il paroiſſoit dans l'opulence lorſqu'il eſt venu loger chez moi : le jeu, le faſte, la mauvaiſe compagnie l'ont ruiné. Mais on dit que les gens de condition ont toujours des reſſources, & Dorval a de bon titres de nobleſſe.

M. D'OUTREMER.

Hé bien, dites-lui qu'il les porte à la Bourſe.

Mde. LA ROCHE.

Ah ! Monſieur.

M. D'OUTREMER.

Oui, il verra s'ils ont du cours ſur la place, & à quel denier on pourra les mettre. On ne vit pas de vieux parchemins. Crois moi, mon enfant, c'eſt une folie de périr d'inanition, lorſqu'on a deux bons bras qu'on peut exercer.

Mde. LA ROCHE.

Quoi ! vous voudriez que des Gentilshommes la bêche à la main . . . . . .

M. D'OUTREMER.

J'aimerois mieux, à la vérité, leur voir un mousquet. C'est un métier plus noble que tous leurs ancêtres. Servir la patrie est leur premier devoir, c'est celui de tout citoyen ; mais notre bon Roi, pour qui je verserois moi-même tout mon sang, ne peut employer tous les nobles de son Royaume ; & ceux qui sachant que la nature a placé leur subsistance à quatre pouces dans la terre, mettent de la dignité à mourir de faim plutôt que de se baisser & la cueillir, sont des insensés qu'il faudroit mettre aux Petites-Maisons.

Mde. LA ROCHE.

Voilà bien le langage de nous autres gens du peuple, nous nous vengeons par nos critiques, de la distinction que la nature, la raison ou le préjugé ont mise entre les nobles & nous.

M. D'OUTREMER.

Ce n'est pas que je méprise la noblesse, je deviendrai Gentilhomme aussi, si j'en ai la fantaisie.

Mde. LA ROCHE.

Vous, Monsieur ?

M. D'OUTREMER.

Oui, moi, tout comme un autre. Mon pere n'étoit qu'un Négociant; mais qu'importe ? j'ai de l'argent, j'achete une charge, & me voilà Gentilhomme. Je ferai pis si on me fâche ; je me marierai,

j'aurai une fille, & je la ferai Ducheſſe. Parbleu ; quand on fait ſa fille Ducheſſe, on eſt Gentilhomme, ou on ne l'eſt jamais.

Mde. LA ROCHE.

Vous en avez déjà les ſentimens, les manieres....

M. D'OUTREMER.

Pas trop, car je paye mes dettes & je n'ai point de morgue.

Mde. LA ROCHE.

Je veux dire que vous êtes noble, généreux....

M. D'OUTREMER.

Généreux comme le Roi : tiens, il y a quelques jours qu'un de ces grands Seigneurs que tu eſtimes tant vint me trouver, & me fit un compliment ſingulier. « Monſieur, vous ſerez ſurpris de ma de-» mande ; je n'ai pas l'honneur d'être connu de » vous ; je m'appelle le Marquis de la Souche, & je » viens vous emprunter de l'argent ».

Mde. LA ROCHE.

Et que dites-vous à cela ?

M. D'OUTREMER.

« Monſieur, vous le ſerez encore plus de ma ré-» ponſe. Je ne vous connois pas ; je m'appelle Mi-» gaut, & je m'en vais vous en prêter ». *Il rit*..... ah, ah, ah.

Mde. LA ROCHE.

La réponſe vaut de l'or.

M. D'OUTREMER.

Elle lui en valut : je lui prêtai deux ou trois cens piſtoles. Il eſt vrai qu'il ne s'eſt pas donné la peine de venir me remercier ; mais c'eſt un ami que je me ſuis fait. Toutes les fois que je le rencontre au ſpectacle ou ailleurs, il me fait un grand ſigne de tête, en me diſant : eh ! bon jour, mon ami Migaut.

Mde. LA ROCHE.

Une choſe m'a ſurpriſe dans votre récit : ce nom de Migaut. . . . . .

M. D'OUTREMER.

C'eſt celui de mon pere, qui n'a pas eu l'eſprit d'en changer. Comme on tient plus à ſes biens qu'à ſa famille, l'uſage veut qu'on quitte le nom de ſes ancêtres pour celui de ſes terres. Les miennes, que j'ai gagnées par mon travail, ſont au-delà des mers dans l'Amérique, & je me fais appeller M. d'Outremer.

Mde. LA ROCHE.

Hé bien, M. Migaut d'Outremer, je loue votre généroſité ; mais ces deux ou trois cens piſtoles auroient été mieux employées à ſoulager quelque malheureux indigent. . . . . Dorval, par exemple.

M. D'OUTREMER.

Bon, ne voudrois-tu pas que je fuſſe humain comme les gens du peuple ? Il faut ſe diſtinguer une fois : d'ailleurs quand on eſt pauvre, il faut être

poli, & ton Dorval ne daigne pas seulement me saluer, moi qui fais ici une aussi grande figure qu'un parvenu..... J'aime mieux cette jeune personne qui vit avec lui, elle est intéressante celle-là; mais elle pleure toujours : c'est apparemment sa maîtresse.

Mde. LA ROCHE.

Eh! Monsieur, pouvez-vous avoir de tels soupçons d'une personne si vertueuse? Elle est sa femme. On dit qu'il l'a épousée à Toulouse contre le gré de ses parens, & que c'est là l'origine de ses malheurs. Si vous connoissiez son caractere comme moi.....

M. D'OUTREMER.

Tout cela est bel & bon; mais croyez-moi, défaites-vous de ce triste ménage, cela porte malheur.

Mde. LA ROCHE.

Il est fort indifférent pour mon ménage d'avoir des gens gais ou tristes.

M. D'OUTREMER.

Oui, mais non des gens gueux; car encore faut-il que l'on paye, & je parie.....

Mde. LA ROCHE.

Ils ne m'ont rien donné depuis quelque tems; mais je n'ai pas le courage de leur demander ce qu'ils me doivent. Cette pauvre femme a renvoyé successivement tous ses domestiques. Obligée de se servir elle-même,

elle-même, je la surpris l'autre jour auprès de son feu, préparant de ses mains, peu accoutumées à cet emploi, quelques alimens pour son mari, sans Eraste. . . . . .

M. D'OUTREMER.

C'est l'ami à Madame, celui-là.

Mde. LA ROCHE.

C'est un honnête homme, que je crois incapable de bassesse.

M. D'OUTREMER.

Honnête homme tant qu'il vous plaira. Mais ce n'est pas l'ami qu'il lui faut, puisqu'il la laisse dans la misere. Enfin, Madame la Roche, je voudrois chez vous un peu plus de gaieté.

Mde. LA ROCHE.

Mais, Monsieur, cet étranger que vous m'avez amené n'est guere plus enjoué.

M. D'OUTREMER.

Je l'ai connu dans l'Amérique ; il acquéroit de la gloire lorsque j'acquérois de l'argent, & je suis plus gras que lui, n'est-il pas vrai ? Il arrive à Paris pour je ne sçais quelle affaire. Un de mes correspondans lui a donné une lettre de crédit sur moi, & me l'a recommandé ; mais je ne sais qu'en faire. Il est si triste ! Ecoutez, s'il me demande, vous lui direz que je vais chez mon Banquier, & que je viendrai le prendre pour le mener à la Comédie. Peut-être le

ſpectacle pourra l'égayer. *Il crie.* Holà, faites avancer mon carroſſe.

---

## *SCENE II.*

MADAME LA ROCHE, ERASTE, JULIE.

Mde. LA ROCHE.

MADAME.

JULIE.

Je ſais ce que vous demandez, ne ſoyez point inquiete, Madame la Roche, bientôt.....

Mde. LA ROCHE.

Hé non, Madame, je ne vous demande rien, je ne ſuis inquiete que de votre ſanté. Vous me devez, vous n'êtes point en état de me payer, tout eſt dit; j'attendrai. Je ferois plus ſi vous me le permettiez.... J'ai quelque argent..... Si vous vouliez agir ſans façon.....

JULIE *à part.*

Dieu! devois-je m'attendre à cette humiliation?

ERASTE.

Ce ſentiment eſt bien honnête. Allez, Madame la Roche, votre zele eſt digne d'éloge. Ne ſoyez point en peine de ce qui vous eſt dû, je vous payerai avant la fin du jour; je vous en donne ma parole.

## SCENE III.

JULIE, ERASTE.

JULIE.

VOus voyez l'aviliſſement où je ſuis réduite. Mon indigence devient publique, & la honte eſt moins ſupportable que la miſere. Je veux ſortir de cette maiſon; je veux payer cette femme cruellement généreuſe. Hélas! j'ai vendu ſucceſſivement tous mes effets. Il ne me reſte plus que ce bijou, *montrant ſa bague.* C'eſt le premier gage de la tendreſſe de Dorval. J'avois juré de ne m'en deſſaiſir qu'à la mort. Si j'oſois vous prier.....

ERASTE.

Vous n'en êtes point encore à cette extrémité. On pourra ſans ce moyen.

JULIE.

Eh! ne m'obligez pas de me ſervir encore de ces ames avides & barbares, qui partagent avec d'autres fripons la dépouille des malheureux, & leur vendent même le droit de les voler. Si vous ſaviez quel prix ils ont mis aux effets que j'ai été forcée de leur céder!

ERASTE.

Oui, une fatalité attachée à la miſere & qui l'ag-

grave encore, c'eſt qu'elle ſemble anéantir la valeur même de ce qu'on poſſede. *A part.* Il faut au moins lui ſauver cette bague qui lui eſt ſi précieuſe. *Haut.* Donnez, je remplirai vos vues.

JULIE.

L'argent que vous pourrez en retirer ſervira du moins à m'acquitter.

ERASTE.

Mais pourquoi vous livrer au déſeſpoir ? Les tems changeront.

JULIE.

Et mon état n'en deviendra que plus malheureux. Dorval a contracté des dettes qu'il ne peut acquitter. On lui a fait ſigner des lettres-de-change dont le terme eſt expiré.

ERASTE.

J'ai ſuſpendu juſqu'ici les pourſuites de ſes créanciers. Je les verrai, j'obtiendrai du tems encore ... Hélas ! pourquoi la fortune a-t-elle mis des bornes à mon zele ?

JULIE.

Je connois les ſacrifices que vous avez faits à l'amitié. Vous vous êtes même chargé de quelques dettes que vous pouviez acquitter. Votre probité ne vous permet pas de contracter des engagemens au-deſſus de vos forces. Si tous ceux à qui il prodiguoit le nom d'ami, avoient une ame comme la vôtre, nous ne ſerions pas ſans reſſource.

ERASTE.

Hé quoi ! vous n'avez aucun parent dont vous puissiez solliciter le secours ?

JULIE.

Le Ciel m'a refusé la consolation de connoître l'auteur de mes jours. J'étois au berceau lorsque mon pere mourut. Il ne me laissa pour tout bien que les soins d'une tendre mere, qui m'emmena dans le fond d'une province.

ERASTE.

Je n'avois jamais sçu par quel enchaînement de malheurs vous êtes parvenue à cette triste situation. Je n'ai connu que les vertus de Dorval, & j'ignore son histoire. J'ai appris qu'il vous avoit épousée à Toulouse malgré sa famille. Comment votre mere a-t-elle pu consentir ? .....

JULIE.

Je la perdis dans le tems que son secours m'étoit le plus nécessaire. Mon état, ma jeunesse, mon innocence exciterent la compassion d'une femme vertueuse : c'étoit la mere de Dorval. Elle me reçut dans sa maison & m'éleva avec son fils. O tems à jamais cher à ma mémoire ! Nous nous voyions tous les jours sans obstacle : notre cœur s'ouvrit insensiblement à l'amour sans le connoître. Elle mourut cette femme respectable, & je ne pus demeurer avec décence dans cette maison. On nous sépara. Ce fut

alors que nous nous surprîmes des sentimens que nous ignorions. Dorval eut l'imprudence de faire l'aveu d'un penchant qu'il ne croyoit point criminel. Il m'offrit sa main contre le gré de ses parens.....

ERASTE.

Et vous eûtes l'imprudence de l'accepter ?

JULIE.

La crainte de le perdre, ma tendresse, ses sermens, ses pleurs, que vous dirai-je enfin ? Ma raison s'égara, mes yeux se fermerent sur l'avenir, & je m'unis à lui par des liens indissolubles. Le pere, qui étoit employé dans les Colonies, apprit bientôt ce mystere ; & justement irrité, il fit sortir son fils de sa maison, après lui avoir fait livrer les biens de sa mere. Mon époux quitta sa patrie, changea son véritable nom, &....

ERASTE.

Enfin, sous ce nom emprunté, il vous a conduite à Paris, où il a dissipé cette succession qui étoit assez considérable. Le Ciel s'est vengé de la désobéissance paternelle qu'il ne laisse jamais impunie. Heureuse encore que le crime qui suit ordinairement ces liaisons illicites, n'ait pas flétri votre ame. Il vous reste les ressources de la vertu & la tendresse d'un époux...

JULIE.

Je crains de l'avoir perdue. Ce n'est plus cet amant tendre, soumis, complaisant, c'est quelquefois un

maître dur & farouche. Ses yeux égarés semblent me reprocher ses malheurs. Il ne me cherche plus, il m'évite; la misere a aigri son caractere, & réveillé dans lui une jalousie que je ne lui connoissois pas & qui m'offense. Tout ce qui m'approche lui fait ombrage, & vous êtes le seul.....

ERASTE.

Je ne crois point exciter dans lui ce sentiment. Mon cœur doit lui être connu; mais je ne sais par quel motif il se refuse à la seule consolation qui lui reste dans ses malheurs, celle de verser ses chagrins dans le sein de l'amitié? Il semble s'éloigner de moi, il me rebute, & si je lui étois moins attaché.....

JULIE.

Ah! ne l'abandonnez pas, ami généreux, c'est en vous seul que j'ai encore quelque espérance. Pardonnez lui des torts dont son cœur n'est point coupable. Il vous aime, il me l'a dit cent fois. Ne lui retirez pas vos conseils dans l'état affreux où il se trouve.

ERASTE.

Il peut compter sur tout mon zele. Eût-il des torts mille fois plus grands encore, m'eût il accablé d'injures & d'outrages, j'oublie tout dès qu'il est malheureux..... Madame, essuyez vos pleurs. Le Ciel récompensera enfin votre constance..... *A part.*... Tendre amitié, faisons notre devoir! *Haut.* Je vais exécuter vos ordres..... *A part.* Allons tout

sacrifier aux besoins de mon ami. Ah ! si la pauvreté est affreuse, c'est de mettre l'homme dans l'impuissance de soulager les malheureux.

## SCENE IV.

JULIE, DORVAL.

DORVAL.

UN homme sort d'auprès de vous.

JULIE.

C'est votre ami.

DORVAL.

Des amis ! En est-il dans l'indigence ?

JULIE.

Il n'en fut jamais de si tendre : distinguez-le de cette foule d'amis perfides. Comblés de vos bienfaits, ils vous ont eux-mêmes entraîné vers l'abîme, & ils vous repoussent, au lieu de vous prêter une main secourable. Ah ! quelle différence ! vos malheurs, loin d'affoiblir son amitié, semblent lui donner une nouvelle activité.

DORVAL.

De qui parlez-vous donc ?

JULIE.

Votre cœur devroit vous l'avoir nommé. Quel autre qu'Eraste ?....

DORVAL.

Eh ! que m'importe la pitié stérile qu'il daigne m'accorder & qui m'avilit encore ? Croyez que si la médiocrité de sa fortune ne lui donnoit un prétexte de me refuser tout secours, vous le verriez aussi dur, aussi barbare que les autres. Il abuse du privilege de son état pour m'accabler de sa morale, & ne me fait valoir sa prétendue amitié, que pour avoir le droit de m'humilier par ses leçons, & pour jouir cruellement de l'avantage que mes fautes semblent lui donner sur moi. C'est par amour-propre qu'il me reste encore attaché..... Vous paroissez surprise..... Vous le voyez peut-être d'un autre œil ?....

JULIE.

Oui, je le vois d'un autre œil, & je crois le mieux connoître.

DORVAL.

Vous ?

JULIE.

J'admire combien vous êtes ingénieux à augmenter vous-même votre infortune : vous vous refusez aux douceurs de l'amitié dans le tems qu'elle vous est si nécessaire. Vous accusez de dissimulation l'ame la plus honnête. Dorval ! S'il ne peut nous donner des secours, ses conseils peuvent nous être utiles dans l'état affreux où nous sommes réduits. Echauffés, aigris, troublés par la douleur & le désespoir, quel parti pouvons-nous prendre de nous-mêmes ? Ecou-

tons un ami, il ramenera notre raiſon égarée. Si vous ſaviez avec quel intérêt !....

DORVAL.

Je ne doute pas qu'il ne prenne intérêt à ce qui vous touche, Madame; laiſſons-là cet homme que vous défendez avec trop de chaleur. Je vois bien que mes malheurs ont agi ſur vous-même. Vous ne tenez plus à moi que par des liens que vous abhorrez peut-être en ſecret. Votre ame, dont la ſenſibilité s'eſt uſée par mes diſgraces, cherche autour d'elle des objets pour ſe diſtraire, & Eraſte.....

JULIE.

Dieu ! Quel reproche ! Dorval ! O mon époux ! eſt-ce vous qui me tenez ce langage ? Ingrat ! & que n'ai-je pas fait pour te plaire ! Tu m'as arrachée à mon repos ; tu m'as aſſociée à ton ſort funeſte ; tu m'as entraînée dans une ville étrangere ; je t'ai vu t'éloigner de moi, ſuivre des conſeils dangereux, diſſiper l'héritage de ta mere ; je t'ai vu te livrer au jeu, à la débauche..... Pardonne, mon époux, c'eſt la premiere fois que ma bouche s'ouvre au reproche..... J'ai ſouffert, j'ai pleuré dans le ſilence..... Parle, ingrat ! mes plaintes ont-elles jamais frappé tes oreilles ?

DORVAL.

On vient, qu'on ne s'apperçoive pas de vos pleurs. Rentrez.....

## SCENE V.

MADAME LA ROCHE, DORVAL.

Mde. LA ROCHE.

LA pauvre femme! Je parie que vous l'avez maltraitée encore, car je viens de la voir sortir en pleurant?.... Au lieu d'adoucir ses chagrins.... Sa situation me fend le cœur. Que n'est-elle plutôt la femme d'Eraste, de ce galant homme!.... Sans lui elle seroit morte de tristesse mille fois.

DORVAL.

Il vient donc la consoler en mon absence?

Mde. LA ROCHE.

Oui, tous les jours, & il y réussit; car elle me paroît moins triste quand elle le voit. Vous devriez être bien reconnoissant des soins de ce tendre ami.

DORVAL.

Je le suis beaucoup, Madame la Roche..... *A part....* Tous les jours!.... & elle paroît moins triste!.... Pourquoi en mon absence?....

Mde. LA ROCHE.

Il a un peu plus de soin de votre femme que vous-même. Aussi elle ne manquera de rien.

DORVAL.

Je ne vous entends pas.

Mde. LA ROCHE.

Je le crois bien, car vous ne vous en ſouciez guere. Il doit me payer aujourd'hui.

DORVAL.

Lui?

Mde. LA ROCHE.

Il m'en a donné ſa parole, & j'y compte.

DORVAL.

Pour ma femme?

Mde. LA ROCHE.

Et pour vous auſſi. Voilà ce qu'on appelle un ami. Vous en êtes charmé, n'eſt-il pas vrai? Vous ne vous y attendiez pas?

DORVAL.

Non aſſurément.... *A part*.... Quels horribles ſoupçons!.... Julie, m'auriez-vous trompé?..... Il ne me manque plus que cet affront..... Je veux éclaircir cet affreux myſtere. Ah, Eraſte!

Mde. LA ROCHE.

Je l'apperçois. Vous allez juger par vous même.

DORVAL.

Non, je ne veux pas le voir. Je vais penſer aux moyens de m'acquitter avec lui. Ne lui dites pas que je ſuis inſtruit de ſa généroſité. Suivez-le s'il entre chez Julie. Je vous rejoins dans le moment. *Il ſort.*

Mde. LA ROCHE.

Le pauvre homme! Il s'en va tout réjoui. Mais

voyez sa délicatesse. Il ne veut pas être instruit, pour laisser à son ami le plaisir de le surprendre.

## SCENE VI.

MADAME LA ROCHE, ERASTE, UN VALET.

ERASTE *à part.*

L'ARGENT est si rare, que j'ai eu de la peine à trouver celui dont j'avois besoin. Enfin j'ai réussi; & malgré mon indigence, j'ai eu le plaisir de rendre un service à mon ami. Mais j'ai dû lui épargner la honte de recevoir, non moins sensible pour une ame délicate, que celle de demander..... *Haut.* Julie est-elle dans son appartement?

Mde. LA ROCHE.

Oui, Monsieur.

ERASTE.

Vous lui remettrez cette bague, &....

Mde. LA ROCHE.

J'y cours.

ERASTE.

Non, attendez un moment.

Mde. LA ROCHE.

Permettez..... Je ne veux pas différer..., *Elle appelle....* Champagne?

LE VALET.

Madame.

Mde. LA ROCHE.

Porte ce bijou à Julie de la part d'Eraſte..... Vas donc..... *A part.* La bonne femme ! Elle ſera bien aiſe.

ERASTE.

J'ai mis entre les mains de votre mari ce que mon ami vous doit, & au-delà. Vous garderez le ſurplus de cet argent pour l'avenir.

Mde. LA ROCHE.

*A part.* L'honnête homme ! *Haut.* Ne voulez-vous pas entrer ?

ERASTE.

Je ne puis m'arrêter.

Mde. LA ROCHE.

Allez, Monſieur, Dieu bénira vos bonnes actions. *Au Valet qui revient.* Hé bien ?

LE VALET.

Elle a reçu cette bague ſans rien dire, m'a demandé ſon écritoire, & je l'ai laiſſée griffonnant ſur ſon papier.

Mde. LA ROCHE.

Paſſe à la cuiſine, fais mettre le couvert dans la grande ſalle, monte chez le bon homme Liſimon, demande-lui s'il veut encore dîner tout ſeul dans ſa chambre. Dis-lui que M. d'Outremer eſt ſorti, &

qu'il reviendra bientôt Retourne chez Julie, & vois si elle a besoin de quelque chose. Cours. *Il sort.*

## SCENE VII.

MADAME LA ROCHE, DORVAL.

*Dorval entre en rêvant, la tête baissée, le chapeau sur les yeux, & vient heurter Madame la Roche.*

DORVAL.

AH! Hé bien, que vous a-t-il dit?

Mde. LA ROCHE.

Demandez plutôt ce qu'il a fait; on ne trouve plus des amis de cette espece..... En vérité, il faut que vous ne soyez pas capable de bons procédés, puisque vous ne voulez pas y croire..... Je vous l'avois bien dit..... Là, êtes-vous convaincu?

DORVAL.

De quel galimathias étourdissez vous mon oreille? *Avec vivacité.* Que vous a-t-il dit?

Mde. LA ROCHE.

Peu de chose dans le fond; mais chaque parole valoit de l'or.... « Donnez à Julie.... J'ai donné à » votre mari, &.... je donne, j'ai donné ». Y a-t-il rien de plus riche que ces mots là?

DORVAL.

Expliquez-vous, encore un coup.

Mde. LA ROCHE.

Vous me devez, depuis le tems que vous avez ceſſé de me payer, ſix cens.....

DORVAL.

Eh! laiſſez-là ce compte, je vous payerai ſi je vous dois.

Mde. LA ROCHE.

Non, vous ne me payerez pas, car vous ne me devez rien.

DORVAL.

Comment?

Mde. LA ROCHE.

Eraſte.....

DORVAL.

Hé bien?

Mde. LA ROCHE.

Hé bien, Eraſte, votre ami.

DORVAL.

Il vous a payé?

Mde. LA ROCHE.

Juſtement.

DORVAL.

Et vous avez pu recevoir?....

Mde. LA ROCHE.

Bon; ce n'eſt là que la moindre de ſes galanteries. Il a fait préſent à Julie.....

DORVAL.

DORVAL.

Un préſent !

Mde. LA ROCHE, *avec joie.*

Il lui a envoyé..... devinez.

DORVAL *à part.*

Un préſent !

Mde. LA ROCHE.

Une bague d'un beau & gros diamant.... *Elle rit.* Ah, ah, ah.

DORVAL.

A ma femme?.... Quoi! vous oſez louer cette action & vous prêter à une telle infamie?.... *Bruſquement.* Donnez-moi cette bague.

Mde. LA ROCHE.

Je la lui ai fait remettre dans le moment.

DORVAL.

*Avec un cri.*.... Elle l'a reçue! Ah! mon malheur eſt comblé. *Il ſe promene avec agitation.*..... Perfide!.... tu ne porteras pas loin..... *A Madame la Roche qu'il rencontre.* Retirez-vous.

Mde. LA ROCHE.

Dieu! quelle fureur le tranſporte! Dorval, Ecoutez.

DORVAL.

Laiſſez-moi.

Mde. LA ROCHE.

Vous êtes dans l'erreur, vous ne m'avez pas compris.

DORVAL.

Hem!

Mde. LA ROCHE.

Vous pensez donc que cette bague est un présent qu'un galant fait à votre femme? Fi, Monsieur; pouvez-vous croire Eraste capable de servir une pareille intrigue? Cela est horrible! Elle est à lui la bague, je vous l'ai déjà dit.... C'est lui qui en fait présent à Julie. *Dorval fait un mouvement de fureur.* Fuyons, il pourroit dans son emportement.

---

## SCENE VIII.

DORVAL, UN VALET.

DORVAL.

*Il se promene, fait des exclamations.*

Ciel! est-il possible! Voyons comment elle osera soutenir ma présence. *Il s'avance brusquement vers la chambre, rencontre un Valet qui tient une lettre à la main, le heurte & le renverse.....* Où est Julie?

LE VALET.

Vous avez pensé me faire rompre le col. Elle est sortie.

DORVAL.

Où va-t-elle?

LE VALET.

Je ne sais.

DORVAL.

Quel papier tiens-tu là ?

LE VALET.

C'eſt une lettre.

DORVAL.

De qui ?

LE VALET.

De Julie.

DORVAL.

Donne.

LE VALET.

Elle n'eſt pas pour vous, Monſieur, elle m'a dit de la remettre à Eraſte lorſqu'il reviendra.

DORVAL.

*Il lui arrache la lettre.* Donne, te dis-je.... Liſons *Il la lit avec précipitation, les mains tremblantes de colere.* « Pourquoi confier à des domeſtiques ce pre-» mier gage de la tendreſſe de ce que j'ai de plus » cher au monde »? *Il répete.* Ce gage...., de la tendreſſe de ce que j'ai de plus cher ! Ce diamant..... gage de la tendreſſe.... d'Eraſte ! de ce que tu as de plus cher ! Perfide ! *Il continue.* « Il falloit l'apporter » vous-même. Dorval m'a tenu des diſcours qui m'é-» pouventent. Venez, tendre & généreux ami ». *Il répete.* Tendre & généreux ami ! « Venez raſſurer ſon » eſprit & le mien. Puiſque vous n'avez pu réuſſir » dans vos recherches, je ſors pour en faire moi-» même. Je porte cette bague qui m'eſt ſi précieuſe...;

» Quel sacrifice » ! *Il déchire la lettre avec fureur...* : Hé bien, fortune cruelle, suis-je assez malheureux ! Ta rage n'est-elle point assouvie ? Ciel ! qui me persécutes, termine enfin tous mes maux, en m'écrasant de ta foudre. Je vais justifier tes rigueurs. Cette main saura me venger des coupables qui m'outragent, & tu pourras désormais me punir sans injustice.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

JULIE.

IL est entré.....Il m'a demandée..... Il est sorti en colere.... Il a parlé à l'hôtesse, & cette femme ne revient point. Que lui a-t-il dit ?.... Dorval ! Ah ! que vous êtes changé ! Qu'est devenu ce tems où sans cesse attaché à mes pas, vous vous reprochiez les instans qui pouvoient vous séparer de Julie ! où vous oubliiez dans ses bras toutes vos disgraces ! où vous mêliez des larmes délicieuses, à celles que sa tendresse lui faisoit répandre ! Parens, amis, patrie, elle vous tenoit lieu de tout. Julie étoit pour vous l'univers. Que les grandes villes sont pernicieuses aux mœurs ! Dans un simple ha-

meau votre cœur m'eût été fidele..... Une consolation me soutenoit dans la misere, c'est qu'elle vous rameneroit à moi, qu'elle réuniroit deux cœurs.... Ah ! ils n'ont jamais été séparés..... Oui, vous m'aimez toujours..... Mais où est-il ? Que fait-il à présent ?... Si, poussé par la dureté des hommes, il alloit..... Dissipez vos soupçons cruels ; je le vois venir : la joie rentre dans mon ame. *Elle court à lui les bras levés pour l'embrasser. Il la repousse avec violence ; & comme elle est prête à tomber, il lui prend le bras & la soutient chancelante, de sorte que cette situation fasse tableau. Dans le cours de la scene elle s'approche insensiblement d'un fauteuil où elle s'appuye.*

## SCENE II.

JULIE, DORVAL.

DORVAL *la repoussant.*

ELOIGNEZ-vous de moi.

JULIE.

Juste Ciel !

DORVAL.

Tu l'implores en vain ce Ciel que ta conduite outrage.

JULIE.

Qu'ai-je donc fait ?

DORVAL.

Opprobre de ma vie ! C'eſt toi qui as cauſé tous mes malheurs. Tu as connu l'art de la ſéduction dè ton enfance ; tu as tendu des piéges à ma jeuneſſe, ennivré ma raiſon, trompé mon eſpérance ; tu m'as arraché des bras paternels ; tu m'as attiré la haine & la malédiction du meilleur des peres ; tu m'as conduit d'abîme en abîme..... Malheureuſe ! & tu me combles d'infamie.

JULIE.

Quelle voix terrible a frappé mon oreille !.... Eſt-ce vous ?.... O Dorval ! ô mon époux !

DORVAL.

Ton époux ! Tu les a trahis les devoirs ſacrés que ce titre t'impoſoit ; tu les a rompus les liens qui t'attachoient à ma deſtinée. Tu ne triompheras pas de ta trahiſon ; je ſaurai.....

JULIE *à demi-évanouie.*

Je me meurs. Hélas !

DORVAL *avec un cri.*

Julie !.... Que fais-je ?.... Dieu ! quelle foibleſſe !....

JULIE *pleurant.*

Pourquoi me rappeller à la vie !.... cruel ! quand tu me donnes la mort ?

DORVAL.

Oui.... je devrois laver dans ton ſang l'outrage

qui me déshonore.... si je cédois aux transports de ma colere.....

JULIE.

Frappe.....

DORVAL, *avec une espece d'attendrissement.*

Espere-tu me tromper encore?.... toi que j'ai tant aimé!.... toi pour qui j'aurois donné cent fois ma vie!.... Ah! j'en rougis..... Aurois-je pu prévoir!.... aurois-je pu te croire capable d'une perfidie.... si noire!

JULIE.

Frappe; mais respecte ma vertu.

DORVAL.

Ta vertu! Ce mot réveille toute ma rage..... Va..... je t'abandonne à toi-même. Ton cœur deviendra ton propre boureau. Désormais étrangere pour moi, tu pourras te couvrir d'opprobre sans me faire rougir.... *Elle embrasse ses genoux.* Laisse-moi. *Il sort.*

---

## SCENE III.

JULIE.

IL sort, il ne m'écoute point. De quel crime ose-t-il m'accuser?.... Mais où va-t-il? Reviens, barbare!.... Permets que je me justifie: rends-moi ta tendresse, ou donne-moi la mort.

## SCENE IV.

ERASTE, JULIE.

ERASTE.

MADAME, quel nouveau malheur!....

JULIE.

Il sort d'ici..... Il est dans un état..... Il m'a traitée.... Il ne se connoît plus.

ERASTE.

Ce trouble qui vous agite, m'effraye, Madame. Où est Dorval?

JULIE.

C'est un furieux dont le sens est aliéné : je crains tout de sa rage.... Au nom de l'amitié, ne l'abandonnez pas à son désespoir. Suivez-le, ne le quittez pas.... Il peut, dans son égarement, se porter à des extrémités.

ERASTE.

Vous m'épouventez; rassurez vos sens. De quel effroi votre ame est-elle saisie?

JULIE.

La sienne est encore plus égarée. Si vous êtes sensible à la pitié..... Eraste! ne différez pas : allez donc. Il est sorti par-là; ramenez-moi mon époux, ou je meurs.

ERASTE.

Modérez votre douleur ; J'y cours.

*Dorval paroît, il s'avance avec une fureur tranquille, lance un regard de colere sur Julie.*

## SCENE V.

ERASTE, DORVAL, JULIE.

DORVAL *à Julie.*

LAISSEZ-nous.

JULIE *en tremblant.*

Dorval, Ecoutez....

DORVAL *d'un ton dur.*

Laissez-nous, vous dis-je. *Elle obéit*

## SCENE VI.

DORVAL, ERASTE.

DORVAL.

SAIS-tu quels sont les devoirs de l'amitié ?

ERASTE.

Je fais plus, je sais les exercer.

DORVAL.

Celui qui sous le nom de l'amitié auroit séduit la femme de son ami ?....

ERASTE.

Seroit un monstre, digne de l'exécration publique.

DORVAL.

Hé bien, tu connois à ce portrait.

ERASTE.

Qui ?

DORVAL.

Toi.

ERASTE.

Moi ?

DORVAL.

Toi traître, qui, sous une feinte amitié, es venu m'enlever le seul bien que la fortune eût respecté ; mon honneur, l'honneur de Julie.

ERASTE.

Insensé ! C'est donc là le motif de la fureur qui t'anime ! Va, tu me fais pitié..... Tu oses soupçonner la femme la plus vertueuse, l'ami le plus tendre !

DORVAL.

Tu crois m'abuser par ce détour & te soustraire à ma vengeance.

ERASTE.

J'en dois une à ton outrage.

DORVAL.

C'est ?

ERASTE,

De te faire rougir en te pardonnant.

DORVAL.

J'admire avec quelle adreſſe tu cherches à calmer ma colere.

ERASTE.

Je te braverois ſi tu n'étois malheureux. Mais j'ai compaſſion de ton état. Des injures que je ne ſupporterois pas dans un autre, je les pardonne à mon ami dans l'infortune.

DORVAL.

Ton ami! Moi! perfide.

ERASTE.

Tu m'inſultes, & je vas te punir..... En me juſtifiant, je veux bien deſcendre à des éclairciſſemens qui m'offenſent. Sur quoi portent tes ſoupçons? Parle.

DORVAL.

Ils ſont de nature à n'avoir beſoin d'aucune preuve; ton crime m'eſt connu.

ERASTE.

Un crime! moi! J'aurois pu ſouiller ma vie d'une action malhonnête! J'aurois pu ajouter aux malheurs de mon ami, par la trahiſon la plus noire! Ah! que tu me connois mal! Ecarte de tes yeux le bandeau qui t'aveugle, & juge-moi de ſang froid.

DORVAL.

Peut-on joindre tant de diſſimulation à tant de perfidie? Traître; ſi je diſois un mot, tu ſerois confondu.

ERASTE.

Parle.

DORVAL.

Non, je ne veux point te convaincre. Je veux me venger. Tes ruſes ſont inutiles. Défends-toi. *Il met l'épée à la main.*

ERASTE.

Hé bien perce, ſi tu l'oſes, ce cœur qui te fut dévoué.

---

## *SCENE VII.*

DORVAL, ERASTE, M. D'OUTREMER.

M. D'OUTREMER, *de la couliſſe.*

HOLA hé! Armes bas.

DORVAL.

Tu me crois aſſez généreux pour ne pas t'arracher la vie. Lâche ſuborneur, je te croyois du courage; tu ne mérite pas de mourir en homme d'honneur.... On vient. Tu ne m'échapperas pas. Je te retrouverai. *Il veut ſortir, M. d'Outremer l'arrête par le bras.*

M. D'OUTREMER.

Ecoute, mon brave: on a vu dans la forêt quatre coquins qui attaquent les paſſans. Vas t'eſcrimer contr'eux, ſi tu as la fureur de te battre, ou garde ton épée contre les ennemis de l'Etat, entends-tu?

& ne nous prive pas de nos citoyens. *Dorval se débarrasse de ses mains par un mouvement d'impatience. A Eraste.* Dis-moi donc quelle mouche le pique ? Je vous croyois amis.

ERASTE.

Oui, je suis son ami. Il est injuste, il est ingrat ; mais il est dans l'infortune. *Il sort d'un autre côté.*

M. D'OUTREMER.

Belle raison pour se couper la gorge ! Je crois qu'ils sont fols l'un & l'autre.

---

## SCENE VIII.

LISIMON, M. D'OUTREMER.

LISIMON.

DE qui parlez-vous donc ?

M. D'OUTREMER.

De deux étourdis qui se seroient coupés la gorge si je ne fusse arrivé. Je ne suis pas de ceux qui ne veulent pas qu'on empêche les gens de se battre, lorsqu'ils en ont la fantaisie ; j'aime qu'on vive, moi. Je crois que le premier devoir de l'humanité est de veiller aux jours de nos semblables ; le second, de les soulager dans leurs besoins.

LISIMON.

Vous avez raison. Connoissez-vous ces deux hommes ?

M. D'OUTREMER.

L'un eſt cet Eraſte que vous avez vu & que vous trouviez ſi ſage.

LISIMON *avec émotion.*

L'autre?

M. D'OUTREMER.

N'allez-vous pas croire que c'eſt votre fils? C'eſt un grand jeune homme, ſec, maigre, une phyſionomie triſte comme la votre, rêveur, inquiet, colere.

LISIMON.

Eſt-il étranger dans cette ville?

M. D'OUTREMER.

Non, il eſt de Paris, je crois.

LISIMON.

Le Ciel trompera-t-il toujours mes eſpérances! Reverrai-je mon fils?

M. D'OUTREMER.

Bon; nous y voilà encore. Eh! laiſſe-là ton fils. Tout le ramene à cette idée. Si on careſſe un enfant bien né qui fait les délices de ſes parens, il ſe plaint d'avoir perdu ce bonheur. Si on en punit un autre qui déshonore ſa famille, il ſe reconnoît au tableau. Dans les rues, il porte des regards égarés ſur tout ce qu'il rencontre. Ici c'eſt l'habit; là c'eſt la figure; tantôt c'eſt la voix de ſon fils. Hier même, un de ces miſérables qui ſollicitent la charité des paſſans,

nous arrête & lui tend la main. Il se tourne le cœur ému, les yeux en larmes; & me pressant le bras d'une main tremblante, j'ai cru reconnoître, dit-il, les traits de ce malheureux. Dissipe ce noir chagrin qui te dévore. Ton fils reviendra plutôt que tu ne penses; le libertinage te l'a enlevé, la misere te le ramenera.

LISIMON.

Et voilà ce que je crains.

M. D'OUTREMER.

De le revoir! En voici bien d'un autre; & pourquoi le cherches-tu donc?

LISIMON.

Je crains qu'en proie à toutes les horreurs de la pauvreté, il ne languisse dans quelque retraite écartée; ue sans appui, sans ressource, manquant de tout, d voré de chagrin, accablé d'infirmités, il ne blasphême e Dieu qui l punit..... Je crains que guidé par une femme crim nell ....il ne se porte.... Hélas! cette cruelle idée déchire mon ame:... *Avec un cri douloureux* Savez-vous à quoi l'extrême misere peut entraîner un désespéré?....

M. D'OUTREMER *avec émotion.*

L'éloquence de la douleur est bien terrible!..... Vous me faites frémir, moi qui n'ai jamais tremblé de ma vie.... Croyez-moi, les principes de vertu qu'on imprime dans le cœur des enfans, & qu'on raffermit par l'exemple, ne s'effacent jamais. Les

passions peuvent nous égarer ; mais il est un terme que ce frein redoutable ne permet jamais de franchir. Votre fils est coupable sans doute, mais le crime lui sera toujours étranger.

## SCÈNE IX.

ERASTE, LISIMON, M. D'OUTREMER.

ERASTE.

Il n'est pas chez lui. Où le trouverai-je ? Le tems presse.

M. D'OUTREMER.

Tenez, tenez, en voilà un de ces forcenés ; il cherche l'autre, je parie.

LISIMON *à Eraste.*

Comment, Monsieur, un homme qui me paroissoit si sage peut-il se porter à des extrémités ?...

ERASTE *à M. d'Outremer.*

Eh oui, je le cherche ; l'auriez-vous rencontré ?

M. D'OUTREMER.

Et qui ?

ERASTE.

Dorval.

M. D'OUTREMER.

Ne veux-tu pas comme tantôt ?

ERASTE.

D'autres soins m'occupent..... J'ai placé des gens

gens sur son passage pour l'avertir..... Je l'attends ici.

M. D'OUTREMER.

Pour te battre avec lui ?

ERASTE.

Hé non ; on a obtenu une Sentence, on le poursuit, on va venir.

M. D'OUTREMER.

Hé bien, si on le trouve ?

ERASTE.

Si on le trouve, hélas ! on le saisira, on le conduira en prison.

LISIMON.

Quel crime a-t-il commis ?

ERASTE.

Un crime ! Il est mon ami.

LISIMON.

Ce titre le justifie. Mais qu'a-t-il fait ?....

ERASTE.

Des créanciers avides....

LISIMON.

J'entends : il faudroit suspendre leurs poursuites.

ERASTE.

Je les ai arrêtées jusqu'à ce jour. J'ai pressé, j'ai sollicité. Lassés d'attendre, ils vont..... Bientôt il ne sera plus tems.

LISIMON.

Cette douleur honore votre vertu. L'infortuné qui la cauſe eſt ſans doute digne d'eſtime, puiſqu'il a votre amitié.

ERASTE.

Il méritoit un meilleur ſort. Je le connus par ſa bienfaiſance. Je le trouvai la premiere fois que je le vis, dans un triſte réduit, conſolant un vieux militaire, couvert de cicatrices, & ſuccombant aux maux de l'indigence. Mon cœur, frappé d'admiration, s'ouvrit à l'amitié. Je lui demandai la ſienne, je l'obtins. Depuis ce tems, je fus témoin mille fois de ſon humanité, de ſa généroſité.....

M. D'OUTREMER.

Ne l'écoutez pas, il extravague. Cet homme dont il parle avec tant de chaleur, eſt un furieux, qui vouloit lui couper la gorge.

ERASTE.

Oui, & il n'en eſt que plus à plaindre. Des amis perfides endurcirent ſon cœur, l'entraînerent dans la débauche, épuiſerent ſes reſſources, & l'abandonnerent après l'avoir ruiné. Un des effets cruels de la miſere, c'eſt d'étouffer les vertus & de faire ſortir les défauts. Il devint dur, ingrat, injuſte. Il a une épouſe vertueuſe, & il la ſoupçonne d'infidélité; un ami qui ſacrifieroit pour lui ſa propre vie, & il l'accuſe de trahiſon..... Dans l'excès de ſa frénéſie, il venoit.....

LISIMON.

O amitié!.... doux lien des ames sensibles!.... Hélas! si mon fils avoit au moins.....

ERASTE.

Vous êtes attendri.... Vous connoissez donc la nature?.... Votre cœur n'est point fermé aux cris de l'humanité. Pourquoi ce cœur ne se fait-il pas entendre à tous les hommes?.... à ces créanciers barbares qui vont lui ravir sa liberté? Peignez-vous mon ami au désespoir, se livrant aux transports de la fureur.... une femme en larmes.... désolée...; perdant à la fois sa tendresse, & l'espérance de la recouvrer.... des enfans au berceau....

LISIMON *poussant un cri douloureux.*

Dieu! ce malheureux est pere!... *Après un silence.* Homme généreux. Allez consoler cette famille affligée.... Portez leur cet argent. *Il donne sa bourse & se détourne pour cacher ses larmes, & dit en sortant:* Peut-être que mon fils est dans un état plus affreux encore.

ERASTE.

J'accepte vos dons pour Dorval en vous en répondant. Mais le tems presse: je cours.... *Il sort.*

## SCENE X.

M. D'OUTREMER *seul.*

J'ADMIRE le procédé de ce bon homme. Il paye les dettes d'un inconnu avec une émotion qui rejaillit sur moi-même. Il y a donc du plaisir à faire une bonne action ? Je suis fort aise de l'apprendre ; j'en jouirai sur ma parole. Je me tuois à chercher des moyens de m'amuser & de me réjouir lorsque j'avois sous la main cette source de bonheur. Parbleu je veux devenir bienfaisant aussi, & puisqu'il y a de la satisfaction à voir faire aux autres des actions louables, on doit en ressentir bien davantage lorsqu'on en fait soi-même.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ERASTE.

ON ne rencontre que des obſtacles lorſque l'on veut faire du bien, & toutes les routes s'applaniſſent pour le mal. Je n'ai pu encore mettre à profit la généroſité de cet honnête homme. J'ai voulu arrêter toute pourſuite & payer moi même ces créanciers inhumains. Je les cherche & ne les trouve point. J'arrive, Dorval & Julie ſont abſens : j'en demande des nouvelles, on me regarde triſtement, on m'évite.

## SCENE II.

ERASTE, JULIE, MADAME LA ROCHE.

JULIE.

C'EN eſt fait, on l'emmene. Dieu !

Mde. LA ROCHE.

Madame, raſſurez-vous.

JULIE.

Diſpenſez-vous de vos ſoins, Madame; laiſſez-moi à mon déſeſpoir, laiſſez-moi.

ERASTE.

Comment ! Dorval ?

JULIE.

On m'a dit qu'il eſt rentré ; je cours dans ſon appartement pour me juſtifier ou mourir à ſes pieds. J'entre ; il ſe leve, je vole après lui, je l'appelle, il eſt ſourd à ma voix : il eſt ſorti. Je m'avance précipitamment. Dieu ! que vois je ! Ils le ſaiſiſſent. Il tire ſon épée : effort inutile. Accablé par le nombre, il eſt déſarmé. Je m'élance au milieu d'eux. Mon époux, ô ſouvenir terrible ! mon époux dédaigne mes ſoins, & me repouſſe avec des regards menaçans. Je leve les yeux, je le cherche en vain ; hélas ! je ne le vois plus.... *Pleurant.* Il eſt dans un cachot & me croit criminelle.

ERASTE.

Comment ! Ils l'ont emmené !

JULIE.

Ah ! il ne ſortira plus. Ses créanciers apprenant ſon malheur, viendront en foule aggraver ſa chaîne & rendre ſa priſon éternelle.

ERASTE.

Hé bien, Madame, il me reſte un moyen, & je vais l'employer. Ma fortune en ſera épuiſée ; mais je trouverai moi-même dans des ames ſenſibles les reſſources de l'amitié. Dorval me connoîtra par mes bienfaits. C'eſt la ſeule vengeance que je veux tirer de ſes fureurs. Madame, calmez-vous, vous allez

le voir à vos pieds rendre justice à votre vertu & rougir de ses soupçons. *Il sort.*

## SCENE III.

JULIE, MADAME LA ROCHE.

JULIE.

QUE va-t-il donc faire ? Avez-vous compris son dessein ?

Mde. LA ROCHE.

Non, Madame, mais vous pouvez compter sur son zele. Il a promis de vous rendre votre époux, & il vous tiendra parole.

JULIE.

Ah ! il est impossible de le tirer de cet état.

Mad. LA ROCHE.

Eh ! pourquoi ? C'est dans le tems de crise que la nature donne des secours. Votre infortune est parvenue à son comble ; elle ne peut que changer. Des jours plus heureux vont luire pour vous. Dorval aura appris par ses malheurs à mener une conduite plus réguliere. Il suivra de meilleurs conseils. Il vous sera plus attaché. Et croyez-vous que ses parens soient inéxorables ? On pourra les fléchir. Nous avons des hommes puissans dont la porte est toujours ouverte aux infortunés. Hé bien Dorval ira implorer leur bonté, solliciter leur protection. Si

vous saviez combien ils sont humains! C'est par-là qu'ils représentent leur maître.

JULIE.

Mais il ne sortira plus.

Mde. LA ROCHE.

Encore un coup, Madame, espérez tout des soins de son ami. Vous intéressez tout ce qui vous environne. Au nom de Dieu, dissipez ces allarmes. Votre état me perce le cœur.

JULIE.

Que je suis sensible à vos soins! Madame, vous me donnez quelque espoir. Vous êtes touchée de ma triste situation. Ah! pourquoi la nature n'a-t-elle placé la compassion que dans le cœur des personnes indigentes!

Mde. LA ROCHE.

Ah! Madame, ce sentiment vaut mieux que la richesse.

---

## SCENE IV.

M. D'OUTREMER, JULIE, MADAME LA ROCHE.

M. D'OUTREMER.

AH! je respire enfin: si cela ne produit pas de la gaieté, c'est du bruit au moins, c'est du fracas. On va, on vient, on court; on s'anime, on s'agite.

Mde. LA ROCHE.

Que nous annoncez-vous ?

M. D'OUTREMER.

Bonne nouvelle, mon enfant ; *à Julie*, & vous, déridez votre front : allons, de la joie.

JULIE.

De la joie ! Hélas ! ce sentiment n'est plus fait pour mon cœur.

M. D'OUTREMER.

Hélas ! hélas ! oui de la joie, vous dis-je : écoutez. Eraste qui vous quitte dans le moment arrive. Reprenez vos dons, dit-il au bon homme, ils sont inutiles. Qu'on arrête toute poursuite ; je serai sa caution : le peu de bien que je possede répondra de ce qu'il doit ; je cours le délivrer.

JULIE.

Dieu !

M. D'OUTREMER.

Oh ! c'est alors que le spectacle est devenu attendrissant. Vous eussiez vu les larmes couler de tous les yeux. Maîtres, valets, tout le monde est attendri. Moi-même, qui vous parle, j'en étois ému. Touché de cette action, ce bon vieillard fait un cri & embrasse Eraste ; il pleure, & il l'embrasse encore. Il veut tout payer, dit-il, il veut votre bonheur ; il répond pour Eraste, il répond pour Dorval. La joie est universelle ; cette nouvelle anime toute la

maison. Eraste court la porter à son ami, & moi je viens vous l'annoncer aussi pour vous tirer de cette tristesse qui m'afflige; car, voyez-vous, deux beaux yeux qui pleurent, en font pleurer d'autres, & de proche en proche, cela vous attriste toute une maison. Allons, Madame la Roche, je veux les régaler tous pour le plaisir qu'ils m'ont donné. Parbleu la vertu est une belle chose, puisqu'elle excite dans tous les cœurs un si vif intérêt.

JULIE.

Ah! Monsieur, que m'apprenez-vous? Je pourrois revoir mon époux?

M. D'OUTREMER.

Eh oui, vous le verrez, je vais moi-même au-devant de lui; & s'il revient moins brusque & moins maussade, je serai le premier à l'embrasser. *Il sort.*

JULIE.

Quelle est donc, Madame, cette ame sensible au plaisir de soulager les malheureux? Quel est cet homme? Vous ne m'en avez jamais parlé.

Mde. LA ROCHE.

C'est un vieillard respectable, arrivé chez moi depuis peu de jours.

JULIE.

Conduisez-moi à ses pieds que je baise cette main qui s'est ouverte à ma misere; que je puisse embrasser les genoux de notre bienfaiteur.

Mde. LA ROCHE.

Vous pouvez remplir ce devoir. Je le vois qui s'avance.

JULIE.

Dieu ! je ne sais quel trouble me saisit à son aspect.

## SCENE V.

MADAME LA ROCHE, JULIE, LISIMON.

LISIMON *à Madame la Roche.*

C'Est donc là cette femme vertueuse & infortunée ?

Mde. LA ROCHE.

Oui, Monsieur. *A Julie.* Avancez donc. Je vous laisse avec lui & vais donner quelques ordres....

JULIE *veut se jetter à ses pieds.*

Monsieur, quelle reconnoissance !

LISIMON *la retient.*

Arrêtez..... Vous ne m'en devez aucune. J'ai rempli mes devoirs.

JULIE.

Vos devoirs ?

LISIMON.

Oui, & s'ils étoient connus de tous les hommes, il n'y auroit point de malheureux.

JULIE.

Que ces sentimens sont respectables ! Le Ciel doit couronner tant de vertus. Homme généreux, si votre cœur est agité quelquefois par la sensibilité, au moins ne l'est-il jamais par les chagrins & les remords.

LISIMON.

Hélas ! exercé moi-même par l'infortune, je n'en suis que plus touché de celle des autres.

JULIE.

Vous dans l'infortune ! vous ! Et quelle ame criminelle pourroit troubler votre repos ?

LISIMON.

Celui de qui j'attendois tout mon bonheur, mon fils, Madame.

JULIE.

Votre fils ! Quoi ! vous avez des enfans & ils ne béniſſent pas le Ciel de leur avoir donné un tel pere ! & ils peuvent oublier leur devoir !

LISIMON.

Vous connoiſſez peut-être la tendreſſe paternelle, Madame ; apprenez mon malheur. Je vivois à Toulouſe avec une épouſe chérie. Je fis des vœux pour avoir un gage de notre union. Il naquit, ce fils qui m'a cauſé tant de maux. Je ne mis point ce dépôt en des mains étrangeres. Elevé dans nos bras, baigné

de nos larmes, nourri de nos careſſes, il croiſſoit dans le devoir & la ſageſſe. Il devoit honorer mes cheveux blancs, & faire ma conſolation après la mort d'une mere reſpectable. Abſence, longue & cruelle, aurois-je dû croire qu'à mon retour !... Elle mourut, & je perdis en même tems la tendreſſe de mon fils. Une orpheline indigente.....

JULIE *à part.*

Qu'entends-je ! Dieu !

LISIMON *eſſuyant ſes larmes.*

Pardonnez, ce ſouvenir m'arrache des larmes. Une orpheline qu'elle avoit reçu par compaſſion corrompit ſon cœur & empoiſonna le mien. Dieu ! protecteur des ames généreuſes, eſt-ce là la récompenſe réſervée aux vertus que tu ordonnes ?

JULIE.

Juſte Ciel !

LISIMON.

Vous pâliſſez, Madame ; vous êtes trop jeune pour avoir éprouvé.....

JULIE.

Hélas ! ſi vous ſaviez.... *A part.* Non, gardons ce funeſte ſecret.

LISIMON.

Votre pâleur redouble. Madame, de quel trouble êtes-vous agitée ?

JULIE.

Ah ! ne m'interrogez pas.

LISIMON.

Dieu ! quel soupçon !... Parlez. ... Eclaircissez un doute qui m'accable.

JULIE.

Si cette femme coupable venoit à vos pieds...

LISIMON.

Que dites-vous ?

JULIE.

Pourriez-vous lui pardonner un crime ?....

LISIMON.

Non, je me vengerois de l'outrage qu'elle m'a fait.

JULIE.

Hé bien, punissez cette criminelle qui a causé tous vos malheurs.

LISIMON.

Quoi ! vous seriez ?...

JULIE.

Hélas !

LISIMON *avec fureur.*

Et je caressois dans mon sein ce serpent qui le déchire. Malheureuse ! qu'as tu fait de mon fils ?

JULIE.

Votre fils portoit la peine de sa désobéissance. Il

gémissoit dans une prison. Vos bienfaits....

LISIMON *avec un cri.*

Juste Ciel! C'étoit pour lui....

JULIE.

Il mérite votre tendresse. Il n'a point cessé de vous aimer. C'est moi seule qui ai fait son crime, seule je dois en porter la peine. Pere infortuné! je ne troublerai plus votre repos. Un asyle, dans une retraite obscure, est la seule grace que je veux obtenir. J'attendrai dans les larmes & le silence la fin de mes jours malheureux.... *En s'attendrissant toujours davantage....* Lorsque je ne serai plus, ayez pitié du moins des fruits d'un lien.... victimes innocentes!.... O mes enfans!

---

## *SCENE VI & derniere.*

LISIMON, JULIE, DORVAL, M. D'OUTREMER, ERASTE.

DORVAL *sans voir Lisimon.*

Mon ami! Elle verse des larmes, courons la consoler. O Julie!... *lui serrant la main & se tenant courbé devant elle.*

LISIMON.

Dieu!

JULIE.

Que faites-vous? Dorval, vous irritez encore.

DORVAL.

Non, tout eſt oublié. Oui, je déteſte mon injuſtice. Quoi! j'ai pu offenſer mon ami, j'ai pu ſoupçonner mon épouſe!

JULIE.

Hélas! je ne le ſuis plus.

DORVAL.

Oui, je mérite ta colere : pardonne-moi mes fureurs ; pardonne-moi, ou je meurs à tes pieds..... Aidez-moi, mon ami.... *Il ſe tourne & voit ſon pere.*

LISIMON.

Reſte à ſes pieds, malheureux : couvre-toi d'opprobre & d'infamie.

DORVAL.

Mon pere!

M. D'OUTREMER & ERASTE.

Son pere!

LISIMON.

Le voilà donc rempli, le ſort que le Ciel devoit à tes égaremens. Il me venge de mes chagrins. Fils ingrat! tu traînes dans la baſſeſſe ta vie malheureuſe & tu me fais partager ta honte.

DORVAL.

Mon pere! Oui, accablez-moi de tout votre courroux : je le mérite. Ajoutez à tous mes maux la perte de votre tendreſſe. Je m'en ſuis rendu indigne.

M. D'OUTREMER.

M. D'OUTREMER.

Parbleu les hommes ſont de grands fols. Il vient à Paris pour ſon fils; il le fait chercher avec la plus grande inquiétude. Il le trouve, & voilà qu'il veut l'abandonner.

DORVAL.

Vous me faiſiez chercher! Dieu! eſt-il poſſible! Mon pere! vous pourriez oublier mes erreurs!... après les maux que je vous ai cauſés!..... Non, votre cœur n'eſt point inéxorable. Vous vous laiſſerez fléchir à mes larmes: vous ſerez touché de mes malheurs: mon pere! ne m'accablez pas. Vous pleurez. Ah! vous m'aimez encore. Mon ami, Julie, joignez-vous à moi, embraſſez ſes genoux.

ERASTE.

Ne démentez pas les ſentimens que vous avez fait paroître. Votre généroſité vous portoit à ſoulager un inconnu, ſeriez-vous plus cruel pour votre fils?

LISIMON *pleurant.*

Leve-toi.... Je te pardonne.

DORVAL.

Mettrez-vous des bornes à votre clémence?

LISIMON.

Qu'oſes-tu demander?

ERASTE.

Je puis vous répondre de ſes ſentimens. Elle a tout employé pour détourner les malheurs qui me-

naçoient votre fils. Je l'ai vue gémir en ſecret de ſa diſſipation. Je l'ai vue embraſſant tendrement ſon époux & verſant un torrent de larmes, le conjurer avec douceur de quitter des amis perfides qui l'égaroient. Foible, timide, ſuppliante, tant qu'elle a eu quelque eſpoir; je l'ai vue lorſque ſon malheur a été comblé, donner à ſon mari le courage qu'il avoit perdu, le conſoler, le ſoutenir, lui inſpirer une fermeté, des eſpérances qu'elle n'avoit pas elle-même. Je l'ai vue, dans cet état douloureux, vendre ſucceſſivement tout ce qu'elle poſſédoit pour lui dérober le tableau de ſa miſere..... Si je vous diſois que le modeſte habit qu'elle porte eſt le ſeul.....

DORVAL.

Ah! mon pere!

LISIMON.

Hé bien.... embraſſez votre femme.

DORVAL & JULIE.

Dieu!

M. D'OUTREMER.

A la bonne heure.

LISIMON.

O mon fils! ô ma fille! ſoyez heureux. N'oubliez jamais mes chagrins & vos malheurs. Puiſſe votre exemple apprendre aux enfans combien il eſt dangereux de s'écarter de l'obéiſſance paternelle & du chemin de la vertu.

*FIN.*

# OBSERVATIONS

## *SUR CETTE PIECE.*

LE premier Acte de cette piece eut le plus grand succès. Le second fut assez bien accueilli ; mais on commença à raisonner sur l'ouvrage, & le Parterre ne raisonne que lorsqu'il n'est pas entraîné par l'intérêt. Le troisieme, qui ne ressembloit en rien à celui qu'on voit ici, fut mal reçu, & ce mauvais accueil décida l'Auteur à retirer sa piece.

Dans le premier Acte, pour autoriser la jalousie de Dorval, j'ai été obligé d'avoir recours à une certaine bague ; cette bague revenoit dans le troisieme Acte : cela déplut & devoit déplaire. On se souvient toujours de l'anneau de l'*Astrate*, moyen employé par Quinault, & rendu ridicule par Despréaux.

D'Outremer, ce bon Négociant, qui se trouve par hasard dans la même auberge, & qui n'est qu'un personnage épisodique, tenoit essentiellement à la piece & produisoit une reconnoissance. Il étoit oncle de Julie ; cette circonstance étoit prévue & annoncée, mais elle altéroit la simplicité de son caractere. Cet homme brusque, mais honnête, s'attendrissoit à la fin, & ce rôle joué par un Acteur qui jouit des suffrages du Public, devenoit ridicule, lorsque cet Acteur, accoutumé à faire rire, s'efforçoit tout d'un coup de faire verser des larmes. Il occasionnoit d'ailleurs deux reconnoissances trop subites, trop rapprochées, & qui par-là perdoient tout leur effet.

Pourquoi, me dira-t-on, n'avez-vous pas prévu & corrigé ce défaut ? Parce qu'on ne peut juger d'une Piece que lorsqu'elle est sur la scene ; parce qu'on devroit souvent suivre ses idées & ne point s'assujettir à celles des autres ; parce qu'en lisant ses ouvrages à ses prétendus amis & à de prétendus protecteurs éclairés, on devient leur esclave, & on reçoit des leçons d'un ton si important & si décisif, qu'on les croit dictées par le goût & par l'amitié, & qu'on les reçoit sans examen ; parce que les Comédiens, qui se trompent souvent comme les autres, à force de couper & de retrancher pour la plus grande perfection de leurs rôles, & n'ayant pas dans le moment tout l'ensemble dans leur tête, rapprochent des choses qui doivent être annoncées de longue main, & brusquent des scenes & des situations qui doivent être préparées. Ce n'est point ici un reproche que je leur fais, c'est une simple observation dont ils sentiront la justesse. Mais je sors de mon but en cherchant à m'excuser, lorsque je dois justifier le goût & la décision du Public.

Il faut le dire, à la honte de l'humanité, une des raisons qui firent tomber cette Piece, c'est qu'elle étoit trop honnête. On s'ennuye d'une vertu constante & jamais démentie ; on veut des contrastes dans tous les caracteres, & cela est dans la nature. Tous les personnages étoient, & sont peut-être encore, mais non au même dégré, les meilleurs gens du monde. Le pere, les enfans, l'oncle, l'ami, les valets & l'hôtesse, faisoient tous des actes de générosité. Il arriva même à cette occasion une chose qui arrive toujours dans une piece tumultuairement entendue. Le parterre étoit devenu bruyant dans le troisieme Acte. Dorimont, qui avoit eu une affaire d'honneur avec Dorval, vient pour l'appeller en

duel. Eraste lui apprend qu'il est en prison pour dettes. Hé bien, dit Dorimont, je serai sa caution, il faut le faire sortir. Eraste prend cette réponse pour un acte de générosité. Tous les spectateurs y furent trompés comme lui, se mirent à rire, & personne n'entendit la replique de Dorimont. « Que parlez-vous là de réconciliation, » vous êtes dans l'erreur, *lui serrant la main*, mon ami; » je le fais sortir de prison & le conduis sur l'arène; on » le ramenera s'il en échappe; si je le tue, je payerai & » je serai vengé ». Je suis attaché à cette scene philosophique; & puisque j'ai entierement retranché ce personnage, on doit me pardonner de la rapporter à la suite de ces observations.

Le nom d'ami & d'amitié étoit trop fréquemment employé, & il rebuta les oreilles des auditeurs.

Un plaisant s'avisa d'observer, au milieu d'une scene attendrissante, que les Marins n'étoient pas heureux cette année. Cela étoit exactement vrai. Ce bon mot passa de bouche en bouche, & je ne pus m'empêcher d'en rire moi-même dans le parterre, où je m'étois placé. On connoît le tumulte qui s'éleve au spectacle lorsqu'une plaisanterie roule dans la salle & qu'on la répete dans un bout, tandis qu'on demande dans l'autre ce que c'est & qu'on en rit dans le milieu.

On me reprocha encore des répétitions, des longueurs, des défauts dans la liaison des scenes, *&c. &c. &c.*

Voilà à-peu-près les raisons que j'imagine avoir contribué à la chûte de cette Comédie. Si on m'accuse de ne pas me juger avec assez de sévérité, on conviendra du moins que je ne me traite pas avec trop d'indulgence.

Loin de me plaindre des Acteurs, je leur dois de la reconnoissance de leurs efforts pour faire réussir cette

piece. M. Molé, entr'autres, joua avec un feu, une ame & une intelligence supérieure. Je suis persuadé que son action tendre & véhémente produiroit le plus grand effet dans la fin de la derniere scene que je lui communiquai, lorsqu'il me conseilloit de redonner cette Comédie ; mais comme par des raisons inutiles à dire ici, on différa quelques jours d'étudier les changemens qui avoient été faits dans vingt-quatre heures, je renonçai à la petite gloire que je pouvois tirer du succès, & je m'épargnai l'humiliation qu'auroit pu me procurer une chûte plus décidée.

La scene qui va suivre étoit la troisieme du troisieme Acte.

Cet Acte étoit trop long, & celui que je lui ai substitué aura paru trop court. Il n'a que l'étendue d'une bonne scene ; mais je trouve que quand on a tout dit, il ne reste plus rien à dire.

DORIMONT & ERASTE.

DORIMONT.

Dorval est-il chez lui ?

ERASTE.

Je pourrois vous dire de vous adresser aux gens de la maison ; je veux bien vous répondre. Il est sorti. Mais que vous a-t-il fait pour le poursuivre avec tant d'acharnement ?

DORIMONT.

Ce qu'il m'a fait ! En vérité la question est excellente.

ERASTE.

Quoi, Monsieur, vous vous trouvez à table avec lui ; on agite une question à la fin du repas ; on s'échauffe ; la chaleur du vin anime la dispute ; vous affirmez un fait,

il le nie ; vous prenez sa réponse pour un démenti. . . .

DORIMONT *avec colere.*

Hé bien !

ERASTE.

Vous vous croyez offensé, & pour un mot lâché indiscrétement, où l'honneur n'est point blessé, vous voulez l'égorger. Vous l'attaquez le soir même ; on vous sépare, on vous réconcilie ; on croit la querelle finie, & vous venez le lendemain l'arracher de son lit pour le mener à la mort. Rendu à lui-même, il se justifie du propos qu'il a tenu, il vous fait une sorte d'excuse ; vous répondez à sa politesse par l'insulte & le forcez de recommencer le combat. Vous vous blessez l'un & l'autre ; & à peine votre plaie est-elle fermée que votre fureur le ranime.

DORIMONT.

J'admire votre sang froid. Je ne devois donc pas, à votre avis, tirer raison d'un tel outrage ; & qu'auriez-vous fait à ma place ?

ERASTE.

Si mon ami m'avoit offensé dans un de ces instans où la raison est égarée, j'en aurois appellé de mon ami en colere, à mon ami de sang froid. Sans doute il se seroit repenti de sa vivacité, & je lui aurois pardonné en l'embrassant.

DORIMONT.

Vous n'êtes donc pas Gentilhomme ?

ERASTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je le suis, & je m'efforce de conserver ma noblesse sans tache, par l'exercice des vertus & non par une fausse bravoure. J'ai l'honneur de servir, & je reserve mon sang pour la défense de la Patrie & pour mon Roi, à qui je le dois tout entier.

DORIMONT.

C'eſt fort bien fait à vous. Tout le monde ne peut atteindre à une ſi rare prudence. Avec de telles maximes, on doit être fort à ſon aiſe avec vous. Vous avez un point d'honneur bien délicat.

ERASTE.

Je m'en flatte du moins. Je ſais diſtinguer l'honneur du préjugé, & le courage de la férocité.

DORIMONT.

C'eſt-à-dire, que vous ſupporteriez très-pacifiquement les railleries dont vous ſeriez accablé.

ERASTE.

J'inſtruirois ceux qui auroient été témoins de l'offenſe, de la réparation qu'on m'en auroit faite; & ſi quelque mauvais plaiſant, *le regardant*, oſoit attribuer ma modération à lâcheté, je punirois dans le moment l'auteur d'un pareil ſoupçon.

DORIMONT *ricanant.*

Ah, ah, je vous crois fort brave, & je parie....

ERASTE.

Vous perdriez, Monſieur, .... Mais briſons là....

DORIMONT.

Oui, revenons à Dorval.

ERASTE.

Hé bien, ce Dorval, autrefois votre ami, eſt retenu en priſon.

DORIMONT.

En priſon! Et pourquoi?

ERASTE.

Pour les dettes que votre compagnie & celle de vos ſemblables lui ont fait contracter.

DORIMONT.

J'en ſuis au déſeſpoir.

ERASTE.

J'aime à vous voir revenir à des sentimens d'humanité.

DORIMONT.

La somme est-elle considérable ?

ERASTE.

Non. Deux mille écus....

DORIMONT.

Je puis en répondre.... Allons, je serai sa caution, il faut le faire sortir.

ERASTE.

Voilà enfin des sentimens bien respectables ! Comment peut-on allier dans une ame tant de fureur à tant de générosité ! Vous oubliez l'injure dès que votre ami est dans la peine, & vous voulez marquer votre réconciliation par un service.... O nature !

DORIMONT.

Que parlez vous là de pardon, de réconciliation ? Vous êtes dans l'erreur. *Lui serrant la main.* Mon ami, je le fais sortir de prison & le conduis sur l'arêne. On le ramenera s'il en échappe. Si je le tue, je payerai & je serai vengé.

ERASTE.

Hé bien, barbare, s'il te faut du sang pour appaiser ta brutalité, perce-moi le sein avant que d'égorger mon ami. Deux victimes à la fois assouviront peut-être ta rage..... Monstre, défends-toi.... *Il met l'épée à la main. Lisimon arrive & les sépare.*

LISIMON *à Eraste.*

Comment, vous ! homme vertueux, pouvez-vous vous porter à des excès qui révoltent la nature ?

ERASTE.

Ce cruel vouloit tuer mon ami. *Dorimont sort, en faisant signe à Eraste qu'ils se retrouveront.*

LISIMON.

Et pour quel motif ?....

ERASTE.

Pour un mot indiscret ; un faux point d'honneur....

LISIMON.

L'honneur est un sentiment si délicat, si sacré, si respectable, qu'il brave la raison & les loix. Il est des préjugés que la force de l'autorité ne pourra jamais détruire. L'offensé qui pardonne est un héros ; celui qui délibere est un lâche ; un homme de cœur ne prend conseil que de lui-même.

ERASTE.

S'il consulte des amis sages, éclairés, leur devoir....

LISIMON.

C'est de le plaindre & de se taire.

# LA
# FLEUR D'AGATHON.

*PIECE*

en Prose & en un Acte.

# AVERTISSEMENT.

*JE lisois avec une femme à qui la Langue italienne est familiere, & qui sait honorer le rang qu'elle occupe dans le monde en cultivant les Lettres, le septieme volume des œuvres de* Pier Jacopo Martello. *Nous parcourions une piece intitulée : l'*Euripide lacerato, ( *Euripide déchiré* ). *Ce n'est ni une Comédie, ni une Tragédie, ni une Pastorale. Elle tient de tout cela. On y voit un Roi* ( *Archelaüs* ) *protecteur des Arts & des Gens de Lettres, comme ils devroient tous le devenir s'ils aspirent à l'immortalité ; une jeune femme amoureuse d'un vieillard, & qui se fait beaucoup prier pour épouser un jeune homme ; un courtisan, comme ils le sont presque tous, jaloux & persécuteur du mérite qui l'éclipse; un Poëte médiocre, ennemi implacable d'un Poëte supérieur, & cela est dans l'ordre ; un Peintre habile, qui employe ses talens à la gloire du Prince qui les protege ; un Ecrivain persécuté dans sa patrie qu'il rendit célébre par ses ouvrages, & accueilli dans une Cour étrangere, exemple commun dans tous les siecles & qui justifie le proverbe. Tous ces personnages s'entretiennent ensemble ou séparément ; se quittent pour se livrer au plaisir de la chasse, & se réunissent pour entendre une Comédie dont je parlerai bientôt.*

*Mes Lecteurs sont sans doute curieux de savoir quel est le sujet de l'Euripide déchiré.* Euripide moralmente fu lacerato dà Aristofane, e realmente

dai cani; e queſte due lacerazioni del preſente mio dramma ſon l'argomento. *C'eſt-à-dire*, « *Eu-* » *ripide fut moralement déchiré par Ariſtophane; il* » *le fut réellement par des chiens, & ce double dé-* » *chirement fait le ſujet de mon drame* ». *En effet, on raconte, dans un des actes, la maniere dont Ariſtophane avoit attaqué Euripide; & dans le cinquieme, comment ce Poëte, qui eſt un des Acteurs, a été mis en piece par des chiens qu'on avoit dreſſés pour cette cruelle vengeance.*

*Parmi les interlocuteurs, on trouve Agathon. C'étoit un Poëte dramatique, célébre parmi les anciens. Suidas, Ariſtophane, Ariſtote, l'ont nommé. Il étoit l'ami de Platon. Il compoſa pluſieurs Tragédies & Comédies qui ne ſont point venues juſqu'à nous; mais ſur-tout une piece intitulée :* ἄνθος, flos, *la fleur.*

*Cet Agathon, dans l'Euripide déchiré, récite une Comédie qui porte le titre de* Fior d'Agatone, *la Fleur d'Agathon. Nous lûmes avec avidité cette eſpece de drame, qui ne reſſemble ſans doute point à l'ancien qu'on a perdu. Je promis de le traduire en françois, je changeai d'avis en travaillant à cette verſion, & je fis moi-méme une Comédie, en imitant celle de Martello. Je donnerai l'extrait de cette derniere à la ſuite de la mienne, pour mettre les Lecteurs en état de juger de la différence de l'une d'avec l'autre.*

*Cette piece eut le bonheur de plaire à des amis éclairés; elle fut préſentée par eux aux Comédiens, qui la reçurent avec éloge, il y a déjà pluſieurs années, & qui la joueront peut-être un jour.*

## *ACTEURS.*

ANTHÉE.

CLÉANTHIS, Nourrice d'Anthée.

CRISANTE,
GLICON,
ARISTÉE,
} Amans d'Anthée.

*La scene est dans l'Arcadie.*

# LA FLEUR D'AGATHON.

*Le Théâtre représente un Parterre orné de vases & de fleurs. On voit sur un piédestal & dans une espece de grotte un vase contenant une fleur rare & singuliere. Dans l'éloignement on apperçoit le fleuve Alphée & des troupeaux dans les plaines qu'il arrose.*

## *SCENE PREMIERE.*

ANTHÉE, CLÉANTHIS.

ANTHÉE.

EH! pourquoi vous obstiner à me persécuter? Ne troublez pas le bonheur dont je jouis. Vous m'avez recommandé cent fois vous-même d'éviter la compagnie des Bergers. « Fuyez, Anthée, me » disiez-vous, fuyez à leur approche. Les loups » cruels ne sont point si redoutables. Vivez avec vos » compagnes : goûtez avec elles les douceurs de l'a-

» mitié. Voyez ces prairies agréables, quels objets » n'offrent-elles pas à votre amusement ? Vos brebis » vous appellent, l'Alphée vous invite à vous bai- » gner dans son onde. Ces fruits attendent vos soins ; » ces fleurs vous doivent leur éclat & vous pressent » de les cueillir ». C'étoient là les discours que vous répétiez sans cesse. Docile à vos leçons, je n'ai cherché de plaisirs que ceux que vous m'avez inspirés. J'ai aimé les jeux innocens, la campagne, les brebis, & sur-tout les fleurs qui sont toutes mes délices, & aujourd'hui vous voulez détruire votre propre ouvrage. Vous voulez anéantir des goûts que vous avez fait naître. Vous voulez.....

CLÉANTHIS.

Je devois alors garantir votre enfance des piéges de l'amour. Mais les tems sont changés, Anthée : ma conduite & vos sentimens doivent changer avec eux. Vous êtes arrivée à cet âge heureux où il est permis de se livrer aux douces impressions de la nature. Vos parens, que vous avez perdus dans votre premiere jeunesse, en vous confiant à mes soins, vous ont laissé des campagnes à cultiver, de nombreux troupeaux à conduire. Jusqu'à ce jour nous avons été obligées de nous servir d'un pâtre mercenaire qui néglige vos terres & laisse périr vos brebis. Il vous faut un Berger, qui partageant avec vous sa fortune, conserve l'héritage de vos peres. Tous ceux de l'Arcadie, moins touchés de vos biens

que

que de votre beauté, soupirent après le bonheur de vous posséder. Faites un choix digne de votre vertu & de votre raison. Renoncez enfin, pour le plaisir d'aimer & d'être aimée, aux soins assidus que vous prenez de vos fleurs.

ANTHÉE.

Non, je ne renoncerai jamais à l'attrait que je trouve à élever ces plantes. Je ne renoncerai point à ma félicité. Je ne veux pas recevoir dans mon ame une passion qui en troubleroit le repos.

CLÉANTHIS.

Eh ! quoi dans ce séjour délicieux où tout reconnoît le pouvoir de l'amour, vous voudriez seule lui refuser vos hommages ?

ANTHÉE.

Je ne veux les adresser qu'au Dieu Pan & à la Déesse Flore. Ce sont là les Dieux que j'ai choisis.

CLÉANTHIS.

Mais le Dieu Pan, mais la Déesse Flore ont aimé. Pan fut sensible aux charmes de Syrinx, Zéphire sçut toucher le cœur de Flore. Suivez des exemples aussi illustres. Tous les Dieux ont été soumis à l'amour. Il regne dans les cieux, sur la terre, il regne sur toute la nature.

ANTHÉE.

Il ne regne pas encore sur mon cœur ; & s'il en

triomphe un jour, je suivrai avec docilité les conseils que votre amitié me donne.

CLÉANTHIS.

Imprudente! Il ne sera plus tems alors : tous ces Bergers qui s'empressent à vous plaire, porteront ailleurs les vœux qu'ils vous adressent. Ils s'uniront par les nœuds de l'hymen à d'autres Bergeres. L'Arcadie deviendra pour vous un désert. Le tems flétrira même, oui il flétrira ces charmes dont vous êtes si fiere. Vous vous repentirez, mais trop tard, de vos rigueurs. Où trouverez-vous jamais des amans aussi tendres? Un Glicon, un Aristée, un Néoptoleme, & sur-tout un Crisante, ce Berger si digne d'être aimé, si digne par sa fidélité de rendre votre cœur sensible?

ANTHÉE.

*Elle se tourne & apperçoit le vase qui est au milieu de la grotte.*

Ciel!..... Que vois-je!..... Quelle agréable surprise! Par quel hasard cette plante se trouve-t-elle ici? Quel est l'heureux climat qui a produit cette merveille?.... Quelles sont les mains bienfaisantes qui en ont embelli ce jardin?

CLÉANTHIS.

C'est un présent que je vous destinois pour le jour de votre hyménée; mais puisque vous m'ôtez l'espérance de voir arriver cet heureux jour, je n'ai pas

voulu différer de vous offrir ce gage de ma tendresse.

ANTHÉE.

Ah ! que je vous embrasse..... Non, jamais ce bienfait ne s'effacera de ma mémoire.... *Elle s'approche du vase.* Que les fleurs en sont belles ! Quelle diversité de couleurs !.... Quel éclat !... Cléanthis, approchez, approchez donc.... J'en demande pardon à mes fleurs les plus chéries ; celle-ci va m'occuper toute entiere.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort en effet de mépriser ce don. Vous n'en connoissez pas même tout le prix.

ANTHÉE.

Moi ?.... Je suis pénétrée de la reconnoissance la plus vive. Oui, je sens toute l'obligation que je vous ai.

CLÉANTHIS.

Non, ma fille, vous ne savez pas quelle est la propriété de cette fleur.

ANTHÉE.

Hé quoi ! auroit-elle quelque vertu particuliere ? Je vous en prie, parlez.....

CLÉANTHIS.

Je ne puis, c'est un secret impénétrable.

ANTHÉE.

Ah ! vous ne m'aimez pas.... Vous empoisonnez

le plaisir que vous m'avez causé.... Cléanthis!....

CLÉANTHIS.

Ne me pressez pas, vous dis-je, c'est un mystere que je ne puis confier à votre indiscrétion.

ANTHÉE.

Que vous êtes cruelle! Pourquoi douter de ma prudence? Vous faut-il des sermens pour vous rassurer? Je jure.....

CLÉANTHIS.

Ma tendresse ne peut vous résister. Il faut vous dévoiler ce secret. Mais gardez-vous bien de le découvrir jamais à personne.

ANTHÉE.

Non, soyez-en sûre.

CLÉANTHIS.

Apprenez donc.... Mais non, je ne puis.

ANTHÉE.

Ah! vous me désespérez.

CLÉANTHIS.

Allons, je cede. Voyez si personne ne nous écoute.

ANTHÉE. *Elle regarde.*

Non, parlez.

CLÉANTHIS.

Mon frere Ménandre, que vous avez vu mourir

entre mes bras, s'embarqua il y a environ dix ans, pour porter des marchandises de la Grece dans cette ville célébre que les Phocéens ont bâtie dans les Gaules (a). Sa navigation fut d'abord heureuse; mais lorsqu'il eut passé la Sicile, la tempête lui fit perdre sa route, & le poussa sur les côtes de l'Hespérie. En vain s'efforça-t-il de gagner le port. Son vaisseau luttant contre les flots irrités, & cédant à leur impétuosité, fut entraîné vers les extrémités du monde, passa les colonnes d'Hercule; & après avoir erré dans le grand Océan, il alla se briser contre une île qui fut alors découverte pour la premiere fois. Mon frere en parcourut toute l'étendue & n'y trouva aucun habitant. Il se nourrit pendant un mois, avec les Grecs qui l'avoient suivi, d'herbes sauvages & de fruits dont les arbres étoient chargés. Un jour, emporté par sa douleur, il s'enfonça dans un bois, & tomba de lassitude. Ce fut là, que livré à son désespoir, & fatiguant les échos de ses plaintes inutiles, il apperçut une fleur dont l'éclat le surprit; & comme si elle eût été sensible à ses maux, il lui adressa la parole dans le délire où il étoit plongé. Mais.... ô prodige!.... cette fleur..... s'agita sur sa tige & rendit des sons articulés.

ANTHÉE.

Dieux!

CLÉANTHIS.

Elle apprit à mon frere les moyens dont il devoit

(a) Marseille.

se servir pour sortir de cette île déserte, & la route qu'il devoit tenir pour rejoindre ses Dieux Pénates. Il apporta cette plante divine, sans instruire ses compagnons de sa vertu, & arriva heureusement dans sa patrie. Dans la suite vous avez été témoin des succès que Ménandre a eus dans tous ses desseins. C'est à cette fleur qu'il en fut redevable. C'étoit-là l'oracle qu'il consultoit & qui le guidoit dans toutes ses entreprises.

ANTHÉE.

Votre récit étonne tous mes sens. Mais, dites-moi, cette plante a-t-elle encore l'usage de la parole ?

CLÉANTHIS.

Sans doute, & voilà le mystere que je n'osois vous découvrir.

ANTHÉE.

Et me répondroit-elle?

CLÉANTHIS.

Oui, si vous l'interrogez lorsque le soleil sera arrivé au point le plus élevé de l'Olympe, & qu'il commencera à se précipiter vers l'Océan ; car elle n'a le pouvoir de parler que dans ce court intervalle qui sépare les deux parties du jour.

ANTHÉE.

Je brûle d'impatience d'éprouver cette merveille, Cléanthis, vos soins généreux ne m'ont jamais permis de douter de votre amitié, vous y mettez le

comble en me confiant ce trésor. Je vais offrir un sacrifice à Flore. Je vais la prier d'être propice à cette fleur, & la remercier de la faveur qui m'arrive en ce jour. Vous m'avez appris que tous nos biens nous viennent du Ciel, & que c'est aux Dieux qu'il faut en rendre hommage. Après avoir rempli ce devoir, je vole dans ces lieux pour être témoin du prodige que vous m'avez annoncé. *Elle embrasse Cléanthis & sort.*

## SCENE II.

CLÉANTHIS, CRISANTE.

CLÉANTHIS.

APPROCHEZ, Crisante, notre stratagême a réussi. Si vous aviez vu la surprise, la joie, les transports, l'espece de délire qu'a produit dans elle ce vase, vous en auriez été étonné.

CRISANTE.

Je craignois bien qu'elle ne reconnût cette plante si commune dans l'Attique.

CLÉANTHIS.

Eh! comment vouliez-vous qu'elle la reconnût? Elle ne s'est jamais écartée des bords de l'Alphée, elle ne voit, elle n'aime que ses brebis, son jardin, ses fleurs; elle n'a aucune idée des productions des autres contrées de la Grece. L'Arcadie est pour elle

l'Univers ; elle n'imagine rien au-delà. Elle me demandoit l'autre jour si la ville d'Athènes étoit aussi grande que ce hameau.

CRISANTE.

Et comment a-t-elle reçu l'histoire du Berger Ménandre ?

CLÉANTHIS.

Avec une bonne foi, une crédulité singuliere ; elle n'a pas formé le moindre doute.

CRISANTE.

Mais se prêtera-t-elle avec autant de facilité à la suite de l'artifice que nous avons imaginé ?

CLÉANTHIS.

Je vous en réponds. Son esprit, incapable de fraude, n'oseroit en soupçonner dans les autres. Je l'ai accoutumée à recevoir dans son ame toutes les impressions que j'ai voulu lui donner ; & si elle est rebelle à l'amour, c'est que j'ai trop bien réussi à lui inspirer de la terreur & de la haine pour ce Dieu.

CRISANTE.

Vous ranimez mes espérances.

CLÉANTHIS.

Espérez tout de mes soins. L'épreuve qu'elle va faire bientôt de la merveille dont je lui ai parlé, rendra son esprit docile au récit étonnant que je lui prépare.

CRISANTE.

Quel seroit mon bonheur si elle couronnoit enfin ma constance.

CLÉANTHIS.

Oui, votre fidélité méritoit d'être récompensée. Cet amour, que vous ressentez pour Anthée, ne s'est jamais démenti. Vous l'avez aimée dès l'enfance. Je sçus démêler vos sentimens dans votre extrême jeunesse, & je vous séparai d'elle pour ne pas l'exposer aux dangers d'une passion aussi prématurée. Je me souviens de ce tems où vous étiez sans cesse attaché à ses pas.....

CRISANTE.

Quels tems rappellez-vous à mon souvenir! Je connoissois à peine la différence d'un chêne à un ormeau, que je connus l'amour. Je vis Anthée & je l'aimai; je la revis & je l'aimai davantage. L'âge, les amusemens nous réunissoient. Je pouvois la voir tous les jours. Je la suivois au Temple où elle faisoit des vœux pour la prospérité de ses troupeaux; j'en faisois pour obtenir le cœur d'Anthée. Je la suivois au bord de l'Alphée, où elle consultoit dans l'onde ses attraits; que ne consultoit-elle mon cœur! Je la suivois dans la prairie où mes brebis se mêloient avec les siennes. Nous nous amusions à cueillir des fleurs; celles qu'elle cueilloit étoient toujours les plus belles; nous en formions des couronnes, j'en plaçois une sur sa tête, & ma main y restoit atta-

chée. Elle étoit dans l'enfance, elle ne pouvoit atteindre aux arbres pour prendre du fruit, elle demandoit mon secours, je la soulevois dans mes bras; & quoiqu'elle eût cueilli le fruit qu'elle desiroit, je la soulevois encore. Je pressois ses membres délicats, & je ne quittois ce fardeau qu'avec peine. Quelquefois assis sur la fougere, je chantois pour lui plaire, elle s'endormoit au son de ma voix, sa tête se penchoit sur mon sein, & lorsque j'étois prêt à lui dérober un baiser, elle se réveilloit à l'agitation de mon cœur. Le matin je venois dans la prairie avec le desir de la voir. Le soir je retournois au hameau avec le regret de la perdre. La raison & vos conseils l'éloignerent de moi. Que craigniez-vous? Elle étoit insensible & j'aimois. Depuis ce tems, trop promptement écoulé, j'ai cessé de pouvoir l'entretenir, je n'ai point cessé de l'aimer.

CLÉANTHIS.

Vous recevrez enfin le prix de tant d'ardeur, je veux réparer les torts que vous m'attribuez, ne croyez pas cependant que votre seul intérêt me guide. Crisante, je vous rends justie. Je ne chercherois point à vous unir avec Anthée, si de tous les bergers d'Arcadie vous ne me paroissiez le plus digne de la posséder, le seul capable de la rendre heureuse.

CRISANTE.

Je ne trahirai point votre espérance.

CLÉANTIS.

Elle va bien-tôt se rendre en ces lieux. Caché derriere le vase, vous apprendrez vous-même quels sont ses véritables sentimens. Ne marquez ni trop de joie ni trop d'inquiétude, s'ils vous sont favorables ou contraires; sachez modérer vos transports, il y va de votre bonheur.

CRISANTE.

Je n'oublierai pas vos leçons. *Elle sort.*

---

## SCENE III.

CRISANTE.

DIEU d'amour, dieu puissant, secondez mon dessein; lancez sur cette bergere insensible quelques étincelles de cette flamme dont mon cœur est embrasé; ramenez à votre culte une ame sauvage qui se refuse à vos douceurs. Aidez nous au-moins à la tromper. *Il se cache derriere le vase.*

---

## SCENE IV.

ANTHÉE *seule.*

ASTRE du jour qui embellissez toute la nature, soyez favorable à cette fleur, réchauffez sa tige divine, écartez loin d'elle les aquilons fougueux & les rigueurs des frimats. Modérez l'ardeur de vos rayons

lorſque vous les répandrez ſur ſes branches délicates. Soleil à qui je dois l'éclat de mon jardin, je préviens tous les matins le lever de l'aurore pour vous marquer ma reconnoiſſance, je préviens l'hommage des oiſeaux qui chantent votre retour. Juſqu'à ce jour j'ai fait des vœux pour voir prolonger votre carriere. Pardonnez-moi, ſi pour la premiere fois je vous preſſe de hâter un peu votre courſe pour jouir du ſpectacle le plus ſurprenant.... Mais je crois que cet aſtre eſt dans ſa plus grande élévation..... Voici le moment que Cléanthis m'a marqué.... Voyons ſi ſon récit eſt véritable..... *Elle s'approche de la fleur, prête l'oreille....* Je n'entends rien.... Mais peut-être faut-il que je l'interroge.... Eſſayons.... O fleur, à qui les dieux ont accordé le pouvoir de rendre des ſons articulés, daignez me répondre... Parlez... mais n'empruntez pas la voix des immortels, cette voix terrible qui effraye les humains. Conformez-vous à ma foibleſſe. *A part.* Il me ſemble qu'elle s'agite. Je tremble.

---

## *SCENE V.*

ANTHÉE, CRISANTE *derriere le vaſe.*

CRISANTE.

ANTHÉE, pourquoi vous effrayer?

ANTHÉE *à part.*

Ah! quels ſons ont frappé mes oreilles?.... C'eſt une voix divine... Anthée pourquoi vous effrayer? „

Anthée?..... Elle m'a nommée..... *A la fleur.* Belle fleur, parlez encore; si c'est un esprit céleste qui vous anime, que cet esprit me soit favorable. Donnez-moi quelques leçons salutaires, éclairez-moi sur l'avenir, apprenez-moi la volonté des dieux.

CRISANTE.

Ils vous ordonnent de soulager un malheureux.

ANTHÉE.

Ils sont témoins de mon penchant à obliger; toute ma fortune est à eux. Mais qui suis-je pour faire le bonheur d'autrui? je n'ai dans ces lieux aucune puissance.

CRISANTE.

Vous jouissez du pouvoir le plus redoutable, de l'empire de la beauté.

ANTHÉE.

Et ces attraits, s'ils sont réels, pourroient-ils adoucir le sort d'un infortuné qui gémiroit dans l'indigence?

CRISANTE.

Ce malheureux ne l'est que par l'Amour, l'Amour seul peut dissiper ses maux.

ANTHÉE.

L'Amour est le dieu que je redoute le plus. Quoi, serois-je forcée d'aimer pour suivre les decrets du Ciel? A quel prix mettroient-ils mon obéissance? Je renoncerois presque à mon bonheur, s'il falloit l'ache-

ter par la perte de ma liberté. Que ne m'ordonne-t-il plutôt de redoubler mes soins pour mes brebis, pour ces fleurs charmantes, pour vous que j'aime?...

CRISANTE.

Que dites vous? Les dieux seroient satisfaits de ce sentiment s'il étoit sincere.

ANTHÉE.

S'il étoit sincere? Oui rien n'est plus vrai. Je jure par le grand Jupiter.....

CRISANTE.

Arrêtez, bergere imprudente. Les dieux punissent le parjure. Vous ignorez à quoi ce serment vous engageroit.

ANTHÉE.

Ce serment ne sauroit m'être funeste. Oui je bénis le Ciel de vous avoir mis en ma puissance. Ménandre qui vous dut la vie & son bonheur, n'eut jamais pour vous les soins que je veux en prendre. Je vous garantirai des rigueurs de l'hiver & des ardeurs de la canicule; je ne permettrai qu'au Zephire d'agiter vos feuilles délicates. Ma main vous arrosera chaque jour de l'eau la plus pure. Vos fleurs, si vous me permettez de les cueillir, seront destinées pour les dieux. Je m'en parerai moi même les jours de fête, je les placerai sur mon sein, & si près de mon cœur que vous le sentirez palpiter de plaisir.

CRISANTE.

Mais ces fleurs, ne les sacrifierez-vous pas à Glicon, à Aristée, à Licas.

ANTHÉE.

Ils ne sont pas dignes d'y toucher.

CRISANTE.

Je ne vous parle point de Crisante, c'est peut-être celui que vous haïssez le plus.

ANTHÉE.

Non, je ne le confonds pas avec eux. S'il ne m'a pas inspiré d'amour, c'est le seul au-moins qui ne m'ait pas inspiré de haine. Je vous dévoile les secrets de mon cœur. Contentez également ma curiosité, apprenez moi si vous êtes un dieu.

CRISANTE.

Non, je ne suis qu'un berger malheureux.

ANTHÉE *à part.*

Un berger malheureux !.... Et comment ?..... & pourquoi êtes-vous sous cette forme ?..... Il ne me répond plus. Le tems où il lui est permis de parler est apparemment écoulé.....Je ne suis qu'un berger malheureux.....Je brûle de découvrir ce mystere.

## SCENE VI.

ANTHÉE, CLÉANTHIS.

ANTHÉE *appercevant Cléanthis.*

CLÉANTHIS, ah ! que vous venez à propos. Hé bien, je l'ai interrogée cette fleur ; le croiriez-vous ? Elle n'eſt pas un dieu.

CLÉANTHIS.

Et comment en êtes-vous inſtruite ?

ANTHÉE.

Par elle-même. Elle eſt un berger malheureux.

CLÉANTHIS.

Qu'avez-vous fait, Anthée ? pourquoi affliger cet infortuné par le ſouvenir de ſon malheur ? Vous aurez réveillé tout ſon déſeſpoir : que vous êtes imprudente ! Il falloit ne l'interroger que ſur votre ſort

ANTHÉE.

Je n'ai pas cru que ce fût une indiſcrétion ; mais pour ne pas m'expoſer à la même faute, apprenez moi la ſuite de ce ſecret. Vous avez eu ſouvent occaſion d'entretenir cette fleur. Je ne doute pas que vous ne ſachiez le ſujet de ſa métamorphoſe.

CLÉANTHIS,

CLÉANTHIS.

Ceſſez de multiplier vos queſtions, elles ſont inutiles. Vous me faites preſque repentir de la confidence que je vous ai faite.

ANTHÉE.

Il faut la faire toute entiere.

CLÉANTHIS.

Vous n'en ſaurez pas davantage.

ANTHÉE.

Oh, tenez, je lui demanderai à elle-même.

CLÉANTHIS.

Quoi, vous voudriez encore lui rappeller ſes douleurs!

ANTHÉE.

Vous pouvez lui épargner ce chagrin, & me faire vous-même le récit de ſon infortune.

CLÉANTHIS.

Vous abuſez du pouvoir que vous avez ſur mon cœur. Apprenez donc qu'il y avoit en Laconie un berger nommé Agathon, non moins célébre par ſa beauté que par ſon indifférence. Léonice, fille du fleuve Eurotas, qui baigne cette contrée, en devint amoureuſe. Elle lui fit l'aveu de ſa paſſion. Mais Agathon irrita par ſes refus l'orgueil de la déeſſe: elle s'en vengea d'une maniere bien cruelle, en le changeant en cette fleur.

ANTHÉE.

Eſt-il poſſible? Vous voyez, Cléanthis, les effets terribles de ce dieu auquel vous vouliez m'aſſervir.

CLÉANTHIS.

Vous voyez plutôt combien il eſt dangereux de lui réſiſter.

ANTHÉE.

Mais, dites-moi; Léonice n'a-t-elle point mis de bornes à ſa vengeance?

CLÉANTHIS.

Elle auroit bien voulu la rendre éternelle; mais le deſtin limita ſon pouvoir, & décida qu'Agathon reprendroit ſa premiere forme, ſi une mortelle inſtruite de ſon ſort s'uniſſoit à lui par les nœuds de l'himen; & pour ne pas lui ôter toute eſpérance, il lui donna la faculté d'expliquer ſon malheur. La nymphe cruelle pour rendre cette faveur inutile, tranſporta cette fleur dans l'île Déſerte, d'où mon frere Ménandre l'a rapportée en ce lieu.

ANTHÉE.

Un berger changé en fleur, une fleur qui parle, & qui peut ſe changer en homme? ah! tout ce que vous me dites ſurprend tellement ma raiſon que j'ai peine à le croire.

CLÉANTHIS.

Téméraire! douteriez-vous de la puiſſance des dieux? Les cieux, la terre, les mers, tout eſt peuplé

de mortels transformés en êtres différens. Le cyprès qui est auprès de ce tombeau, c'est Cyparisse, mort de douleur pour avoir tué un cerf qu'il chérissoit. Cette fleur que vous cultivez avec soin, c'est Hyacinthe que fit périr la jalousie de Zéphire. Cette autre qui se tenant toujours penchée, tourne sans cesse sur elle-même pour fixer ses regards sur le soleil, c'est Clytie, qui regrette l'amant qu'elle a perdu. Voilà Adonis changé en anémone : voilà dans ce laurier la malheureuse Daphné, fille du Pénée, elle reproche à son pere un secours qu'elle ne demanda qu'avec trop d'imprudence : tout est plein des prodiges de l'amour.

ANTHÉE.

Oui, je reconnois, j'adore le pouvoir des dieux. Je leur demande pardon d'un doute, qui est plutôt l'effet de ma foiblesse que de mon incrédulité. Mais, Cléanthis, le secret que vous m'apprenez, renfermé entre nous, rendroit éternel le supplice d'Agathon. Publions cette merveille. L'Arcadie nous fournira peut-être une ame assez généreuse pour finir ses tourmens.

CLÉANTHIS.

Je m'en donnerai bien de garde : la nymphe jalouse qui ignore le sort de ce berger depuis qu'elle l'a transporté dans l'île Inconnue, apprenant qu'il est en notre pouvoir, viendroit nous l'arracher.

ANTHÉE.

Je suis touchée de son état ... *Elle rêve.* Cléanthis écoutez.....adoucissons ses maux, consentez de vous unir à lui, nous jouirons du plaisir d'avoir soulagé un malheureux.

CLÉANTHIS.

L'oracle ne permet sa délivrance qu'à une mortelle qui n'aura point encore ressenti les atteintes de l'amour. Pour moi, vous le savez, j'ai aimé, j'ai vécu sous la puissance de l'himen, mon secours lui seroit inutile.

ANTHÉE.

Quoi il ne peut!..... Mais que nous veulent ces bergers? ne cesseront-ils point de me tourmenter? Cléanthis, délivrez-moi de leur importunité, je me retire.

---

## *SCENE VII.*

CLÉANTHIS, ARISTÉE, GLICON.

GLICON.

QUoi, vous fuyez, Anthée, daignez nous entendre. *A part* Elle sort. *A Cléanthis.* Mais vous qui lisez dans son cœur, apprenez-nous d'où vient la froideur qu'elle nous témoigne?

CLÉANTHIS.

De son insensibilité. Son cœur n'est point encore

ouvert aux impressions de l'amour. La nature en lui prodiguant tant de charmes semble avoir oublié de les animer.

ARISTÉE.

Dites plutôt que son indifférence est le fruit de vos leçons. Vous aimez à regner sur elle, à voir à vos pieds tous les bergers de l'Arcadie qui tâchent de vous intéresser en leur faveur, & peut-être à jouir plus long-tems des biens que ses parens vous ont confiés.

CLÉANTHIS.

Je ne m'attendois point à cet outrage; les dieux sont témoins de la pureté de mes sentimens, ils sont témoins des efforts que je fais moi-même pour lui faire accepter un de nos bergers; mais je ne puis vaincre son obstination, elle n'aime que ses brebis, & sur-tout ces fleurs qui l'occupent toute entiere.

GLICON.

Hé bien, détruisons ces vains objets par lesquels son enfance est asservie; privée de cet amusement frivole, elle tournera peut-être ses regards sur nous. Arrachons ces fleurs, brisons ces vases, que tout ressente ici les transports de l'amour irrité.

CLÉANTHIS.

Qu'allez-vous faire? O ciel!

GLICON.

Aristée, suivez-moi..., *A Cléanthis.* Vos cris sont inutiles

CLÉANTHIS.

Quoi, rien ne les retient?.... Perſonne ne vient à mon ſecours?.... Glicon?... Ariſtée?..... Au nom des dieux.... *Elle crie*, Anthée!..... Anthée!

ARISTÉE.

Et cette fleur qui tient ici la place la plus honorable, ne doit pas échapper à notre courroux. *Ils arrachent toutes les fleurs, renverſent & briſent les vaſes, & lorſqu'ils ſont prêts à frapper la fleur & le vaſe qui eſt ſous la grotte, Anthée arrive.*

---

## *SCENE VIII.*

*Les mêmes*, ANTHÉE.

ANTHÉE.

CIEL! que faites-vous?.... Arrêtez..... cruels, quelle fureur vous tranſporte? que vous ont fait ces fleurs?

GLICON.

Nous nous vengeons ſur elles de vos injuſtes mépris.

ARISTÉE.

Ecoutez, Anthée, on réparera facilement ces dommages, vous devez excuſer notre action par le motif qui nous guidoit. Mais il eſt tems de finir notre tourment. Il faut vous décider pour l'un de nous, & ſi vous perſiſtez dans vos rigueurs, nous ne répondons pas de notre déſeſpoir.

ANTHÉE.

Allez, vous ſerez ſatisfaits..... Le dépit me fera peut-être faire un choix.... mais, *lorſqu'ils ſont ſortis*, ce ne ſera jamais en votre faveur.

---

## SCENE IX.

ANTHÉE, CLÉANTHIS.

ANTHÉE.

QUEL ravage!..... Dans quel état ils ont mis ce jardin? les cruels! Et vous, belle fleur, hélas! ſi j'étois venue plus tard vous alliez également reſſentir l'effet de leur rage. *Elle l'examine.* Cléanthis, s'ils l'avoient arrachée, quel eût été le ſort d'Agathon?

CLÉANTHIS.

D'être malheureux ſans eſpoir.

ANTHÉE.

Comment, il n'auroit plus repris ſa premiere forme?

CLÉANTHIS.

Non, ſon deſtin eût été rempli, ſon ame eût erré ſans ceſſe ſans pouvoir ſe réunir à un corps humain.

ANTHÉE.

S'il eſt expoſé à ce danger, il ſeroit important de hâter ſa délivrance.

CLÉANTHIS.

Oui.....mais.....

ANTHÉE.

Dites-moi : les dieux ont-ils nommé la perſonne qui doit lui rendre la vie ?

CLÉANTHIS.

Non, ils ont ſeulement prédit que ce ſeroit une bergere.

ANTHÉE.

Ont-ils indiqué le lieu où ce changement devoit arriver ?

CLÉANTHIS.

Oui, dans l'Arcadie.

ANTHÉE, *elle rêve.*

*A part.* Une bergere..... Dans l'Arcadie.... Cette fleur m'a tenu des diſcours.

CLÉANTHIS.

Que dites-vous, Anthée ? Vous paroiſſez rêver ?

ANTHÉE.

Oui..... Il me vient des idées.....

CLÉANTHIS.

Quelles idées ?

ANTHÉE.

Non. Je n'oſe....

CLÉANTHIS.

Eh quoi ? pour la premiere fois auriez-vous des ſecrets pour moi ?

ANTHÉE.

Mon cœur vous fut toujours ouvert.... mais.... Pardonnez à mon trouble..... Je suis dans un état....

CLÉANTHIS.

D'où vient cette agitation? parlez.

ANTHÉE.

Hé non, je ne puis.

CLÉANTHIS.

Anthée?

ANTHÉE.

Cléanthis?

CLÉANTHIS.

Vous répondez mal à ma tendresse.

ANTHÉE *embrassant Cléanthis.*

Ma chere Cléanthis, dissipez le trouble dont je suis agitée. Aidez-moi à démêler les secrets sentimens qui s'élevent dans mon ame. Vous le dirai-je?... J'ai presque pensé que c'étoit moi que l'oracle avoit en vue.

CLÉANTHIS.

En effet, vous dessillez mes yeux.... Oui... votre cœur fermé à l'amour & qui s'attendrit pour la premiere fois; cette plante qui par des événemens extraordinaires se trouve en votre pouvoir; le penchant invincible que vous avez eu pour les fleurs; cet oracle qui nomme une bergere, l'Arcadie; ce trouble secret, cette agitation: ah! il n'en faut point

douter, c'eſt la voix des dieux, ma fille, c'eſt par ces preſſentimens intérieurs qu'ils s'expliquent dans nous, c'eſt ainſi qu'ils nous dictent leur volonté ſuprême.

ANTHÉE.

Si vous ſaviez encore ce qu'Agathon m'a dit lui-même lorſque je l'ai interrogé?

CLÉANTHIS.

Quoi?

ANTHÉE.

Que le ciel m'ordonnoit de ſoulager un malheureux.

CLÉANTHIS.

Anthée, quand le ciel ordonne, les mortels doivent obéir.

ANTHÉE, *elle rêve.*

C'en eſt fait..... je me livre à vos conſeils, je me livre aux dieux qui m'inſpirent.

CLÉANTHIS.

Embraſſez-moi, ma fille, jamais vous ne me futes ſi chere.

ANTHÉE.

Raſſurez ma timidité..... Mais dites-moi quand Agathon aura repris ſon premier état, ne ſera-t-il pas libre de s'attacher à une autre bergere? peut-être il me dédaignera; ſi je viens à l'aimer, qui m'aſſurera de ſon cœur?

CLÉANTHIS.

Votre beauté, le Ciel qui doit allumer dans lui un feu aussi ardent & moins funeste que celui qui avoit embrasé Léonice.

ANTHÉE.

Mais pardonnez-moi cette question, je ne la crois point criminelle, aura-t-il encore cette beauté qui le rendit si célébre & si malheureux?

CLÉANTHIS.

Non, la nymphe jalouse a obtenu que s'il revenoit à la vie, il n'auroit plus les mêmes traits; mais le destin l'en a dédommagé, il laisse à sa bienfaitrice le choix de la figure. C'est la récompense qu'il réserve à votre générosité, il vous devra la vie & ses attraits: quels motifs pour vous aimer? C'est à vous à décider sous quelle forme vous voulez qu'il paroisse. Voyez parmi les bergers de l'Arcadie la ressemblance qui vous plairoit le plus.

ANTHÉE.

Je ne voudrois pas qu'il prît celle de Glicon.

CLÉANTHIS.

Donneriez-vous la préférence au berger Aristée?

ANTHÉE.

Non assurément.

CLÉANTHIS.

Je n'ose vous parler de Crisante, sa personne vous

eſt peut-être auſſi odieuſe que ſon amour.

ANTHÉE.

Mais non, je ne ſerois point fâchée qu'Agathon fût fait comme lui.

CLÉANTHIS.

Hé bien, je vous aſſure qu'il lui reſſemblera ſi parfaitement que vous pourrez vous y méprendre; allez à-préſent, ma fille, vous préparer à ce grand myſtere, allez immoler une victime au fleuve Eurotas pour l'intéreſſer en faveur d'Agathon. Je vais de mon côté préſenter des offrandes aux nymphes, pour calmer la fureur jalouſe de Léonice.

---

## *SCENE X.*

CLÉANTHIS, CRISANTE.

CLÉANTHIS.

VOus touchez à votre bonheur. Je l'ai déterminée à tout.

CRISANTE.

Plus j'approche du dénouement & plus je tremble.

CLÉANTHIS.

Vous n'eutes jamais plus de raiſon d'eſpérer.

CRISANTE.

L'eſpérance d'un amant eſt toujours mêlée de crainte.

CLÉANTHIS.

Et que craignez-vous encore?

CRISANTE.

De faire naufrage dans le port; qu'elle ne me refuse lorsqu'elle m'aura reconnu, qu'elle ne me pardonne jamais l'artifice dont nous nous servons pour la tromper: hélas! si à ses rigueurs elle joignoit encore un nouveau motif pour me haïr?

CLÉANTHIS.

Elle ne vous haït point, elle vous l'a dit à vous-même.

CRISANTE.

Elle ne m'a témoigné que de la pitié.

CLÉANTHIS.

Il n'y a pas loin de la pitié à l'amour, son cœur farouche commence à s'attendrir.

CRISANTE.

Oui, mais ce n'est pas pour moi.

CLÉANTHIS.

C'est pour vous sous le nom d'Agathon. Laissez-moi conduire cette intrigue, je vous réponds du succès.

CRISANTE.

Céanthis, si vous comblez mes vœux, quelle reconnoissance n'aurai-je pas de ce bienfait? quel prix mettre à un tel service?

CLÉANTHIS.

Le seul qui convienne à mes sentimens, le seul que j'ambitionne, votre bonheur, le bonheur d'Anthée.

CRISANTE.

Ah! puisse-t-il dépendre de mes soins! Oui je ne serai occupé que du desir de lui plaire. Ses goûts deviendront mes goûts favoris, j'aimerai les fleurs parce qu'elle les aime, j'en cueillirai tous les matins pour orner sa tête & sa houlette. J'aimerai les brebis qu'elle chérit; je ne ferai des chansons que sur les airs qui lui plaisent le plus, & mes chansons n'exprimeront que mon amour & la beauté d'Anthée. Lorsqu'elle me suivra dans la prairie, je la garantirai des ardeurs du soleil, je soutiendrai ses pas, je la conduirai sur les bords de l'Alphée. Assise sur un lit de verdure, elle prêtera l'oreille au ramage des oiseaux: ils chantent leur amour, lui dirai-je, ils sont heureux parce qu'ils s'aiment. Admirez la course toujours uniforme de ce fleuve, des flots succedent à d'autres flots; c'est l'image du tems, c'est l'image de mon amour. Un sentiment tendre est suivi dans mon ame d'un sentiment plus tendre encore. Je vous aimois hier, je vous aime aujourd'hui, je vous aimerai toujours davantage. Si nous nous amusons à lancer des flêches sur l'autre rivage, voyez, lui dirai je, avec quelle vîtesse ce trait va s'attacher contre cet arbre. Vos yeux ont percé mon cœur avec plus de promptitude; mon cœur se précipite vers le

vôtre avec plus de rapidité. Tout lui rappellera ma tendresse, je lui en parlerai à chaque instant, & lorsque j'aurai cessé de parler, mes yeux errans & mourans sur elle, lui peindront encore mieux l'ardeur dont je suis embrasé : non elle ne pourra me résister, je la forcerai de m'aimer.

CLÉANTHIS.

Oui, elle vous aimera, j'en juge par l'impression que vous faites sur moi-même, vous méritez d'être heureux..... Mais la voici, sortez & faites tout ce que je vous ai recommandé.

---

## SCENE XI.

CLÉANTHIS, ANTHÉE.

CLÉANTHIS.

VOus voilà bien parée! pourquoi ces soins que vous avez toujours négligés? auriez-vous dessein de plaire? n'en rougissez pas, ce desir n'a rien de criminel.

ANTHÉE.

Je me suis ornée pour le sacrifice.

CLÉANTHIS.

Quel qu'en soit le motif, je ne vous blâme point: hé bien, le sacrifice a-t-il été heureux?

ANTHÉE.

Oui, ſans connoître le motif qui m'amenoit à l'autel, le prêtre m'a répondu que le dieu recevoit mon offrande.

CLÉANTHIS.

J'en bénis le ciel.

ANTHÉE.

Cléanthis, mon intention eſt pure, mais je ne puis vaincre ma frayeur. Raſſurez mes ſens, ne m'abandonnez pas, ſur-tout lorſque ce prodige s'operera.

CLÉANTHIS.

Vous avez pû parler ſans crainte à ce berger.

ANTHÉE.

Je croyois ne parler qu'à une fleur, je ne ſavois pas que c'étoit un homme.

CLÉANTHIS.

Mais c'eſt un homme que le ciel vous deſtine.

ANTHÉE.

Cléanthis..... vous détournez la vue.... J'entends que la fleur s'agite..... Je frémis..... Je n'oſe lever mes regards.

## SCENE XII. & derniere.

CLÉANTHIS, ANTHÉE, CRISANTE.

*Anthée tient en tremblant, & serre la main de Cléanthis. Cléanthis fait signe à Crisante ; la fleur & le vase disparoissent, & l'on voit sur le piedestal Crisante couronné de fleurs, tenant un bouquet de chaque main, & ceint d'une guirlande de fleurs.*

CLÉANTHIS.

DISSIPEZ cette terreur..... Anthée!.... quel prodige! Ah!.... Regardez ; l'oracle est accompli..... Voyez l'époux que le ciel vous envoye.

ANTHÉE.

Je n'ose lever les yeux.

CLÉANTHIS.

Regardez vous dis-je. *Elle la fait tourner.*

ANTHÉE.

Ah! c'est Crisante.

CLÉANTHIS.

Je vous l'avois bien dit que vous y seriez trompée.

ANTHÉE.

Oui, il lui ressemble parfaitement ; mais il est plus beau que lui. *Crisante saute du piédestal sur le théâtre,*

*Anthée fuit & fait un cri.* Ciel!..... il s'avance vers nous. *Elle tient Cléanthis embrassée.*

CLÉANTHIS.

Encore une fois, Anthée, rassurez-vous, les dieux vous puniroient du trouble où vous êtes. *Anthée paroît un peu rassurée & regarde Crisante. Il lui présente un bouquet qu'elle reçoit en tremblant. Il en présente un autre à Cléanthis.*

ANTHÉE.

Quel air!.... quelle taille!... Il a bien les traits de Crisante: mais quelle différence!..... Cléanthis en recouvrant la vie, il n'a sans doute pas perdu le don de la parole.

CRISANTE.

Non, bergere adorable, & les premiers accens que les dieux m'ont permis de prononcer doivent exprimer & mon amour & ma reconnoissance.

ANTHÉE.

*A part.* Quel son de voix! *A Crisante.* Quoi, vous m'aimez!

CRISANTE.

Si je vous aime!

ANTHÉE.

Vous consentez donc de vous unir à moi?

CRISANTE.

C'est l'objet de tous mes vœux; mais vous, accepterez-vous ma main?

ANTHÉE.

Le Ciel l'a ainsi décidé, je ne serai pas rebelle à ses ordres.

CRISANTE.

Mais cette docilité coûte peut-être à votre cœur ?

ANTHÉE.

Non, en obéissant aux dieux je leur obéis sans contrainte.

CRISANTE.

Ah ! vous comblez ma félicité.

ANTHÉE

*A part.* Qu'il est tendre ! qu'il est intéressant ! *Elle se tourne & voit Cléanthis qui feint d'être affligée.* Qu'avez-vous ? vous détournez la vue !... vous soupirez !.... ce n'est pas-là l'expression de la joie.

CLÉANTHIS.

Agathon, votre sort est rempli, vous devez un nouvel être à la générosité d'Anthée. N'oubliez jamais ce service. Elle est digne de toute votre tendresse. Sa vertu autant que sa beauté avoit fait soupirer pour elle tous les bergers de l'Arcadie, la préférence qu'elle vous donne va faire leur supplice ; hélas ! il en est un seul que je plains.

ANTHÉE.

C'est Crisante, & voilà le sujet de votre tristesse. Je connois l'intérêt que vous prenez à ce berger, il

mérite en effet votre estime. Mais croyez-vous qu'il soit bien affligé de la perte d'un cœur que le ciel lui refuse plus que moi-même ? Nous le verrons, nous nous l'attacherons par les liens de l'amitié : ces liens sont si doux !... *Elle s'apperçoit que Cléanthis pleure, elle s'écrie*, Cléanthis vous pleurez.

CLÉANTHIS.

Hélas ! nous ne le verrons plus.

ANTHÉE.

Quoi Crisante a quitté ces lieux ? Nous découvrirons sa retraite ; au nom des dieux dissipez vos allarmes.

CLÉANTHIS.

Non, vous dis-je, vous ne le verrez plus.

ANTHÉE.

Nous ne le verrons plus ?... De grace, Cléanthis, quel est son sort ? Eclaircissez le doute affreux où vous me plongez, le désespoir l'auroit-il porté à des excès ?...

CLÉANTHIS.

Non, c'est l'amour le plus tendre & le plus généreux.

ANTHÉE.

L'amour ? Comment ?

CLÉANTHIS.

Oui, ma fille, il n'est plus tems de rien dissimuler. La crainte d'offenser les dieux en vous détournant

d'un hymen auquel ils vous entraînoient eux-mêmes m'a déterminée à vous cacher une des conditions néceſſaires pour changer le deſtin d'Agathon.

ANTHÉE.

Expliquez-moi ce myſtere.

CLÉANTHIS.

Agathon ne pouvoit reprendre ſa premiere forme ſi un autre mortel ne conſentoit à être changé en fleur.

ANTHÉE.

Eh bien?

CLÉANTHIS.

Je vous ai quittée lorſque vous portiez des offrandes au fleuve Eurotas. J'ai interrogé tous ces bergers qui paroiſſoient brûler pour vous de la flamme la plus vive, ces lâches ont frémi du ſacrifice que je leur propoſois, le ſeul Criſante.....

ANTHÉE.

Ah! Criſante s'eſt ſacrifié pour moi, c'eſt lui qui s'eſt dévoué à la mort. *Elle ſe tourne dans ſon agitation & voit la fleur relevée; elle regarde étonnée en même tems Agathon.* Ciel! Que vois-je! Cette fleur....

CLÉANTHIS.

C'eſt le malheureux Criſante.

ANTHÉE. *Elle ſe précipite au pied du vaſe.*

Ah berger infortuné, quelle généroſité! Dans quel malheur vous a entraîné un amour funeſte? Ah plutôt

ma cruauté. Quoi, vous n'habiterez plus ces campagnes? on n'entendra plus ces chanſons que toutes nos bergeres répétoient à l'envi? vos cheres brebis ſeront abandonnées en des mains étrangeres? *Elle revient en levant les bras & s'écrie*, ah! j'aurai donc fait un malheureux? *Elle tient Cléanthis embraſſée & ſe tourne enſuite vers Criſante.* Pardonnez-moi ces tranſports, ce ſont les premieres larmes que je répands ſur le ſort d'un berger à qui j'en ai tant fait verſer.

CLÉANTHIS.

Ma fille, j'aime à voir votre douleur, elle eſt juſte, ce berger mérite vos regrets; ſi vous aviez ſu combien il vous aimoit, ſi vous l'aviez cru capable de cet effort, vous n'auriez donc pas rejetté ſes hommages?

ANTHÉE.

Non, j'aurois couronné ſes feux.

CRISANTE *ſe jette à ſes pieds.*

Ah! conſervez-moi ces ſentimens, revoyez Criſante à vos pieds toujours prêt à ſacrifier ſa vie pour vous plaire.

ANTHÉE *étonnée.*

Cléanthis?

CLÉANTHIS.

Oui, c'eſt Criſante. L'hiſtoire d'Agathon n'étoit qu'une fable que nous avons imaginée pour éprouver votre cœur & vous ramener ſous les loix de l'hymen: ma fille ne démentez pas les ſentimens que vous avez fait paroître.

ANTHÉE.

Ah! vous m'avez trompée.

CRISANTE.

Pardonnez cet artifice à l'amour le plus tendre.

ANTHÉE.

Je me suis trahie moi-même..... Vous mériteriez..... Levez-vous..... Je vous ai trop découvert ma foiblesse..... Je vous pardonne, & je renouvelle l'engagement que je viens de contracter avec vous.

*On célébrera dans un Ballet avec les couplets suivans la noce champêtre d'Anthée & de Crisante.*

# COUPLETS

*Sur l'air noté à la fin.*

UN BERGER.

DE la rose qui vient d'éclore
Votre regard est enchanté,
Elle a la fraîcheur de l'aurore ;
Telle est une jeune beauté.
Ne vous fiez pas à la mine,
Gardez-vous d'un éclat trompeur,
Rose & fille cachent l'épine
Sous l'apparence de la fleur.

CRISANTE.

Les citoyens des grandes villes,
Où tout brille où tout paroit beau,
Méprisent les plaisirs tranquilles
Que l'on goute dans le hameau.
Du préjugé qui vous domine,
Amans, reconnoissez l'erreur,
A la ville on n'a que l'épine,
Mais au village on a la fleur.

ANTHÉE.

Quand celui qui cherche à vous plaire
Viendra vous conter son tourment,
Belle, sachez long-tems lui taire
Tout ce que votre cœur ressent :

Feignez d'être fiere & mutine
Pour mieux éprouver ſon ardeur,
L'amant ſait endurer l'épine,
Le galant n'aime que la fleur.

CLÉANTHIS.

L'Amour, dieu volage & biſarre,
Se rit bien des vœux des humains;
De ſes faveurs il eſt avare,
Ou les prodigue à pleines mains.
Cette divinité badine
Se joue ainſi des tendres cœurs,
L'un ſe ſent piquer par l'épine,
L'autre ne reçoit que des fleurs.

UN BERGER.

L'hymen à l'amour eſt contraire,
Amans, redoutez ſes attraits,
Aimez, riez, cherchez à plaire,
Mais ne vous engagez jamais.
Ce dieu dont l'humeur eſt chagrine
Promet une fauſſe douceur,
A l'époux il donne l'épine,
A l'amant il donne la fleur.

CRISANTE.

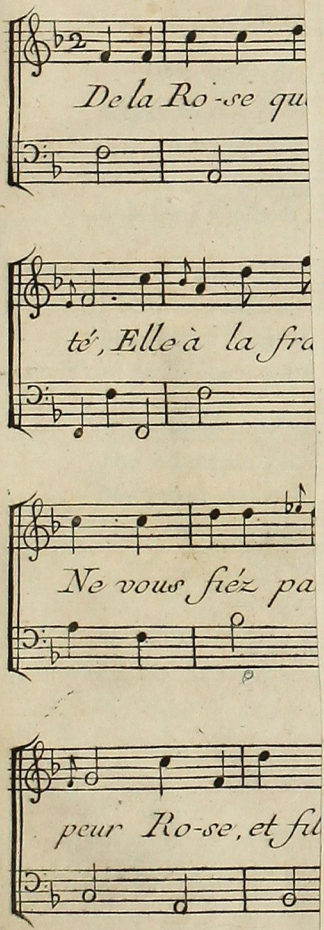
Berger, la chaîne qui nous lie
Me promet un deſtin plus doux,
Et j'eſpere paſſer ma vie
Heureux amant, heureux époux.

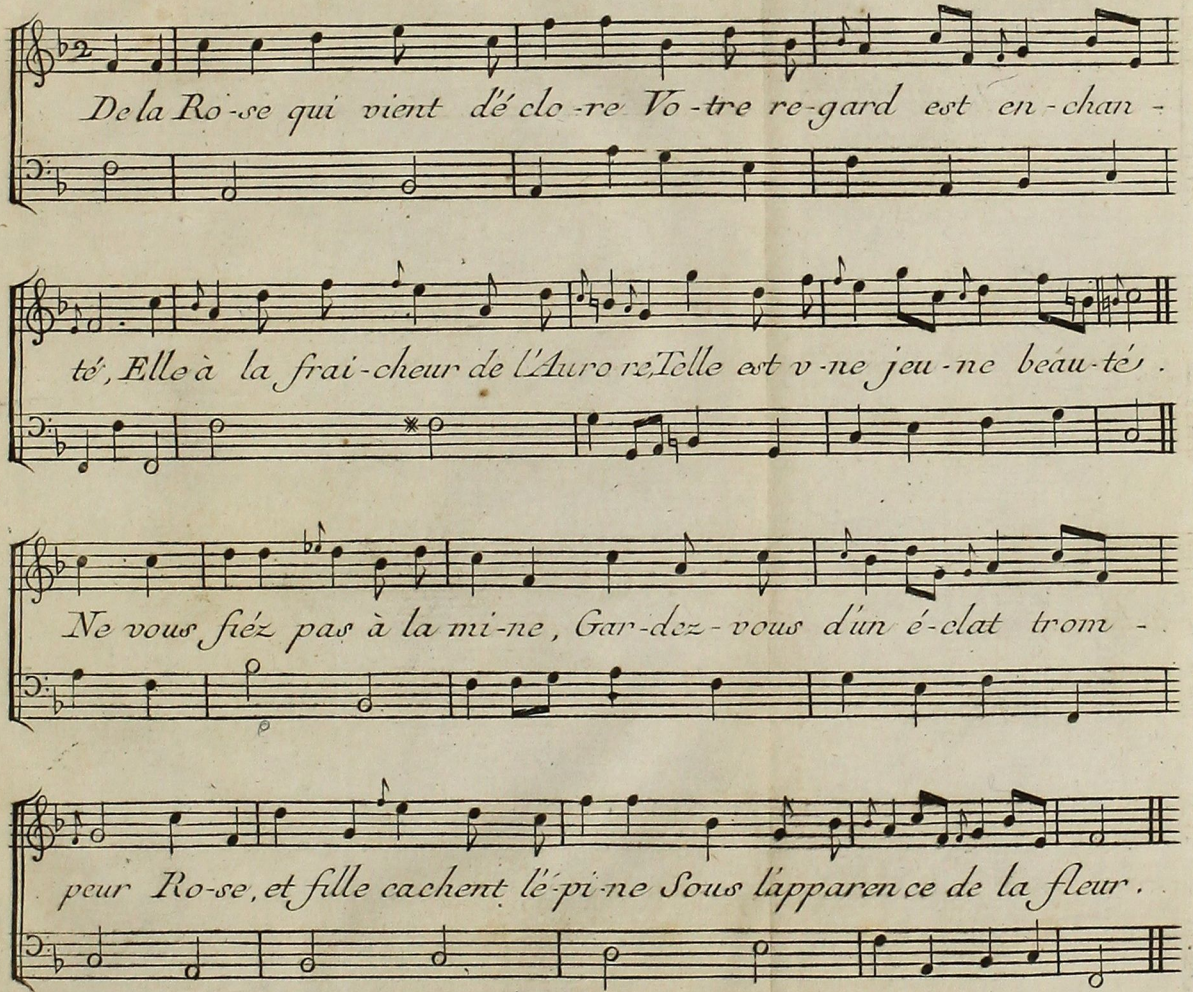
ANTHÉE.

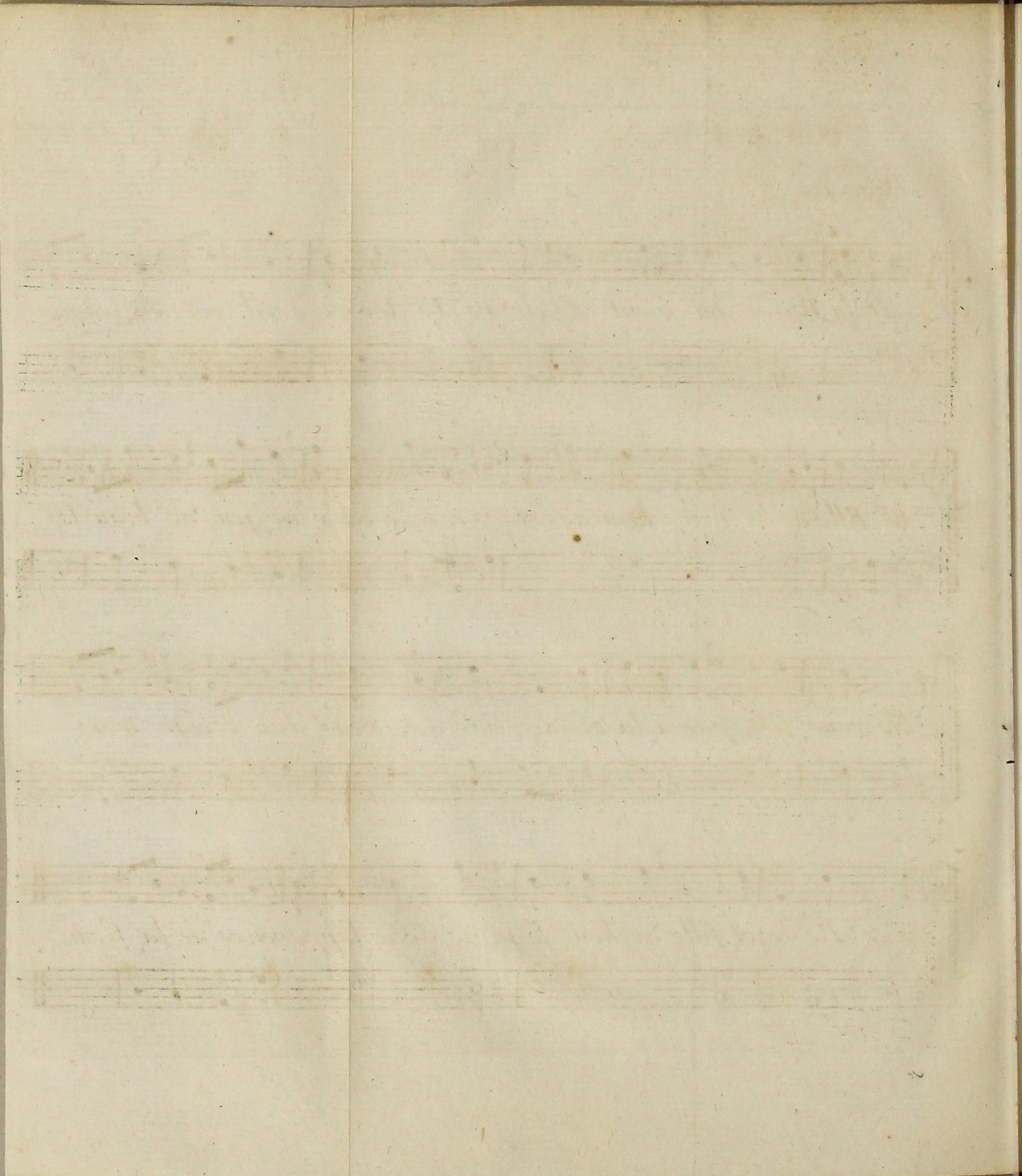
Comme vous, mon cœur le devine;
Mépriſons des diſcours trompeurs,
L'hymen pour nous n'a point d'épine,
Criſante, il n'aura que des fleurs.

CLÉANTHIS.

Votre ſuffrage eſt néceſſaire,
Meſſieurs, pour calmer nos eſprits;
Si notre zele a pû vous plaire,
Daignez nous en donner le prix.
Par une muſique divine,
Raſſurez l'Auteur, les Acteurs,
Ils marchent encor ſur l'épine,
Vos mains leur donneront des fleurs.


De la Ro-se qu
té, Elle à la fra
Ne vous fiéz pa
peur Ro-se, et fi


De la Ro-se qui vient dé clo-re Vo-tre re-gard est en-chan-
té, Elle à la frai-cheur de l'Auro re Telle est v-ne jeu-ne béau-té.
Ne vous fiéz pas à la mi-ne, Gar-dez-vous d'un é-clat trom-
peur Ro-se, et fille cachent lé-pi-ne Sous lapparence de la fleur.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0137

# AIR

*Qu'on devoit chanter pendant le Balet.*

Une volupté douce & pure
Regne dans ce riant ſéjour,
Nos cœurs ignorent l'impoſture,
Et ſont guidés par la nature,
S'ils ſont ſenſibles à l'amour.

L'innocence, la paix, & le travail facile
Forment notre félicité,
Les plaiſirs bruyans de la ville
N'ont pour objet que la frivolité.

De biens un excès inutile,
Des honneurs l'éclat emprunté,
Ne valent pas la liberté
Que nous goutons dans cet aſyle.

FIN.

# OBSERVATIONS

## *SUR CETTE PIECE.*

JE ne sais si dans ce tems, où coëffés & vêtus à la grecque, les grands & les petits, les jeunes & les vieux raisonnent *à bâtons rompus* sur l'agriculture, l'administration & la mode, on supporteroit au théâtre une piece véritablement à la grecque. Tout y est grec en effet, le sujet, le nom & les habits des Acteurs. Tout y rappelle cette ancienne mythologie, qui n'étoit pas aussi absurde qu'on le pense, & qui a fourni de si grandes idées aux Orateurs, aux Poëtes, & aux Peintres. Les spectateurs seroient obligés de se transporter en imagination dans l'Arcadie, & de se prêter aux opinions des bergers heureux qui habitoient ce beau pays. Le parterre, que les auteurs Dramatiques ont l'art de promener dans toutes les parties du monde, n'auroit peut-être pas la docilité, dans un siecle aussi corrompu que le nôtre, d'admettre une jeune fille, ignorante & crédule, qui n'a du penchant que pour les fleurs, & qu'on conduit à la séduction par les moyens les plus bisarres, & il est à craindre qu'il ne trouvât la piece bonne à être jouée sur les lieux.

Quoi qu'il en soit, j'ai autorisé ma fable autant qu'il m'a été possible, & je me suis efforcé de la ren-

dre vraisemblable, en prévoyant toutes les difficultés qu'on pouvoit m'opposer. Il me semble que l'intérêt, qui n'est ici que la curiosité de savoir où ce stratagême aboutira, est soutenu jusqu'à la fin, & qu'on ne voit tout le nœud de la piece qu'à la derniere scene. L'auteur original ne m'a point fourni cette ressource, & j'ai été obligé de l'abandonner dans sa marche. Je vais donner une analyse de sa Comédie, pour mettre les lecteurs en état de juger des endroits que j'en ai imités.

## *IL FIOR D'AGATONE,*

## LA FLEUR D'AGATHON.

*Cette Piece est en trois Actes & en vers rimés.*

### ACTE PREMIER.

La Nourrice d'Anthée lui conseille d'abandonner ses fleurs & d'aimer Crisante dont elle fait l'éloge. Fillin arrive avec un grand vase qui contient une plante semblable à celle de nos pois (*fagivolo*), & qu'il place dans le jardin. Anthée se récrie sur la beauté de cette plante, & principalement sur l'odeur qu'elle répand. Fillin dit qu'il ne sent point cette odeur, mais qu'il sent bien le poids du vase qui l'accable (*a*). La Nourrice apprend l'origine de cette

(a) *Tante lodi mi fanno venir la mosca al naso,*
*Nulla sente quest'erba mà sento io questo vaso.*

plante, dit qu'un Pilote l'a trouvée dans une Isle déserte ; qu'il en a transporté une branche dans la Grece, où elle a pris racine, mais qu'il y a bien un autre secret qu'elle doit taire, & qu'elle raconte cependant, par le penchant que les femmes ont à l'indiscrétion (*a*). Elle avoue donc que cette plante parle pendant la nuit, & qu'elle a le don de prophétie : Anthée brûle d'envie de l'interroger & quitte la scene. Crisante, qui les avoit écoutées, entre, & sort avec la Nourrice en voyant reparoître Anthée.

Celle-ci prononce une hymne au Soleil. Cet astre se précipite dans l'Océan, & elle interroge la plante. Crisante caché derriere le vase répond à ses questions. Anthée lui demande qui il est. Il répond, *un indico fagivolo*. Elle lui dit qu'elle gardera cette plante toutes les nuits auprès de son lit, & qu'elle portera ses fleurs sur son sein (*frà le mamme*). Il replique qu'il sera fort aise qu'elle fasse un bouquet de ses fleurs & qu'elle le place,

*Infrà l'un pomo, e l'altro del candido suo petto.*

mais qu'il craint qu'elle ne donne ensuite ce bouquet à Simon. Anthée lui fait confidence qu'elle n'aime point ce berger, & quant à Crisante, qu'elle n'a pour lui que de la compassion : ils se donnent rendez-vous pour la nuit suivante, & l'Acte finit.

---

(a) *Mà noi femine tutte pur troppo i gran misteri*
*Garrule per natura, tacciam' mal volentieri.*

## ACTE II.

La Nourrice raconte à Crisante, qu'Anthée est pénétrée de joie de l'avoir entendu; qu'elle l'a trouvée couchée sur son lit sans chemise (*a*); que cette bergere s'est baignée ensuite; & qu'elle s'est parée comme si elle avoit eu envie de lui plaire: après ce récit elle se retire. Anthée arrive; elle traite d'abord assez mal son amant, s'adoucit ensuite & le quitte. Simon lui succede; les deux rivaux se plaisantent, & prétendent l'un & l'autre être l'amant heureux. Simon promet à Crisante de lui prouver dans le jour que la bergere lui accorde des faveurs: ils sortent.

Anthée qui revient, s'adresse de nouveau au Soleil, & l'invite à presser sa course dans l'Océan: Simon la surprend & veut lui faire violence. Elle se défend & appelle du secours. Crisante arrive heureusement, la délivre, & poursuit son rival. La bergere avertit la Nourrice du danger qu'elle a couru; mais, dit la vieille, ne vous a-t-il pas fait?..... Que sais-je?

*Mà non ti feo già cosa, che so io?*

Anthée répond qu'il la tenoit embrassée d'une main, & que de l'autre il lui fermoit la bouche. La Nour-

(a) *L'ho trovata sul'alba guizzar frà le sue piume*
*Nuda come si nacque.*

rice, après l'avoir consolée (a), ajoute, que cette tige merveilleuse a été plantée sous une heureuse constellation; qu'un Magicien lui a donné, non-seulement la faculté de parler, mais encore celle de prendre une figure humaine. Anthée plaisante sur cette idée.

## ACTE III.

Anthée & la Nourrice sont auprès du vase. La Nourrice invite la plante à ne prendre qu'une figure agréable pour ne pas épouvanter Anthée. Crisante caché derriere, demande s'il peut prendre celle de Simon. On lui répond que non, il dit qu'il va se revêtir de celle de Crisante, & qu'on n'a qu'à bander les yeux à la bergere. Pendant ce tems-là il déplace le vase & se met sur le piedestal. Anthée fait des façons avant que de le voir: elle se rassure, le regarde, & le trouve à son gré. La Nourrice leur propose de se donner la main, & d'aller vîte produire

---

(a) NUTRICE.

*E non altro?*

ANTEA.

*E cio poco ti par?*

NUTRICE.

*Via ti consola*

*Che sei salva ed intatta.*

quelque

quelque petite fleur (*a*). Anthée rit de cette saillie & se laisse entraîner par son nouvel époux, qui s'enferme seul avec elle. Elle revient & rougit un peu de ce qui est arrivé. La Nourrice & Crisante se mettent à rire, & lui découvrent le stratagême dont ils se sont servis. Anthée veut se fâcher, mais elle finit bientôt par leur pardonner cette ruse.

---

(*a*) NUTRICE.

*Ma voi progenitori*
*Siate mò, buoni sposi, d'uomini e non di fiori.*

CRISANTE.

*Multiplicar l'immago ne' germi miei prometto*
*E assumera di bembo la forma ogni fioreto.*

NUTRICE.

*Sù, intrecciate le destre. Create un fior bambino.*

ANTEA.

*Sta à veder, ch'io mi cangio di vergine in giardino.*

# FÉDÉRIC,

*OU*

# L'ISLE INCONNUE,

*PIECE HÉROÏQUE*

en Vers & en cinq Actes.

# AVERTISSEMENT.

*ON a proscrit depuis long-tems de la scene françoise les Pastorales & les Tragi-comédies : ces deux genres avoient cependant leur beauté. Ceux qui pourront, comme moi, parcourir pendant une année les pieces de cette nature qui se trouvent rassemblées à Montrouge, regretteront de ne plus voir reparoître au théâtre certains Drames qu'ils y liront avec délice.*

*Il est si beau, il est si rare de voir un Seigneur françois employer ses soins à la recherche des livres, qu'on doit me permettre d'annoncer aux Etrangers une des bibliotheques les plus nombreuses & les plus riches. M. le Duc de la Valliere, qui pendant long-tems s'est fait un plaisir de s'occuper de tout ce qui peut avoir rapport ou au théâtre ou aux romans, n'avoit d'abord songé qu'à réunir tout ce qui a paru en ce genre, & il est à cet égard d'une richesse dont aucune bibliotheque publique ne peut approcher. On pourra juger de l'immense collection de ses théâtres, par l'*Histoire abrégée du poëme Dramatique (*a*)

(*a*) Cet ouvrage, auquel M. le Duc de la Valliere a travaillé plusieurs années, est entierement achevé, & le manuscrit est entre les mains du Libraire, qui va le mettre sous presse.

*qu'il a rédigée lui-même, & dans laquelle il joint aux graces du ſtyle, le goût, la critique, & l'érudition. Les recherches qu'il a été obligé de faire pour vérifier ou comparer des faits ou des paſſages, lui ont fait ſentir le beſoin d'avoir des livres d'une autre nature. Sa bibliotheque s'eſt accrue inſenſiblement, ſes deſirs ſe ſont étendus avec ſes acquiſitions, il a embraſſé tous les genres, & il eſt parvenu à raſſembler à Montrouge, dans un vaiſſeau vaſte & élégant, les productions typographiques & les manuſcrits les plus rares, & à former une bibliotheque qui peut le diſputer en nombre & en ouvrages précieux, aux dépôts publics les mieux compoſés. C'eſt-là où dans un loiſir ſtudieux & tranquille, il paſſe une partie de ſa vie avec des gens de lettres qu'il met à leur place en les honorant de ſa familiarité.*

*Les anciennes Paſtorales avoient des défauts qu'il ſeroit facile de corriger. Elles ſont à-peu-près bâties ſur le même modele; les ſujets n'en ſont pas aſſez variés; l'intérêt eſt partagé entre pluſieurs perſonnages; on y voit trop de bergers, trop de bergeres; les acteurs principaux ſont ordinairement des Princes déguiſés; le ſtyle y tient de l'Eglogue & de l'Idylle; on y récite des Sonnets; on y chante des Chanſons; on y entend des Echos; on y voit des Satyres qui enlevent & mettent à mal les bergeres; des loups, des ſangliers, des lions prêts à dévorer ces dernieres, & qui*

*exercent le courage des bergers : c'est dans le roman de* l'Astrée *& dans les autres qui lui ressemblent que les Poëtes puisoient leur Fable.*

*Mais à-travers toutes ces choses ridicules, on trouve des pensées fines, des idées neuves, des plaisanteries excellentes, & des scenes délicieuses. Un homme de génie qui auroit le cœur tendre & l'imagination vive, & qui auroit erré quelquefois dans les terres éloignées des capitales, charmeroit les spectateurs, si au milieu d'une ville bruyante & tumultueuse, il présentoit le spectacle de la vie douce & tranquille dont on jouit à la campagne ; ce tableau plongeroit, au-moins pour quelques momens, dans une tendre rêverie, des hommes assez malheureux pour être sans cesse maîtrisés par les passions les plus violentes. Il rappelleroit à nos esprits, & feroit peut-être descendre dans nos mœurs, cette précieuse simplicité, & ces vertus que l'assemblage des hommes pervers ont fait disparoître de nos villes. Qu'on juge de l'attrait que des images pastorales peuvent porter dans le cœur, par le plaisir que l'on sent après avoir parcouru les batailles de le Brun, à s'arrêter sur un païsage du Poussin : nos regards se reposent sur la verdure qui leur est offerte. Notre ame paroît s'adoucir & s'attrister ; un vallon, un ruisseau dont nous croyons entendre le murmure ; un bois touffu, des oiseaux qui se caressent, des bergers assis à l'ombre, nous plongent dans une mélancolie qui*

*annonce nos regrets de n'être pas dans cet asyle. Mais il faut avoir le cœur pur, l'ame sensible, pour se plaire dans la solitude. L'homme coupable, ou avec des dispositions de le devenir; l'homme dominé par des passions impérieuses, éprouve dans le silence des bois une anxiété, une inquiétude insupportables. Il s'y trouve accablé de lui-même; il y marche à pas inégaux; il y respire avec peine; il cherche précipitamment une issue pour s'enfoncer dans une ville, où confondu dans la foule & absent de lui-même, il se rassure par le nombre de ses semblables dont il est environné. C'est de-là que venoit sans doute l'idée de ces forêts sacrées, où l'on n'approchoit qu'avec une sainte horreur, & d'où tout criminel étoit forcé de s'écarter.*

*Les Tragi-comédies étoient ou de véritables Tragédies, dont l'évenement étoit heureux, ou de simples Comédies, entre des personnages relevés, ou un mélange de comique & de tragique : cette derniere espece étoit la seule ridicule; les deux autres auroient dû rester au théâtre.*

*On a tellement senti la nécessité d'un genre moyen entre la Tragédie & la Comédie, qu'on propose depuis plusieurs années des Tragédies bourgeoises. Ces Drames connus & exécutés en Angleterre, n'ont point encore été introduits sur la scene françoise. Des réflexions qu'un homme de génie a écrites sur ce sujet m*

*firent naître l'idée de cette piece, qui peut-être n'en est pas une. Je la crois très-imparfaite, je doute qu'on pût la jouer, mais il me semble qu'il y a des situations & des détails qui peuvent faire plaisir. Je préviendrai par des notes la critique qu'on pourroit en faire, & je placerai à la fin, selon mon ordinaire, quelques observations qu'on ne soupçonnera pas être dictées par l'amour-propre.*

## *ACTEURS.*

FÉDÉRIC.
ZAMOR, } Sauvages.
ZÉLINDE, }
DORVILLE.
LUCILE.
OFFICIER du Vaiſſeau.
MATELOT.
TROUPE de Matelots.
CHEF des Sauvages.
UN SAUVAGE.
TROUPE de Sauvages.

*La ſcene eſt dans une Iſle, au bord de la Mer. On voit une ſource d'eau, des rochers eſcarpés, un antre, une forêt.*

# FÉDÉRIC,
## OU
# L'ISLE INCONNUE,
### *PIECE HÉROÏQUE,*
en Vers & en cinq Actes.

## ACTE PREMIER.
### *SCENE PREMIERE.* (a)
FÉDÉRIC.

*C'eſt un vieillard couvert d'habits uſés.*

JE deſcendis ici..... dans ce lieu ſolitaire (b);
Les Matelots puiſoient une eau ſalubre & claire.

(a) Dans cette premiere ſcene Fédéric raconte tout ſeul ſon aventure. Cette expoſition ſeroit plus dans les regles, s'il pouvoit faire ce récit à quelqu'un; mais il n'a avec lui que deux Sauvages, qui ſont très-inſtruits de ſon hiſtoire. D'ailleurs ſi l'on radotte quand on eſt vieux, on radotte encore plus dans le malheur. Tout ce que voit dans ce moment ce bon vieillard, lui rappelle ſon infortune, & il ſe parle à lui-même ne ſachant à qui parler. Cela n'eſt pas plus abſurde que les autres monologues admis au théâtre; & quand un Acteur eſt ſeul ſur la ſcene, il vaut autant qu'il conte une hiſtoire, que de faire de grandes exclamations & de débiter des maximes.

(b) Il montre les differentes parties du théâtre.

D'autres dans la forêt redoublant leurs travaux ;
De ces arbres touffus abattoient les rameaux.
Là l'eſquif attaché flottoit ſur le rivage,
Le vaiſſeau louvoyant (c) attendoit l'équipage.
J'étois contre ce roc..... De l'endroit où je ſuis
Un cerf part, je le viſe, il court, je le pourſuis.
Mon ardeur m'entraînant, je me livre à la joie
De rapporter à bord une ſi belle proie.
Je quitte le rivage oubliant les dangers,
Je franchis les valions, les monts & les rochers,
L'animal s'arrêtant dans ſa courſe légere,
Comme pour me braver, redoubloit ma colere ;
Je le ſuis dans un bois & je perds mon chemin.
Je marchois fatigué mon fuſil dans la main,
Lorſqu'un vent furieux..... le plus terrible orage
M'annonce le danger de reſter ſur la plage :
Je crains que le vaiſſeau.... Préſage trop certain !
Mes Matelots... O ciel.... Je cours, mais c'eſt en vain...

(c) *Louvoyant.* Cette expreſſion paroîtra barbare : c'eſt un terme de marine. Un vaiſſeau *louvoye* lorſqu'il a le vent contraire. Il ne peut alors parcourir une ligne droite, & il décrit ſucceſſivement différentes courbes à droite & à gauche, en gagnant toujours du terrein. Pour rendre cela ſenſible aux Pariſiens, ſuppoſons un bateau à la voile au milieu du Pont-royal, qui veut aboutir au milieu du Pont-neuf, d'où le vent ſouffle. Il mettra ſes voiles de côté, & dirigera ſa route tantôt au Louvre, tantôt au quai des Théatins, en avançant toujours de quelques toiſes ; & louvoyant ainſi ſucceſſivement, il arrivera enfin au milieu du Pont-neuf. Un vaiſſeau *louvoye* encore lorſqu'ayant le vent favorable, il ne veut ni avancer ni reculer, il ſe promene alors ſur une ligne, & c'étoit la manœuvre que devoit faire le vaiſſeau de Fédéric en attendant l'équipage.

Un ouragan affreux les chasse de la rive,
Ils crioient Fédéric.... Je les entends.... J'arrive....
Du haut de ce rocher, hélas! mes tristes yeux
Virent mes compagnons s'éloigner de ces lieux.
Ils me tendoient les bras!..... Dans ma douleur profonde,
Furieux, je descends & m'élance dans l'onde.
La vague me repousse & s'oppose à ma mort,
Le flot, en se brisant, me laisse sur ce bord.
Depuis ce tems je traîne une mourante vie.
Dans cet affreux séjour!..... O ma chere patrie!...
O France! O mes enfans! Je ne vous verrai plus.

---

## SCENE II.

FÉDÉRIC, ZAMOR, *Sauvage.*

ZAMOR.

POURQUOI pousser encor des soupirs superflus?
O mon pere! Essuyez ces précieuses larmes,
Votre état, vos chagrins redoublent mes allarmes;
(*Il le conduit sur un banc de gason.*)
Donnez-moi votre bras, appuyez-vous, marchez,
Reposez un moment vos membres desséchés,
Je cours vous apporter des fruits que la nature
Produit dans ces climats, sans art & sans culture;
Prenez-en.

FÉDÉRIC.

Et Zélinde?

ZAMOR.

Il va pour nous nourrir
Tuer quelques oiſeaux qu'il viendra vous offrir.
Sachant que vous étiez ſeul ici ſans défenſe,
Je n'ai pu réſiſter à mon impatience,
Je viens vous ſecourir.

FÉDÉRIC.

Que ne vous dois-je pas ?
Vous m'avez arraché des portes du trépas.
Vous m'avez enlevé des mains de ces perfides,
Qui dans leur cruauté de ſang humain avides,
Levoient déjà le fer pour me percer le ſein
Et faire de mon corps un horrible feſtin.
Homme ! ton propre ſang deviendroit ta pâture?
Vous ſeul avez connu les droits de la nature;
Vous ſeul avez dompté leur aveugle fureur,
Et dans ce triſte lieu trop préſent à mon cœur,
Lieu déſert, peu connu des habitans de l'Iſle,
Par vos ſoins généreux je trouve un sûr aſyle (*d*).
O triſte ſouvenir ! Hélas ! Depuis dix ans
Vous avez ſoutenu mes membres languiſſans ;
De la faim, de la ſoif, de la mort qui me preſſe,
Vous avez, ô Zamor, garanti ma foibleſſe.

---

(*d*) Cela me plaît à dire. On ne croira pas que pendant dix ans, aucun des hommes de l'Iſle ne ſoit venu dans cet endroit, & n'ait rencontré ou Fédéric, ou l'un des deux Sauvages. Mais il y a dans beaucoup de pieces des ſuppoſitions bien moins vraiſſemblables.

ZAMOR.

Mon maître! ô Fédéric, quels indignes bienfaits
Comparez-vous aux biens que vous nous avez faits?
Vous nous avez nourri de ces leçons sublimes
Qui nous ont détourné de la route des crimes.
Sans vous, sans vos conseils, barbares, inhumains,
Nous eussions dans le meurtre ensanglanté nos mains;
Nous eussions imité cet exemple funeste,
Trop suivi dans cette Isle, & que mon cœur déteste.
Vous nous avez montré l'auguste vérité,
Le prix de la vertu, la tendre humanité.
La Sagesse avec vous semble être descendue
En ces lieux où jamais elle ne fut connue.
Vous l'avez fait parler à nos foibles esprits:
Que serions-nous sans vous? des objets de mépris;
Vils insectes rampans, sans force & sans adresse?
Nous végétions, hélas! dans l'oubli, la bassesse,
Notre ame croupissoit sous l'empire des sens:
C'est par vous que je pense & par vous que je sens.
Mon esprit dégagé de l'épaisse matiere,
Aux sublimes clartés a porté sa lumiere:
Vous m'avez fait connoître & le bien & le mal,
Et l'homme qui médite & le simple animal.
Par vous j'ai distingué cette double substance
Qui fait ma dignité, qui forme mon essence;
Vous avez de mes yeux arraché le bandeau,
Vous m'avez rappellé dans un monde nouveau;

Et sur-tout à mon cœur vous avez fait entendre
Ce Dieu qu'en l'adorant je ne pouvois comprendre,
Ce Dieu qui produisit tous les êtres divers,
Ce Dieu maître absolu de ce grand univers.
Que de bienfaits, mon pere!

FÉDÉRIC.

Oui, cet Etre suprême
Que tout mortel adore & que le Chrétien aime,
Mon fils, pour vous payer de votre humanité,
De son culte divin vous devoit la clarté.
Ah! n'oubliez jamais cette faveur insigne,
Zélinde, comme vous, s'en étoit rendu digne.

ZAMOR.

Il s'avance vers nous à pas précipités.

---

## SCENE III.

FÉDÉRIC, ZÉLINDE, ZAMOR.

FÉDÉRIC.

De quel trouble nouveau vos sens sont agités?
Les cruels auroient-ils découvert mon asyle?
Viennent-ils m'enlever de ce séjour tranquille?
Leurs mains de mes malheurs vont terminer le cours.

ZAMOR.

Mon pere!.... S'ils osoient attenter à vos jours!...
O ciel! Ce bras... Cet arc..... S'ils peuvent nous surprendre,
Vos enfans à vos pieds mourront pour vous défendre.

FÉDÉRIC.

O tendre humanité !

ZÉLINDE.

Non, un malheur plus grand
Nous menace, & je viens vous le dire en tremblant.
J'étois sur le rocher qui domine la plaine,
Et marchois lentement vers la rive prochaine;
Mon œil en s'égarant se promenoit sur l'eau.
Je vis, ah ! j'en frémis.... un prodige nouveau.
La mer s'ouvre, il en sort un poisson effroyable,
Un monstre..... Les mortels n'ont rien vû de semblable.
Tout me retrace encor son aspect odieux,
Son corps flotte sur l'onde & sa tête est aux cieux;
Il étend dans les airs une énorme nageoire,
Elle étoit toute blanche & son écaille est noire,
(*Il mesure des yeux & du geste la longueur du théâtre.*)
Long comme ce vallon.... Voilà son épaisseur.....
Dans sa forme hideuse, il surpasse en hauteur
Cet arbre, ces rochers..... De sa gueule enflammée,
Je crois même avoir vû sortir de la fumée.
Inquiet, interdit, mon œil en frémissant
Contemploit à loisir ce prodige étonnant,
Lorsque..... Ciel ! écartez ce monstre du rivage
Lorsque je.... De la voix la peur m'ôte l'usage.
(*D'un ton plus animé.*)
Je l'ai vû s'émouvoir & s'avancer vers nous.
Il va nous dévorer.

FÉDÉRIC.

Mon fils, rassurez-vous!

(*A part.*)

Ciel! après tant de maux me ſerois-tu propice?
Dieu! maître de mon ſort, j'adore ta juſtice,
Je me livre à l'eſpoir que tu me viens offrir,
De revoir ma patrie avant que de mourir.

ZAMOR.

Je vois ſur votre front des marques d'allégreſſe;
Vous ne frémiſſez pas.

FÉDÉRIC.

Non. Allons, le tems preſſe;
Ce prodige étonnant que la frayeur a pris
Pour un monſtre.

ZAMOR.

Hé bien?

FÉDÉRIC.

C'eſt.

ZÉLINDE.

Raſſurez mes eſprits.

FÉDÉRIC.

Un navire.

ZAMOR.

Un navire,

FÉDÉRIC.

Une maiſon flottante,
Soumiſe au mouvement, à l'art obéiſſante,
Un vaiſſeau ſur lequel les hardis Matelots
Oſent braver les vents, les orages, les flots.

Allons,

Allons, bientôt le jour va finir sa carriere,
Profitons pour les voir de son peu de lumiere.
Faisons-leur des signaux; & quand l'obscurité
Aura de l'horison éclipsé la clarté,
Que des feux allumés dans l'endroit où nous sommes,
Leur apprennent qu'il est habité par des hommes.

(*Ils sortent.*

---

## SCENE IV. (e)

TROUPE *de Sauvages & leur* CHEF.

CHEF *des Sauvages.*

VOus avez, dites-vous, sur ces bords apperçu
Un monstre dans la mer à vos yeux inconnu;
Hé bien, si c'est un monstre il faudra le combattre,
Trempés dans le poison, nos traits pourront l'abattre.

---

(e) Selon les regles du théâtre, on ne doit jamais introduire un Acteur sur la scene sans l'avoir annoncé, mais cela étoit impossible ici. J'aurois bien pû faire dire à Fédéric qu'on entendoit du bruit & qu'on devoit se cacher, mais alors ses craintes & ses attentions se seroient portées & sur les Sauvages & sur le vaisseau. Il auroit changé de lieu & pris d'autres précautions, & j'aurois été obligé de changer toutes les scenes suivantes. J'ai donc dû user de la liberté que prennent les Italiens, qui non-seulement font entrer & sortir leurs différens Acteurs sans avertir, mais qui au milieu d'une scene, en levant ou en baissant des toiles suspendues, vous conduisent d'une rue dans un appartement, ou d'une maison sur la place publique.

Mais ne nous trompons pas. Nos vieillards m'ont appris
Que dans les beaux climats d'où nous ſommes ſortis,
On vit flotter jadis une énorme machine,
Qui trompa leur prudence & cauſa leur ruine.
Il ſortit de ſes flancs un peuple d'ennemis,
Monſtres dénaturés que l'enfer a vomis,
Et dont la cruauté, la fureur & l'audace,
Des enfans du Soleil détruiſirent la race.
Pour échapper aux coups de ces hommes pervers,
Nos peres prirent terre en traverſant les mers,
Dans cette Iſle, où mêlés à des peuples ſauvages,
Ils perdirent bientôt leurs loix & leurs uſages,
Ils ne nous ont tranſmis que l'affreux déſeſpoir.
Mes amis, ce vieillard que vous avez pû voir,
Qu'on amena vers nous, & qu'un vœu légitime
Alloit ſacrifier au Soleil pour victime,
Quand il fut délivré par des bras criminels,
Ce vieillard deſcendoit de ces hommes cruels;
Peut-être ſe ſauvant ſur un autre rivage,
De ſes fiers compagnons il excita la rage,
Peut-être ſur les flots, il revient avec eux
Nous égorger encor, nous chaſſer de ces lieux.
Prévenons ce malheur: que chacun ſe prépare
A percer de ſes coups cette troupe barbare,
Mettons-nous à couvert dans le golfe voiſin,
Tenons notre arc tendu, nos flêches à la main;

Et lorsque sur nos bords nous les verrons descendre,
Ne les attaquons pas, amis, il faut attendre
Qu'au fond de ce désert, leurs pas mal assurés,
Loin de leurs compagnons les tiennent égarés.
Dispersés dans les bois, éloignés de la plage,
Nous pourrons les combattre avec plus d'avantage(*f*).

---

(*f*) Je suppose que ces Sauvages étoient d'anciens Méxicains, pour me ménager une scene qu'on verra dans le troisieme Acte, & que je crois la moins mauvaise de toutes, & je fais de ces hommes un peuple d'Anthropophages : c'est une contradiction. On peut répondre qu'il n'y a que Fédéric qui les croye Anthropophages, qu'il ignore qu'on vouloit le sacrifier au Soleil, comme on le dit ici, & non s'en nourrir. On peut ajouter que dans cette Isle il y avoit des Sauvages indigenes, lorsque les Méxicains y arriverent ; que ces Sauvages se nourrissoient de chair humaine, & qu'insensiblement les Méxicains adopterent cette barbarie, & cette supposition est justifiée par cette scene & par d'autres qu'on verra.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*Fédéric est étendu sur des feuilles séches dans la caverne, qui est éclairée par une lampe de terre ; les deux Sauvages sont couchés en-dehors sur la terre, tenant leurs arcs : on voit des feux prêts à s'éteindre sur la cime du rocher.*

## SCENE PREMIERE.

FÉDÉRIC *se réveillant.*

QUEL songe vient flatter mes sens appesantis?.....
Est-ce vous, ô ma fille?.....Est-ce vous, ô mon fils?.....
Tous deux à mes genoux!.....Tandis que je sommeille,
Quelle voix consolante a frappé mon oreille?....
Cesse tes cris, cesse tes pleurs.....
(*Il médite, & après un long repos.*)
Tu verras finir tes malheurs.
Je les verrois finir?....Ce n'est point un mensonge,
La vaine illusion d'un prestige, d'un songe
Que les objets du jour enfantent dans la nuit,
Agite le sommeil, avec lui se détruit.

Mais cette douce voix deux fois s'eſt fait entendre,
Deux fois s'eſt reproduit ce ſpectacle ſi tendre,
De mes enfans en pleurs embraſſant mes genoux (g).
C'eſt Dieu qui m'a parlé. Dieu puiſſant! oui c'eſt vous,
Qui venez m'annoncer un deſtin plus proſpere.
Mes maux vous ont touché, vous voulez que j'eſpere.
Ce ſonge, cette voix, ce vaiſſeau que j'ai vû,
Tout ranime l'eſpoir que je croyois perdu.
Déjà ſur l'horiſon l'aurore vient de naître,
La nuit fuit du rivage & le jour va paroître.
(*Il ſe tourne & voit les deux Sauvages endormis.*)
Hâtons-nous..... Les voilà ces mortels généreux,
Qui ſe ſont attachés à mon ſort malheureux.
Ils me forment un lit de feuilles deſſéchées....
A leurs arcs en dormant leurs mains ſont attachées.....
O tendre humanité! Le doigt de l'Eternel
Grava tes droits ſacrés au ſein de tout mortel.
Dans ces déſerts affreux, ces hommes ſans culture
Ont ſenti dans leur cœur la voix de la nature.
Sur mes maux, mes douleurs, ils ſe ſont attendris...

(g) On me reprochera, avec raiſon, la cacophonie de ce vers : *De mes* enfans en *pleurs* embraſſant *mes genoux.*

## SCENE II.

FÉDÉRIC, ZAMOR, ZÉLINDE.

ZÉLINDE.

DE mon pere, ô Zamor, n'entends-je pas les cris ?

ZAMOR.

Sa voix semble en effet frapper à mon oreille.

ZÉLINDE.

Regardons dans son antre & voyons s'il sommeille.

ZAMOR.

Est-il déjà levé ? Je ne l'apperçois pas.

ZÉLINDE.

Dans quel endroit sans nous a-t-il conduit ses pas ?
S'il alloit rencontrer, pour comble de misere.....

ZAMOR.

Je l'apperçois; courons embrasser notre pere.

ZÉLINDE.

O Fédéric! pourquoi troubler votre sommeil ?
Pourquoi devant le jour hâter votre réveil ?
Cette divinité qui porte la lumiere,
A peine de la nuit a fermé la barriere..... (*h*)

(*h*) On trouvera peut-être que la *barriere du jour* est une expression trop poëtique pour un Sauvage.

FÉDÉRIC.

Cette divinité! Quoi, faudra-t-il toujours
Vous presser de quitter ce prophane discours?
Ce Soleil éclatant qu'en ces lieux on adore,
N'est qu'un globe de feu, non un Dieu qu'on honore.
Je vous l'ai dit cent fois, ces astres radieux
Sont des êtres créés & ne sont pas des dieux.
Il n'en est qu'un, mon fils, c'est sa toute-puissance
Qui par son doigt divin, les meut & les balance
Dans ce vaste océan qui domine sur nous.
Adorez-le, craignez d'exciter son courroux
En adoptant encor ce langage prophane,
Que la raison proscrit & que sa loi condamne.

ZÉLINDE.

Non, je n'oublierai pas vos sublimes leçons,
Avec vous, Fédéric, nous ne reconnoissons
Qu'un Dieu; si je l'offense en tenant ce langage,
C'est la voix, non le cœur, qui lui fait cet outrage.

FÉDÉRIC.

Je vous crois, mon enfant, pardonnez au transport
Qu'excite mon amour; je vous connois, j'ai tort
De craindre que jamais oubliant mes maximes,
Vous adoriez des dieux honorés par des crimes.
Embrassez moi..... Déjà le soleil est levé,
Hâtez-vous, ô Zamor; de ce mont élevé,
Allez de l'horison mesurer l'étendue;
Examinez de-là si la nef (*i*) qu'on a vue

(*i*) Il faut avoir la bonté de croire que Fédéric a dit à son Sauvage dans l'entre-acte que la *nef* signifioit le *vaisseau*.

Flotte encor sur nos bords ; si l'esquif détaché
Dans le golfe voisin n'auroit pas relâché.
Guidé par nos signaux, sans doute l'équipage
Aura baissé la voile & mouillé sur la plage ;
Vous verrez le vaisseau sur son cable arrêté,
La chaloupe légere à terre aura porté,
De hardis Matelots une troupe choisie,
Chargés d'armes à feu pour défendre leur vie.
A la pointe de l'Isle ils auront abordé,
De rochers escarpés tout le reste est bordé (*k*).
Lorsque vous les verrez, d'un air triste & modeste
Implorez leur secours de la voix & du geste.
Levez les mains au ciel. S'ils s'approchent de vous,
Mon fils, en suppliant tombez à leurs genoux ;
Ecartez-les des lieux où la fureur réside ;
Conduisez-les vous-même & servez leur de guide.
Allez, rapportez-moi l'espérance ou la mort.

## *SCENE III.*

ZÉLINDE FÉDÉRIC.

ZÉLINDE.

CEs hommes courageux, qui par un noble effort
Affrontent & les vents & les fureurs de l'onde,
Que viennent-ils chercher aux limites du monde ?

(*k*) Il étoit nécessaire de les faire débarquer dans cet endroit, & j'ai dit cette raison comme la meilleure.

FÉDÉRIC.

C'est la cupidité qui dirige leurs pas.

ZÉLINDE.

La terre en leur pays ne produit-elle pas
Des animaux, des fruits pour faire leur pâture?

FÉDÉRIC.

Ils sont bien plus que vous chéris de la nature,
Elle leur prodigua ses plus riches présens;
La terre en nul climat ne manque aux habitans;
Mais la société chez eux a fait éclore
Des arts & des besoins qu'en ces lieux on ignore.

ZÉLINDE.

Celui qui sur les flots sut s'ouvrir (*l*) un chemin,
Et vint braver la mort dans ce pays lointain,
Fut donc un criminel banni de sa patrie.

FÉDÉRIC.

Non, cet art est le fruit de leur vaste industrie.
Dans le commencement l'homme sur un radeau
Suivit le cours d'un fleuve & voyagea sur l'eau.
Il travailla ce bois qui pouvoit le conduire,
Et marcha sans danger sur le liquide empire.
L'art fit en peu de tems de rapides progrès,
On inventa des mâts, des voiles, des agrès,
Le Matelot d'abord alloit de plage en plage:
Et n'osoit qu'en tremblant s'éloigner du rivage:

(*l*) *Sut s'ouvrir.*

L'uſage l'enhardit ; l'uſage en tous les tems
Sut perfectionner les arts & les talens.
La vertu d'une pierre (*m*) une fois découverte,
Sur le vaſte Océan la route fut ouverte.
Rien ne put arrêter l'ardeur des Matelots,
Ils lurent dans le ciel, meſurerent les flots ;
La navigation aux regles fut ſoumiſe,
Le vent dompté par eux ſervit leur entrepriſe.
Ils franchirent les mers & bravant les frimats,
Ils vinrent ſe montrer en de nouveaux climats.
Le Nocher courageux, dans ſa courſe profonde,
Soumit les élémens & domina ſur l'onde,
Et traçant un chemin vers des lieux ignorés,
Il unit des pays par les mers ſéparés.
Il leur fit recevoir les mœurs de ſa patrie,
Les arts & les talens, enfans de l'induſtrie,
Enlevant en échange à ces peuples heureux
Des tréſors inconnus & mépriſés par eux (*n*).

---

(*m*) L'aimant.

(*n*) Tout cela eſt bel & bon, mais il faut avoir bien de la docilité pour croire que ce Sauvage qui ne ſait ce que c'eſt qu'un vaiſſeau, eſt cependant aſſez inſtruit pour ne pas arrêter à chaque vers Fédéric, & lui demander ce que c'eſt qu'un *radeau*, des *Matelots*, des *voiles*, des *agrets*, un *Nocher*, la *plaine liquide*, &c. Il échappe tous les jours aux Poëtes de pareilles abſurdités, qu'on doit leur pardonner lorſqu'ils ont la bonne foi & le courage d'en rire les premiers. Au reſte, les *agrès*, *agreż*, ou *agrets*, que les Pariſiens n'entendront peut-être pas plus que mon Sauvage, ſont les cordages néceſſaires pour un vaiſſeau.

ZÉLINDE.

Eh quoi! l'appât du gain, un motif mercénaire,
Vous conduisit ici? pardonnez-moi, mon pere,
Un soupçon odieux peut-être.

FÉDÉRIC.

Non, mon fils,
La question est juste. En France où je naquis
Il est de citoyens une race choisie,
Par les armes, les *loix*, par le sang ennoblie,
Fidelle à ses devoirs & soumise à la *loi*,
Prête à verser son sang pour défendre son Roi,
Qui jamais ne s'exerce aux arts de l'industrie,
Et ne connoit que Dieu, l'honneur & la patrie.
Le hasard me fit naître en ce rang honoré,
Je servis dans les camps un Monarque adoré;
Louis de ses sujets moins le Roi que le pere,
Voulut de mes exploits m'accorder le salaire;
Il augmenta mon grade, & me comblant d'honneur,
D'une Isle qu'il possede il me fit Gouverneur.
J'allois dans ces climats soutenir sa puissance,
Depuis un mois la nef voguoit en assurance,
Quand les vents déchaînés égarant le Nocher;
Nous firent aborder vers ce triste rocher.

ZÉLINDE.

Je crois que c'est Zamor qui descend dans la plaine,
Regardez.

FÉDÉRIC.

Oui c'eſt lui. Mon ame eſt incertaine,
Je ne ſais ſi je dois craindre ou me réjouir.
Il vient....ah c'en eſt fait....mon doute va finir....
Juſte ciel ! il eſt ſeul.

---

## SCENE IV.

FÉDÉRIC, ZAMOR, ZÉLINDE.

FÉDÉRIC.

CHER Zamor !

ZAMOR.

O mon pere !

FÉDÉRIC.

Venez-vous augmenter ou finir ma miſere ?
Approchez-vous,....parlez....le vaiſſeau !...

ZAMOR.

Je l'ai vû.

FÉDÉRIC.

Hé bien, pourquoi tenir mon eſprit ſuſpendu ?
Achevez.

ZAMOR.

Un brouillard me cachoit le rivage,
Les rayons du ſoleil diſſipant ce nuage,
De ce mont élevé qui domine ces lieux,
Sur l'horiſon entier j'ai promené mes yeux,

Et dans l'éloignement enfin j'ai vû paroître,
Ce vaisseau que d'abord j'avois peine à connoître,
Il nageoit vers la terre, & plus il s'approchoit,
Plus sa masse difforme à mes yeux grossissoit.
Il porte dans les airs ses aîles étendues;
La vague en se brisant l'éleve jusqu'aux nues,
Ou semble tout-à-coup l'abîmer sous les flots;
Il reparoît, s'élance, il roule & fend les eaux.
L'onde autour de son corps murmuroit écumante,
Et repoussoit en vain la machine flottante.
Elle entre dans le golfe.

FÉDÉRIC.

O Dieu que je bénis,
Tu viens à mon secours, tous mes maux sont finis.

ZAMOR.

Le vaisseau s'avançoit d'une vîtesse extrême;
L'eau bouillonne, il s'arrête & tourne sur lui-même.
La corde qui le tient s'alonge en frémissant,
Ses aîles avec bruit se ferment à l'instant,
Et parmi le fracas, les clameurs, la tourmente;
J'ai vû qu'on élevoit une masse pesante (o),
Un vaisseau.

FÉDÉRIC.

C'est l'esquif que l'on mettoit à l'eau.

---

(o) Ceux qui ont navigué, ou qui ont vû du rivage un vaisseau arriver à pleines voiles, les amener, jetter l'ancre, & filer sur le cable, trouveront peut-être cette description assez juste.

ZAMOR.

Cet esquif tout-à-coup s'éloigne du vaisseau,
Il vole tel qu'un trait, vers la plage prochaine;
Je pousse un cri de joie & descends dans la plaine,
Mes pas précipités secondoient mon ardeur.
J'arrive..... ô Fédéric! jugez de ma douleur.
J'ai vû de ces cruels dont la main homicide
Attenta sur vos jours, une troupe perfide;
Derriere le rocher ils se tiennent cachés,
Leurs arcs sont dans leurs mains, leurs yeux sont attachés
Sur l'esquif qui s'avance & touche le rivage.
Les hommes qu'il portoit descendent sur la plage.
Et dans le bois voisin ils dirigent leurs pas.
Je veux courir, je veux les sauver du trépas:
Mais dans le même tems cette troupe barbare
Me dévance, les suit, en deux corps se sépare,
Les uns courent au loin pour chercher du secours;
D'autres de la forêt connoissant les détours,
Aux pas des étrangers attachent leur poursuite.
Puissent-ils échapper par une prompte fuite!
O mon pere!..... mon cœur frémit du sort affreux
Dont ils vont accabler ces hommes vertueux.

ZÉLINDE.

Il faut les délivrer.

ZAMOR.

Et comment l'entreprendre?

Comment ſeuls contre tous, pourrions-nous nous
défendre?

ZÉLINDE.

Eh! qu'importe le nombre à l'intrépidité?
Oppoſons le courage à la férocité
Quand nous avons dompté leur fureur ſanguinaire;
Quand de leurs bras cruels arrachant notre pere,
Notre ardeur étonna leurs cœurs glacés d'effroi,
Nous n'étions que nous deux.

FÉDÉRIC.

Mon fils, écoutez-moi.
J'admire, j'aime en vous ce courage intrépide.
Il faut qu'en ce péril la prudence le guide;
Il faut en ſecourant ces braves étrangers,
Eviter s'il ſe peut d'inutiles dangers.
N'allez pas, affrontant ſa fureur & ſa rage,
Vous expoſer aux coups de ce peuple ſauvage.
Suivez de la forêt les chemins détournés,
Attachez-vous aux pas de ces infortunés.
Cherchez-les, montrez leur le péril qui les preſſe,
Guidez-les vers les lieux où gémit ma vieilleſſe,
Et rejoignant l'eſquif ſur la plage arrêté,
Fuyons tous avez eux ce ſéjour déteſté.
Allez, un ſeul inſtant peut cauſer leur ruine.

ZAMOR.

Mais ſi dans ſa fureur, cette troupe aſſaſſine
S'approchoit de ces lieux.... vous trouvant ſeul....
hélas!

FÉDÉRIC.

Leurs mains de peu de jours hâteroient mon trépas.

ZAMOR *avec un cri.*

Mon pere! je frémis, quelle horrible pensée!

FÉDÉRIC.

Non, calmez la douleur dont votre ame est pressée.
Je vais dans la forêt me mettre en sureté,
Je me tiendrai caché dans un antre écarté.
J'y vais traîner mon corps appesanti par l'âge.
Allez, puisse le ciel aider votre courage,
Puisse-t-il en ce jour pour combler tous mes vœux,
Sauver ces étrangers & moi-même avec eux!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORVILLE, LUCILE, TROUPE *de Matelots armés.*

DORVILLE.

NOus ignorons encor si cette Isle est déserte;
Notre imprudence, amis, causeroit notre perte,
Si des peuples cruels, détruisant le bateau,
Nous laissoient sans espoir de joindre le vaisseau.
(*aux Matelots.*) (*Ils sortent.*)
Retournez vers l'esquif, & tenez-vous en armes.
(*à deux Matelots.*)
Vous, suivez-nous..... Ma sœur, dissipez vos allarmes,
C'est vers cet endroit même où l'on a vu des feux.
Marchons....

LUCILE.

O cher Dorville! ô frere généreux!
Mon ame malgré moi se ferme à l'espérance;
Depuis long-tems du ciel j'implore l'assistance;
Après tant de périls, de peines, de travaux,
Croyez-vous?.....

DORVILLE.

Oui, Lucile, il finira nos maux,

Il doit récompenſer l'héroïque tendreſſe,
Qui d'un ſexe timide a bravé la foibleſſe,
Et vous a fait courir en des lieux étrangers.

LUCILE.

Eh! ne devois-je pas partager vos dangers,
Après avoir.... hélas!... dans ma douleur profonde,
Vous êtes le ſeul bien qui me reſtoit au monde,
Pouvois-je vous quitter!

DORVILLE.

(*aux Matelots.*) Ne nous arrêtons pas,
Prets à me ſecourir, amis, ſuivez mes pas.

---

## SCENE II.

FÉDÉRIC.

JE ne me trompe point, je les ai vû paroître,
Leurs armes, leurs habits me les ont fait connoître.
Sans crainte, ſans ſoupçon ils traverſoient le bois.
Je me leve, je crie en vain, ma foible voix
Se perd dans la forêt & trompe mon attente.
Je veux les ſuivre, hélas! ma force défaillante,
Sous le fardeau cruel des malheurs & des ans,
Peut à peine traîner mes membres chancelans.
Où vont-ils s'égarer?... où ſont mes deux Sauvages?
Dieu, qui les protégez, ſauvez-les des outrages
De ces hommes cruels: ſauvez ces étrangers,
Venez à leur ſecours dans ces affreux dangers.

(*d'un ton attendrissant.*)
Ils ont laissé peut-être au sein de l'indigence
Des enfans malheureux qui pleurent leur absence.
Mais ces cris, ces sanglots ne peuvent leur servir,
Efforçons-nous plutôt d'aller les secourir.....
Suivons-les.... mais.... comment?... Allons vers le rivage,
Allons de leur péril instruire l'équipage....!
Ranimez ma foiblesse, affermissez mes pas,
Dans ce noble dessein prêtez-moi votre bras,
Dieu! Secondez mon zele & servez-moi de guide.
(*Il veut sortir.*)

## SCENE III.

FÉDÉRIC, TROUPE *de Sauvages*, CHEF *des Sauvages.*

LE CHEF *des Sauvages.*

ARRÊTE, malheureux!

FÉDÉRIC.

Ciel!

LE CHEF.

Arrête, perfide;
Te voilà donc enfin..... tu reviens en ces lieux,
Traître, pour consommer ton projet odieux,
Viens-tu nous arracher de ce pays stérile?
Parle, qu'y cherche-tu?

FÉDÉRIC.

J'y cherchois un asyle,
Et j'y trouve la mort.

LE CHEF.

Elle t'est dûe. Où sont
Ces enfans de la mer que tu conduis ?

FÉDÉRIC.

Ils vont,
Tombant entre vos mains, par la même disgrace,
Subir le sort affreux dont ta voix me menace.

LE CHEF.

Sans doute, & c'est le prix qu'on doit à leur forfait.

FÉDÉRIC.

Leur forfait ! & comment ? & que vous ont-ils fait ?
Sur ce triste séjour ils abordent à peine,
Par quel crime ont-ils pû mériter votre haine ?

LE CHEF.

Eh ! que leur avoient fait nos peres vertueux ?
Ils adoroient les dieux dans des climats heureux,
Quand des hommes nouveaux.... des hommes !.....
tes semblables,
Des monstres tels que toi, cruels, impitoyables,
Du bout de l'univers apportant leur fureur,
Vinrent couvrir de sang, de carnage & d'horreur,
Les lieux même où leur troupe éprouvant la clémence,
Reçut le calumet en signe d'alliance ;

Des enfans du Soleil voilà le seul forfait.
La mort, l'assassinat payerent ce bienfait.
Dans leurs excès affreux, ces monstres sanguinaires
Recherchoient les enfans dans le sein de leurs meres,
Egorgeoient & l'enfant, & la femme & l'époux,
Et le foible vieillard embrassant leurs genoux.
Rien ne put adoucir leur fureur & leur rage,
Tout dégoutans de sang, & pour comble d'outrage,
(*en élevant la voix.*)
Ils nous parloient de Dieu, le poignard à la main.

FÉDÉRIC.

Leur Dieu n'approuva point leur projet inhumain.
Il est juste, il est bon, il hait la perfidie.

LE CHEF.

Il devoit donc punir ta nation impie.
Chassés de leur pays, nos peres malheureux,
Chercherent un asyle en ce séjour affreux.
Ils perdirent leurs mœurs, leurs loix & leurs usages,
Autant que ces déserts ils devinrent sauvages (*p*),
Laissant pour héritage à leur postérité,
Le triste souvenir de votre cruauté,
Le désespoir, la haine, & sur-tout la vengeance,
La vengeance si douce aux cœurs sans espérance.
Elle sera remplie.

FÉDÉRIC.

Hé bien, punissez-moi,
Mais épargnez du-moins.

(*p*) Cela a déjà été dit.

LE CHEF.

Tes compagnons & toi,
Vous mourrez.

FÉDÉRIC.

Ils mourront ?

LE CHEF.

Oui, vieillard mépriſable,
Réponds. Où conduis-tu cette troupe coupable ;
Que venez-vous chercher ? eſt-ce ce vil métal,
Que nos peres fouloient ? qui leur fut ſi fatal ?
Qui cauſa leur malheur & leur ruine entiere ?
On ne voit point ici germer cette pouſſiere,
Rien n'y peut exciter votre cupidité.
La terre n'y produit, dans ſa ſtérilité,
Que du ſable brûlant, des fruits dont l'amertume ;
Ne peut déſaltérer la ſoif qui nous conſume;
Des arbres deſſéchés & d'arides buiſſons.
(*avec un cri.*)
Malheureux ! laiſſez-nous l'air que nous reſpirons.

---

## *SCENE IV.*

FÉDÉRIC, TROUPE *de Sauvages*, CHEF *des Sauvages*, UN SAUVAGE *qui arrive.*

LE SAUVAGE.

J'Ai pouſſé le grand cri, tout le monde eſt en armes,
Mais ces hommes nouveaux qui cauſoient nos allarmes,

Dans la forêt voiſine ont été découverts,
On les pourſuit.

LE CHEF.

Allez par des chemins divers;
En les environnant leur fermer tout paſſage,
Empêchez-les ſur-tout d'approcher du rivage.
A la gloire, au péril votre Chef aura part.
Je vous ſuis.....marchons.....vous, conduiſez ce vieillard,
Préparez le bucher pour expier leur crime;
(*montrant Fédéric.*)
Mais s'ils nous échappoient, voilà notre victime.

*Une partie des Sauvages ſuit le Chef, d'autres emmenent Fédéric.*

---

## SCENE V.

DEUX MATELOTS *qui avoient ſuivi Dorville & Lucile.*

UN DES MATELOTS.

C'Est ici le chemin, je ne me trompe pas;
Je vois dans ce ſentier la trace de nos pas,
Suivons-le, vers l'eſquif il pourra nous conduire,
Appellons du ſecours, armons tout le navire.....
Peut-être on les emmene... Entendez-vous ce bruit?...
C'eſt la voix d'un Sauvage. O ciel! on nous pourſuit.
Sauvons nous.

## SCENE VI.

LUCILE, ZAMOR. *Celui-ci tient & traîne Lucile par la main.*

LUCILE.

ARRETEZ,

ZAMOR.

Avancez donc.

LUCILE.

Barbare!
Laissez-moi.

ZAMOR.

Non, marchez. La frayeur vous égare,
Ne me confondez pas avec ces assassins.

LUCILE.

Mais que prétendez-vous?

ZAMOR.

Prévenir leurs desseins,
Epargner un forfait à leur rage funeste,
Vous sauver.

LUCILE.

Privez-moi du jour que je déteste.....
On attaque mon frere, allez le secourir,
Allez le délivrer, & laissez-moi mourir.

ZAMOR.

Vous mourir! ah plutôt.... mais essuyez ces larmes,
Permettez que ma main.....

*Lucile a un mouchoir croisé sur son sein. Zamor prend le bout de ce mouchoir pour lui essuyer le visage. Sa main reste suspendue, il est tremblant, agité*, &c.

LUCILE *lui retire la main.*

Arrêtez (*q*).

ZAMOR *d'un ton coupé & à part.*

Dieu! quels charmes!
O ciel! quel feu subit s'empare de mes sens!
Mon œil s'égare.... & vous par quels attraits puissans
Troublez-vous le repos dans mon ame incertaine?
Mon cœur tout palpitant peut respirer à peine.....
(*Il baise la main de Lucile qui la retire & veut s'éloigner*)
Laissez-moi cette main, de grace, demeurez.

LUCILE *à part.*

Où fuir? où me sauver? ses regards égarés
M'épouvantent.

ZAMOR.

Pourquoi vous cacher à ma vue?
De plaisir & d'effroi mon ame suspendue,

(*q*) Il est naturel qu'un jeune Sauvage qui voit pour la premiere fois une jolie femme blanche, & qui découvre tout-à-coup des beautés dont il n'avoit aucune idée, soit enivré d'amour & perde la tête. On la perd bien en Europe pour de moindres raisons; mais il faudroit beaucoup d'art pour faire supporter une situation si délicate sur le théâtre. Les spectateurs craindroient que cette main suspendue ne s'égarât. On riroit des inquiétudes de Lucile & de l'embarras du jeune homme, & cette piece n'est pas faite pour faire rire. Ainsi il faudroit changer cet endroit si on la jouoit, & couper une vingtaine de vers.

Eprouve un ſentiment confus, délicieux,
Jamais rien de ſi beau ne parut à mes yeux.
Quel objet êtes-vous?.... Ma raiſon égarée (r),
Aux femmes de ces lieux vous avoit comparée.
Mais quelle erreur! Le jour qui ſuccede à la nuit,
La pâleur de la lune & l'aſtre qui nous luit,
L'hiver & le printems, la vieilleſſe & l'enfance,
Non, rien ne peut avoir autant de différence.
La fleur qui vient d'éclore a moins d'éclat que vous,
Du thym, du ſerpolet le parfum eſt moins doux,
Le lait de nos brebis eſt ſur votre viſage,
Oui, vous êtes du ciel le plus parfait ouvrage.
Quoi, vous pleurez encor?

LUCILE.

Si vous l'abandonnez
Mon frere va périr.

ZAMOR.

Raſſurez-vous, venez.

LUCILE.

Où me conduiſez-vous! & que voulez-vous faire (ſ)?

ZAMOR.

Venez voir un vieillard.... il ſera votre pere,

---

(r) *Regards égarés* & *raiſon égarée* ſont trop près l'un de l'autre, ſur-tout en rimes.

(ſ) Notre imagination eſt ſi libertine, que le parterre feroit peut-être la réponſe à ce *que voulez-vous faire?*

Il eſt le nôtre, il eſt le dieu de ce pays.
Je vous mets ſous ſa garde & cours aux ennemis:
Marchez, au nom de Dieu diſſipez ces allarmes.

## SCENE VII.

*Les mêmes*, ZÉLINDE.

ZÉLINDE.

JE vous retrouve enfin; Zamor, prenez vos armes.

ZAMOR.

Pourquoi?

ZÉLINDE.

De notre pere ignorez-vous le ſort?
On l'a pris, on l'enleve, on le mene à la mort.

ZAMOR.

Que dites-vous?

ZÉLINDE.

J'ai vû ce vieillard reſpectable,
Traîné ſous des liens par une main coupable,
Il levoit vers le ciel ſes yeux appeſantis,
Dans ſa douleur profonde il appelloit ſes fils,
Sa bouche béniſſoit le Dieu qui l'abandonne,
Il parle à ſes tyrans & ſa voix leur pardonne.
Mon frere! prouvons-lui notre amour aujourd'hui,
Allons le délivrer ou mourir avec lui.
(*à Lucile.*)
Vous, voilà le chemin qui conduit au rivage.
Armez vos compagnons aſſemblés ſur la plage.

Et qu'ils viennent défendre un vieillard malheureux,
Qui dans cette Isle affreuse est étranger comme eux.
Dans la même patrie il reçut la naissance,
Et du Dieu des Chrétiens adore la puissance.

ZAMOR *regardant tendrement Lucile.*

Si je la conduisois?

ZÉLINDE.

Que dites-vous, cruel?
Tandis que l'on égorge!.....

ZAMOR.

Arrêtez. Juste ciel!
On pourroit...., Suivez-moi.

*Il tire une fleche de son carquois, & sort regardant encore une fois Lucile.*

---

## SCENE VIII.

LUCILE.

Leur récit m'intéresse.
Quel est donc ce vieillard dont ils parlent sans cesse?
Pourquoi cette pitié dans mon cœur attendri?.....
O mon frere!.... du-moins si vous étiez ici.....
Mais que dis-je, peut-être en cet instant funeste,
On le mene au supplice.... un seul espoir me reste,
Nos Matelots pourront le sauver du trépas;
Courons les avertir, courons armer leurs bras.

Ce chemin, m'ont-ils dit, conduit vers le rivage:
(*elle veut sortir.*)
Suivons-le. Dieu puissant, secondez mon courage.
Quel bruit! où me cacher! je meurs. Que vois-je?
Dieu!
Ce sont nos Matelots qui viennent dans ce lieu.
(*aux Matelots.*)
Avancez.

## SCENE IX.

LUCILE, *l'Equipage armé de fusils*, L'OFFICIER *du Vaisseau.*

L'OFFICIER.

ET Dorville!

LUCILE.

On l'a pris, on l'emmene,
Ces cruels sont encor dans la forêt prochaine,
Si vous ne vous hâtez mon frere ne vit plus.
Courez, ou vos efforts deviendront superflus:
Voici la route.

L'OFFICIER.

Allons. Vous, calmez vos allarmes;
Votre frere avec nous viendra tarir vos larmes.
Mes braves compagnons & moi nous périrons,
Ou bientôt dans vos bras nous le ramenerons.

Guidez Lucile à bord ; Nocher, veillez sur elle.

(*ils sortent.*)

LUCILE.

Dieu, daigne les conduire & couronner leur zele.

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

DORVILLE, MATELOTS *armés*, L'OFFICIER *du Vaisseau.*

DORVILLE.

MEs amis, je ne puis m'éloigner de ce bord,
Sans avoir de ma sœur appris le triste sort.
(*à un Matelot.*)
Courez vers le navire, & sachez si Lucile,
Echappée au danger y trouve un sûr asyle.

L'OFFICIER *du Vaisseau.*

Je vous ai déjà dit qu'elle est en sureté,
Le Nocher l'a conduite.

DORVILLE.

Il peut être arrêté.
Elle peut avec lui gémir dans l'esclavage.
(*au Matelot.*)
Allez & revenez..... Et vous dont le courage
Vient de sauver mes jours des horreurs du trépas,
Amis, pour ce bienfait, que ne vous dois-je pas?
Dans cet embrassement recevez l'assurance
Des transports animés de ma reconnoissance.
Comment avez-vous pû, trompant ces furieux,
Arracher votre ami de leurs bras odieux?

Egaré de douleur, accablé de triſteſſe,
Je n'ai pu diſcerner vos efforts, votre adreſſe.
J'ai vû ces aſſaſſins attaqués & ſurpris,
Se preſſer, s'émouvoir, pouſſer d'horribles cris,
S'avancer, reculer, fuir à perte d'haleine,
Et me ſuis trouvé libre au milieu de la plaine.

L'OFFICIER.

Ces braves Matelots (*t*), témoins de vos malheurs,
Par ce récit affreux déchirerent nos cœurs;
Tous les yeux auſſi-tôt ſe couvrirent de larmes;
Laiſſons ces pleurs, leur dis-je, amis, courons aux armes.
Dorville eſt priſonnier, Lucile eſt en danger,
Ces ſtériles ſoupirs ne pourront les venger:
Aux armes. De ce peuple arrêtons l'inſolence:
Aux armes..... Tout frémit aux cris de la vengeance.
Tout s'émeut, tout s'anime, Officiers, Matelots,
Pleins d'un noble courroux, ſont autant de héros.
L'arſenal du navire eſt ouvert à leur rage,
J'excite leur colere & ma main leur partage,
Et la poudre fatale & le plomb meurtrier,
D'un ſabre, d'un fuſil, j'arme chaque guerrier,
Nous marchons..... Arrivés à la forêt prochaine,
Nous voyons vos tyrans répandus dans la plaine,
Nous les voyons en foule, errans & ſéparés;
Sur un ſable mouvant, nos pas mal aſſurés,

(*t*) Les deux qui avoient ſuivi Dorville.

Retardent

Retardent notre course & l'ardeur qui nous guide,
Nous arrivons enfin vers la troupe perfide :
Les premiers en hurlant s'avancent contre nous,
Je donne le signal, ils tombent sous nos coups.
Tous accourent au bruit & leur voix menaçante,
Au cœur de mes soldats répandoit l'épouvante ;
Je dissipe leur crainte & j'affermis leurs pas,
Je leur nomme Dorville, ils bravent le trépas ;
Ils s'élancent sans ordre, & bouillans de colere,
J'ai peine à modérer leur ardeur téméraire.
Suspendez, leur criai-je, un inutile effort.
Arrêtez, les voilà qui courent à la mort.
Les voilà ; préparez votre arme meurtriere,
Tirez ; on obéit, ils mordent la poussiere.
D'autres leur succédant ont le même destin,
Tout le reste recule & se dissipe enfin.
Tels qu'on voit des bergers, poursuivis par la rage
D'un tigre, d'un lion, écumant de carnage,
Ils courent égarés par des sentiers divers,
Et de leurs cris affreux font retentir les airs ;
Tels fuyoient devant nous dans leur frayeur mortelle
Ces monstres attaqués par ma troupe fidelle ;
Dans leur trouble ils jettoient leurs fleches, leurs carquois,
Et couroient en heurlant se cacher dans le bois.
Mes braves Matelots attachés à leur suite,
Vous découvrent enfin, suspendent leur poursuite,
Et volant dans vos bras ils goûtent la douceur,
D'avoir sauvé les jours de leur cher bienfaiteur.

DORVILLE.

Oui, ma reconnoissance égale à votre gloire,
Ne pourra s'effacer jamais de ma mémoire.
Mais qui vient dans ces lieux?

## SCENE II.

*Les mêmes &* UN MATELOT *qui revient du Vaisseau.*

L'OFFICIER.

C'Est votre messager (*u*).

DORVILLE.

Venez. Hé bien, Lucile?

LE MATELOT.

Elle est hors de danger,
Elle est sur le tillac, en larmes, désolée,
Je l'ai par mon récit à peine consolée;
Elle craint, elle doute encor de son bonheur.

DORVILLE.

Allons la rassurer & calmer sa douleur,

(*u*) Ce messager revient un peu vîte. Il n'y avoit pas loin de là au vaisseau. Il étoit plus naturel que Dorville y allât lui-même, & l'excuse qu'il donne pour rester n'est pas trop bonne; mais c'est que l'auteur avoit intérêt de le laisser sur la scene, pour lui faire entendre le récit du combat.

Allons mettre à la voile, animer l'équipage,
Et quittons pour jamais ce funeste rivage.

## SCENE III. (u)

FÉDÉRIC, ZÉLINDE, ZAMOR.

FÉDÉRIC.

POUR la seconde fois je vous devrai le jour
Je sens par ce bienfait redoubler mon amour:
O mes enfans!

ZÉLINDE.

Mon pere! aux Chrétiens est la gloire;
Ils ont seuls sur ce peuple emporté la victoire.
Nous combattions pour vous, déjà nos traits mortels
Avoient percé plusieurs de ces hommes cruels,
Et nous eussions péri plutôt que de nous rendre.
Contre tant d'ennemis ne pouvant nous défendre,
Peut être qu'à la fin par le nombre accablés,
Nous eussions en tombant vû nos malheurs comblés;
Lorsque ces étrangers par leur arme bruyante,
Ont parmi vos tyrans répandu l'épouvante;
Tous ont fui, tous se sont enfermés dans le bois,
Et vous ont laissé libre une seconde fois.

(x) C'est pour la troisieme fois que des Acteurs entrent successivement sur la scene sans être annoncés & même sans se voir. C'est un défaut; mais il étoit inévitable dans une piece de la nature de celle-ci.

ZAMOR *pendant ce tems est occupé à chercher.*

Mais je ne la vois point, où s'est-elle cachée?

FÉDÉRIC.

Zamor à quel objet votre ame est attachée?
Que cherchez-vous?

ZAMOR.

Mon pere! elle étoit dans ces lieux.

FÉDÉRIC.

Eh qui?

ZAMOR.

C'est... mais comment la dépeindre à vos yeux,
C'est une femme... eh non... elle en a la figure.....
C'est la plus belle, au-moins, qu'ait produit la nature.....
Elle étoit arrivée avec ces étrangers,
Je l'avois arrachée aux plus affreux dangers,
Je l'emmenois vers vous le cœur rempli de joie,
*(Zélinde regarde de côté, Zamor court à lui & regarde aussi.)*
Lorsque.....
*(à Fédéric.)*
Vous regardez!... permettez que je voye
*(à part.)* *(vivement à Zelinde.)*
Auprès de ce rocher..... je ne vois rien.... parlez,
Zélinde, auriez-vous vû?....

FÉDÉRIC.

Que vos sens sont troublés!
Calmez-vous... Ces Chrétiens quelle route ont-ils prise?

ZÉLINDE.

Ils se sont éloignés après leur entrepriſe.

FÉDÉRIC.

Ils partiroient ſans nous !

ZAMOR.

Il faut les prévenir.

FÉDÉRIC.

Peut-être il n'eſt plus tems.

ZAMOR.

Je cours les avertir
Et reviens dans l'inſtant.

FÉDÉRIC.

Faites leur bien comprendre
L'excès de mes malheurs. Dites leur de m'attendre,
(*Zamor qui écoute impatiemment ſort.*)
Dites leur qu'ajoutant à la rigueur du ſort,
Ils livrent en partant un Chrétien à la mort....
Mais il ne m'entend plus, il s'échappe à ma vue,
Par la crainte & l'eſpoir mon ame eſt combatue.
Je frémis ; tout accroît le trouble dans mon cœur :
Je ne pourrai jamais ſurvivre à ma douleur,
S'ils ſont partis.....

## SCENE IV. (y)

ZÉLINDE, FÉDÉRIC.

ZÉLINDE.

CRoyez qu'il en eſt tems encore,
Eſpérez tout du Dieu que votre cœur adore;
Peut-il de ſa juſtice interrompre le cours?
Puiſqu'il eſt équitable, il vous doit ſon ſecours.

FÉDÉRIC.

Non, il ne me doit rien; il ne doit rien aux hommes,
Et nous lui devons tout. Eſt-ce à nous, vils atomes
A ſonder de ce Dieu les éternels decrets?
De ſa toute-puiſſance adorons les ſecrets;

(y) Lorſque Fédéric envoye un de ſes Sauvages pour ſavoir des nouvelles du vaiſſeau, & qu'il reſte ſeul avec l'autre, il faut bien qu'il diſe quelque choſe à ce dernier. Dans le ſecond Acte il a fait l'hiſtoire de la navigation. Ici il débite de la belle & bonne morale, & fait enſuite un tableau des effets de l'amour. On trouvera peut-être ces ſcenes de rempliſſage déplacées & mal-adroites. Mais j'ai déjà prévenu que cette piece ſortoit des regles ordinaires, & que je ne croyois pas qu'on pût la repréſenter. Je paſſe condamnation pour ce qui regarde l'amour, & non pour la morale. On prêche beaucoup dans cette piece, & cela eſt dans la nature. Tous les infortunés qui ont des principes & l'ame honnête ſont dévots. Le ſentiment de la religion eſt la derniere conſolation qui reſte aux miſérables. Un homme profondément occupé de ſes malheurs doit néceſſairement s'adreſſer à l'Etre ſuprême qui ſeul peut les adoucir. L'idée d'une autre vie, l'idée du bonheur dont on doit jouir, en proportion des peines qu'on a endurées, eſt le plus grand bienfait que la religion ait procuré à l'humanité.

Sa main, quand il le veut, punit ou récompense,
Il regle nos destins, les pese, les balance.
Tout arrive ici bas selon l'ordre des cieux.
Nous jugeons notre maître, esclaves orgueilleux,
Au-lieu de respecter sa sagesse profonde,
Qui fait tout pour le bien & le bonheur du monde.
Oui, mon fils, s'il paroît accabler l'innocent,
S'il permet des succès au coupable insolent,
Qui dans son fol orgueil mépriſe l'indigence,
Il saura le punir au jour de sa vengeance,
Tandis qu'il comblera d'un bonheur mérité
Le juste qui le sert dans son adversité.

ZÉLINDE.

Ah ! que vous m'éclairez par ces leçons sublimes,
Pour les tristes humains consolantes maximes !
Ce Dieu que vous peignez à mon cœur interdit,
Qui dompte ma raison & soumet mon esprit :
Qu'il est grand !

FÉDÉRIC.

Mais Zamor ne revient point.

ZÉLINDE.

Mon pere,
Qui peut avoir changé si tôt son caractere ?
L'avez-vous vû tremblant, inquiet, agité,
Les yeux baignés de pleurs, le pas mal assuré,
Le regard incertain, la force défaillante,
Le sanglot à la bouche & la voix chancelante,

A ce trouble nouveau dont mon cœur a gémi,
Je ne reconnois plus mon frere & mon ami.

FÉDÉRIC.

Mon fils, des passions c'est l'effet ordinaire,
Et de l'amour sur-tout tel est le caractere.

ZÉLINDE.

De l'amour, dites-vous?

FÉDÉRIC.

C'est une passion
Qui maîtrise les sens, égare la raison;
Dans le sein de chaque homme elle dort & le flatte,
Mais au premier réveil sa violence éclatte;
C'étoit un sentiment tendre, délicieux,
C'est un tyran cruel, bouillant, impétueux,
Que rien ne peut dompter, que rien ne peut détruire.
L'homme est dans cet état plongé dans le délire,
Ses yeux sont enflammés, son esprit est troublé,
Son cœur de feux ardens est sans cesse brûlé,
Ses sanglots, ses soupirs arrêtent son haleine,
Son sang tout bouillonnant peut circuler à peine;
Il s'émeut, il s'agite, il marche sans dessein,
Portant par-tout le trait qui déchire son sein.

ZÉLINDE.

Mais qui produit en nous cette fievre cruelle?

FÉDÉRIC.

Un coup d'œil qui nous blesse, une vive étincelle,

La beauté que le ciel forma pour nous charmer,
La beauté qui nous dompte & nous force d'aimer,
L'eſprit & la raiſon ne peuvent la combattre;
Un inſtant, un regard ſuffit pour nous abattre.
La femme que Zamor a vûe en ce ſéjour,
A produit dans ſon cœur ce violent amour.....
Mais il ne revient pas.

ZÉLINDE.

Je le vois qui s'avance.

FÉDÉRIC.

Il marche lentement & garde le ſilence:
Que vient-il m'annoncer?

## SCENE V.

FÉDÉRIC, ZAMOR, ZÉLINDE.

ZAMOR.

LE plus grand des malheurs.

FÉDÉRIC.

O ciel! ils ſont partis?

ZAMOR.

Jugez-en par mes pleurs.
J'arrive, il n'eſt plus tems, & je vois de la plage
Le vaiſſeau que le vent pouſſoit loin du rivage.
J'appelle ces Chrétiens, il ne m'entendent plus,
Je crie & je leur fais des ſignaux ſuperflus.

La voile avec grand bruit à mes yeux se déploie ;
Sur le vaste Océan ils dirigent leur voie,
Ils partent ; le vaisseau roule, s'élance, fuit,
Et se dérobe enfin à mon œil qui le suit.

FÉDÉRIC.

Il est parti !.... c'étoit toute mon espérance ;
Vous le voulez, grand Dieu ! j'obéis en silence,
(*à Zélinde & à Zamor.*)
J'obéis... ...m'aimez vous ?

ZÉLINDE.

Quel doute injurieux ?

FÉDÉRIC.

Hé bien, préparez-vous au coup le plus affreux.
Tremblez.

ZAMOR.

Que dites-vous ? Dieu ! quel chagrin vous presse ?

ZÉLINDE.

Fédéric, vous pleurez !... quelle sombre tristesse
Vient couvrir votre front ?..... vous déchirez mon cœur.
O mon pere ! daignez calmer votre douleur.

FÉDÉRIC.

C'en est donc fait ! ô ciel ! ma misere est comblée.
D'un sûr préssentiment mon ame est accablée.....

ZAMOR.

Rassurez vos esprits, ayez pitié de nous,
Regardez vos enfans embrassant vos genoux.

FÉDÉRIC *avec un cri douloureux.*

Hélas ! je les ai vûs dans la même posture.

ZÉLINDE.

Nous sommes prêts pour vous à dompter la nature,
Tendres, obéissans, soumis à votre voix.

FÉDÉRIC *pleurant & les embrassant.*

Venez donc m'obéir pour la derniere fois.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

DORVILLE, LUCILE.

DORVILLE.

NOus pouvons en ces lieux marcher en assurance,
Les Matelots placés de distance en distance,
De cette Isle funeste observant les détours,
Les armes à la main veilleront sur nos jours;
L'esquif est à deux pas gardé par l'équipage,
Le vaisseau nous attend en panne (z) sur la plage:
Les cruels habitans fuyant épouvantés,
Pour long-tems de ces lieux se tiendront écartés.
Ne craignez rien.....Comment continuer la route,
Sans avoir, ô ma sœur, approfondi le doute,
Que vous avez fait naître en mon esprit troublé?
D'un vieillard, dites-vous, ces hommes ont parlé:
D'un étranger, ô ciel! & quelle est sa patrie?

LUCILE.

Sur son sort malheureux leur ame est attendrie,
Ils l'appellent leur pere, en leur tendre amitié;
Leur cœur n'est point farouche, il s'ouvre à la pitié.

(z) Terme de marine. Mettre en *panne*, c'est tourner le vaisseau de maniere que les voiles déployées ne prennent point le vent, & qu'elles flottent sur les mâts.

Dorville, à l'un des deux votre sœur doit la vie.
Sans lui, sans son secours, elle m'étoit ravie.
Il me voit, me défend, & d'un bras vigoureux,
M'arrache de leurs mains & m'emmene en ces lieux.
Il me parloit alors d'un vieillard respectable;
L'autre survient, s'écrie, & d'un ton pitoyable,
Lui dit que ce vieillard est pris, est emmené,
Et qu'il est par ce peuple à la mort condamné.
Allez, ajouta-t-il, me montrant le rivage,
De vos fiers compagnons animer le courage.
« Qu'ils viennent secourir un vieillard malheureux,
» Qui dans cette Isle affreuse est étranger comme eux.
» Dans la même patrie il reçut la naissance,
» Et du Dieu des Chrétiens adore la puissance ».

DORVILLE.

Un Chrétien!..... un vieillard!..... dans ces lieux
détestés!
O ciel! que dites-vous?... cherchons de tous côtés.

*Ils sortent.*

---

## SCENE II.

FÉDÉRIC, ZAMOR, ZÉLINDE.

*Fédéric tient la tête baissée, garde un profond silence, & pleure.*

ZÉLINDE.

Quelle sombre amertume obscurcit votre vue?...
Cette froide sueur sur le front répandue.....

Ce silence profond, ce regard égaré.....
De l'affreux déséspoir votre cœur déchiré.....
Ces soupirs, ces sanglots, cette voix presque éteinte...
Ce chagrin dévorant dont votre ame est atteinte....

FÉDÉRIC *pleurant.*

Je ne les verrai plus.....

ZAMOR.

Pourquoi verser des pleurs?
Pourquoi vouloir aigrir vous-même vos malheurs?
Je ne vous vis jamais cet air sombre & sévere.

ZÉLINDE.

Pour quel sujet nouveau, vos ordres, ô mon pere!
(*montrant un coin du théâtre.*)
Nous ont-ils fait ouvrir la terre dans ce lieu?

FÉDÉRIC *sanglottant.*

Vous venez de creuser mon tombeau.

ZAMOR.

Juste Dieu!

ZÉLINDE.

Votre tombeau!... comment!... & ma main parricide
L'a creusé!

ZAMOR.

Vous pourriez de vous-même homicide!..
Vous me faites frémir.....

FÉDÉRIC.

Quel soupçon criminel!
Ma vie est un dépôt confié par le ciel.

Apprenez qu'un mortel que ce ciel humilie,
Ne peut se décharger du fardeau de la vie.
Dieu seul en est le maître, il peut seul de nos jours,
Suspendre quand il veut, ou prolonger le cours.

ZÉLINDE.

Mais pourquoi ce tombeau ?

FÉDÉRIC.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Ecoutez un récit qui pourra vous surprendre.
Vous le savez ; hier, à travers les frimats,
Je vous fis distinguer les voiles & les mâts
Du vaisseau qui flottoit comme une vapeur sombre,
Et que l'obscurité nous couvroit de son ombre.
Après avoir placé des feux sur le rocher,
Pour servir dans la nuit de signal au Nocher,
Je me livre au repos, cédant à vos prieres.
A peine le sommeil eut fermé mes paupieres,
Que je crus voir mon fils & ma fille à mes pieds,
Qu'ils pressoient de leurs bras, les miens étoient liés
A leur col, & mes yeux les arrosoit de larmes.
Dieu ! que dans ce moment je ressentis de charmes !
Tandis que de plaisir & de joie enivré,
Mon cœur ému goûtoit un bien inespéré :
Une voix, ô prodige, une voix douce & tendre,
Prononça les accens que vous allez entendre :
« Cesse tes cris, cesse tes pleurs,
» Fédéric, de tes maux la mesure est comblée,
» Avant que le soleil, témoin de tes douleurs,

» Demain de l'Occident éclaire la vallée,
» Tu verras finir tes malheurs ».
Saisi d'étonnement, de joie & d'épouvante,
Je me leve en sursaut, & mon ame contente,
Cherchoit à pénétrer cet oracle flatteur:
Pour la premiere fois la joie entre en mon cœur.
Je referme les yeux, & dans mon allégresse,
Je m'assoupis & cede au sommeil qui me presse;
Mais dans le même songe, une seconde fois
Je revois mes enfans, j'entends la même voix.

ZÉLINDE.

Ce songe, cette voix n'ont rien de si funeste.

FÉDÉRIC.

Non, & j'en bénissois la clémence céleste,
Je croyois que le ciel favorable à mes vœux,
Prêtoit l'oreille enfin aux cris d'un malheureux,
Qu'il présentoit lui-même à mon ame attendrie,
Pour traîner mon cadavre au sein de ma patrie,
Le vaisseau qui voguoit sur ce bord inconnu.
Avec lui mon espoir, hélas! a disparu.

ZAMOR.

Mais comment expliquer, mon pere, ce miracle?....

FÉDÉRIC.

Je vois avec douleur le sens de cet oracle....
Astre brillant! en vain j'attendrois ton retour,
Mes yeux vont se fermer..... voici le dernier jour,

Que

Que le tems a fixé pour finir ma carriere;
Je ne jouirai plus de ta vive lumiere.
Ton ombre va marquer l'instant de mon trépas;
L'heure approche... Grand Dieu, reçois entre tes bras,
Ce vieillard languissant soumis à ta justice!
Protege mes enfans.... hélas!

ZAMOR.

Dieu, quel supplice
Vous faites éprouver à mon cœur déchiré?
Rappellez, Fédéric, votre esprit égaré.....

FÉDÉRIC.

Dieu me parle, mon fils.

ZÉLINDE.

Cette voix.

FÉDÉRIC.

C'est lui-même,
Qui daigne m'avertir de son ordre suprême.
Sa voix de mon trépas vient de marquer l'instant.
(*Il rêve.*)
« Avant que le soleil éclaire l'Occident ».

ZAMOR.

Mon pere, dissipez mes cruelles allarmes;
Je me meurs.....

FÉDÉRIC.

O Zamor! ciel! essuyez vos larmes.
Zélinde, mes enfans, cessez de m'attendrir;
Vous aigrissez mes maux.....

ZÉLINDE

Qu'allons-nous devenir?

FÉDÉRIC.

Je ne puis ſupporter la douleur qui me preſſe,
Tout mon corps chancellant ſuccombe à ma foibleſſe,
Vos pleurs hâtent ma mort.... donnez-moi votre bras.

ZÉLINDE, *après avoir fait quelques pas.*

Dans quel lieu voulez-vous qu'on conduiſe vos pas?
(*Fédéric indique par un geſte le côté du tombeau.*)
Ciel! auprès du tombeau!....

*Fédéric s'appuye ſur le rocher, Zélinde & Zamor ſe proſternent à ſes pieds.*

FÉDÉRIC.

Vos pleurs..... votre préſence
M'accablent.... Laiſſez-moi.... j'ai beſoin de ſilence,
J'ai beſoin de ma force & vous la détruiſez....
Pardonnez-moi les maux que je vous ai cauſés.....
Mes enfans.... levez-vous.... levez-vous..... Dieu m'appelle.
La mort vient, je la ſens.... O juſtice éternelle!
Je frémis.....

*Il penche la tête, chancelle & garde le ſilence.*

ZAMOR.

Juſte ciel! mon pere!.... il perd la voix.

FÉDÉRIC.

Sortez..... embraſſez-moi pour la derniere fois.

*Après les avoir tenus quelque tems embraſſés, il leur fait ſigne de ſortir. Ils réſiſtent par des geſtes. Il leur fait ſigne de nouveau d'un air d'autorité. Ils ſortent & ſe détournent ſouvent en faiſant des geſtes douloureux.*

## SCENE III.

FÉDÉRIC.

VOILA donc cette tombe où mes os vont descendre,
C'est là que pour jamais doit reposer ma cendre.
O France! ô mes enfans!.... ô tendre souvenir!
Je ne les verrai plus.... J'aurois vû sans frémir
L'approche de la mort au sein de ma famille;
Mes bras auroient serré mon épouse, ma fille;
J'aurois reçu leurs pleurs & leurs derniers adieux;
Leurs mains, en expirant, auroient fermé mes yeux...
Hélas! ils ne sauront, dans leur douleur cruelle,
Quelle terre a reçu ma dépouille mortelle.....
Leurs larmes ne pourront honorer mon tombeau.....
O mort!....

## SCENE IV.

FÉDÉRIC, LUCILE, DORVILLE.

DORVILLE *sur le devant du théâtre sans voir Fédéric.*

C'EN est assez: rejoignons le vaisseau,
Nous ferions dans ces lieux un séjour inutile.....
Le vent pourroit changer.

LUCILE.

En abordant cette Isle,

Un doux préſſentiment ranimoit mon eſpoir.

DORVILLE.

Comme vous j'ai ſenti tout mon cœur s'émouvoir
Lorſque j'ai débarqué.

FÉDÉRIC.

Voici l'heure fatale.

(*il regarde vers l'Occident.*)

L'ombre paroît... Grand Dieu! dont la juſtice égale
La bonté, la clémence, ayez pitié de moi.

LUCILE.

Q'entends-je? juſte ciel! ah je tremble d'effroi.

FÉDÉRIC.

Que ta main qui me frappe & que mon cœur adore,
Soutienne mes enfans, s'ils reſpirent encore.....
Sers leur de pere au-moins....

LUCILE.

Il bénit ſes enfans.
Mon frere entendez-vous ces douloureux accens?..
Je frémis.....

DORVILLE.

C'eſt la voix d'un malheureux qui crie;
La voix du déſeſpoir.

FÉDÉRIC.

O ma chere patrie!

DORVILLE.

Sa patrie! Il eſt donc étranger?.....

LUCILE *appercevant Fédéric.*

Juste ciel!
Je me meurs.....tout mon sang glacé d'un froid mortel.....

DORVILLE.

Rassurez-vous; d'où vient cette pâleur soudaine?

LUCILE.

Voyez-vous ce vieillard qui se soutient à peine?

DORVILLE.

Dieu! seroit-ce?....approchons...suivez-moi.

LUCILE.

Je ne puis;
Ah! ne me quittez pas dans le trouble où je suis.

DORVILLE.

Avançons.

LUCILE.

Arrêtez.

FÉDÉRIC.

Toi qui m'étois si chere,
O ma fille....ô Lucile!

LUCILE.

Il me nomme.
(*Dorville & Lucile se jettant à ses piés.*)
Mon pere! (*a*)

(*a*) J'ai examiné cette piece comme si je n'en étois pas l'auteur, & je n'y ai point épargné la critique. On doit me permettre au-moins de me louer une fois. Je crois ces trois scenes très-touchantes, & il me semble qu'on ne peut les lire sans frémir & sans pleurer.

FÉDÉRIC.

(*après un silence.*)

Mes enfans!... oui c'est vous, je reconnois vos traits,
La nature me parle & ne trompe jamais.
(*avec un cri de joie.*)
Le voilà donc enfin, l'effet de ta promesse,
Dieu puissant! je bénis, j'adore ta sagesse.
Tu me les as rendus, ces enfans si chéris.
Levez-vous,.. montrez-vous à mes yeux attendris.
Cher Dorville! ô mon fils!... Par quel noble courage
Avez-vous pû, ma fille, au printems de votre âge,
Exposer votre vie à la fureur des flots?
Rassurez vos esprits, étouffez vos sanglots,
Je vis encor pour vous, je vis.... mais votre mere?
Mon épouse?... Comment? vous vous troublez....

LUCILE.

Mon pere!
Lorsque de ce navire elle apprit le retour.....
Qu'elle sut que sans vous..... sa douleur,.....son amour....
Son affreux désespoir,..., ses cruelles allarmes.....
Je ne puis achever..... pardonnez à mes larmes.

FÉDÉRIC.

Je vous entends.... hélas!

## SCENE V.

FÉDÉRIC, DORVILLE, LUCILE, ZÉLINDE.

ZAMOR.

ZÉLINDE *dans le fond du théâtre.*

JE n'ose qu'en tremblant
Approcher de ces lieux.....

ZAMOR.

Est-il encor vivant?
Avançons vers ce roc.

FÉDÉRIC *sur le devant du théâtre.*

Cette épouse si tendre
A donc fini ses jours?

ZÉLINDE.

Zamor, je crois entendre
La voix de Fédéric... il vit.... le voyez-vous?

ZAMOR & ZÉLINDE *courant à lui.*

Mon pere!

LUCILE *effrayée.*

Ciel! que vois-je? ils s'avancent vers nous.
(*Lucile embrasse son pere. Dorville met l'épée à la main.*)

FÉDÉRIC.

(*à Dorville.*) (*à Lucile.*)
Que faites-vous, mon fils.... Rassurez-vous, ma fille;
(*aux Sauvages.*)
Venez, tendres amis.... embrassez ma famille;

Les voilà ces enfans que le ciel m'a rendus.

ZÉLINDE.

Sont-ils nos freres?

FÉDÉRIC.

Oui sans doute; vos vertus
Pourroient-elles ne pas mériter leur estime?
L'oubli de vos bienfaits seroit pour eux un crime,
C'est par vous que je vis, & vos soins généreux,
Ont pu seuls adoucir mon destin rigoureux.
Hélas! pour tant de biens, quelle reconnoissance
Exigez-vous de moi?

ZAMOR.

De nous conduire en France,
De ne point nous priver de notre bienfaiteur,
De conserver ce nom si doux à notre cœur,
Le nom de vos enfans.

FÉDÉRIC.

Oui, je suis votre pere.
Embrassez votre sœur; embrassez votre frere.

DORVILLE.

Venez vous embarquer, & traversant les mers,
Venez vivre avec nous dans un autre univers.
Vous y verrez des arts qu'en ces lieux on ignore,
Un Prince bienfaisant & que son peuple adore,
Des hommes comme vous, mais pleins d'humanité,
Heureux, libres, soumis aux loix de l'équité.
Puissions-nous par nos soins, dans ce séjour prospere,
Vous payer les bienfaits rendus à notre pere.

FIN.

# OBSERVATIONS
## *SUR CETTE PIECE.*

APRES toutes les notes critiques dont j'ai accompagné le texte de cette piece, je devrois être dispensé d'en dire encore du mal; mais la vérité me force d'observer qu'il reste encore bien des défauts à relever, & je les sens aussi-bien que mes lecteurs.

Je l'ai dit, & je le répete, elle ne mérite point d'être produite sur la scene.

Les Actes n'ont pas l'étendue ordinaire, ils sont presque tous trop courts, & l'action est coupée trop fréquemment & trop rapidement.

Il y a des scenes vuides & dans lesquelles les Acteurs s'amusent à disserter sur des objets fort étrangers à ce qui doit les occuper.

Mon Fédéric ressemble un peu à Robinson. Si un des Sauvages avoit un caractere un peu plus gai, on le compareroit à Vendredi. Un reproche mieux fondé, c'est qu'une scene du cinquieme Acte est imitée de la *mort d'Adam*.

Les deux Sauvages sont supposés quelquefois trop instruits, & quelquefois ils ne le sont pas assez.

On trouvera trop de sermon, trop de morale. J'ai excusé ce défaut dans une note, & je persiste dans mon idée.

Cette piece eſt chargée de trop de récits : il y en a dans tous les actes.

On reprochera à la verſification d'être inégale & quelquefois incorrecte. Il y a peut-être même des hémiſtiches, des vers entiers de réminiſcence. J'ai éprouvé plus d'une fois qu'on imite ſouvent, qu'on copie, ſans s'en douter.

Enfin je donne ce Drame pour ce qu'il vaut. Un homme de génie, excité par mon exemple, en produira un meilleur en s'exerçant dans ce genre, & j'aurai le mérite, au-moins, d'avoir ouvert cette carriere.

# L'AMANTE INGÉNUE,

*COMÉDIE*

en un Acte & en Prose.

# AVERTISSEMENT.

*EN lisant les Contes rédigés sous le nom de Mademoiselle Unci, j'en trouvai un qui me parut propre à être mis en action. Il est intitulé*, les Graces de l'ingénuité ; *il y avoit alors à la comédie Françoise une jeune débutante, qui joignoit à une jolie figure théâtrale, à une voix douce & agréable, à un jeu naturel & sans grimaces, ce qu'on peut exactement appeller les graces de l'ingénuité. Je crus qu'une piece où l'on développeroit les talens de cette Actrice, dont on concevoit les plus grandes espérances, & qui a tenu tout ce qu'elle promettoit, seroit favorablement reçue du public.*

*Cette Comédie fut donc commencée & achevée pendant le début de Mademoiselle d'Oligny. J'en donnai une copie à un de ses admirateurs. Cette copie a passé de main en main, & on ne sait plus ce qu'elle est devenue. Je suis instruit qu'un homme qui jouit d'une réputation bien méritée pour le genre Dramatique, travaille sur le même sujet. Il n'a pas besoin de modele, & on ne le soupçonneroit pas d'avoir profité de mes idées si son ouvrage paroissoit avant le mien ; mais on m'accuseroit peut-être de l'avoir moi-même copié, s'il y avoit de la ressemblance dans quelque scene. Cette raison m'oblige à prendre date avec le*

*Public, & à faire imprimer cette piece ſans chercher à la faire repréſenter. Il y a quelquefois ſi peu de gloire à réuſſir, & tant de honte à tomber, qu'il faut avoir plus que du courage pour ſe reproduire ſur la ſcene lorſqu'on n'y a pas été heureux.*

Me tabula ſacer
Votiva paries indicat uvida
Suſpendiſſe potenti,
Veſtimenta maris Deo.

*Horat. carm. lib. I.*

# ACTEURS.

MÉLANIE.

DORIMENE, tante de
MÉLISE, mere de
TERVILLE ou CLERVAL, amant de
} Mélanie.

Le Comte D'ARMAINVILLE.

Le Baron D'ORBAC.

La Baronne D'ORBAC.

ORPHISE.

Plusieurs autres Personnages muets.

CHAMPAGNE, Valet.

Plusieurs LAQUAIS.

MUSICIENS.

*La scene est au Château de Madame Dorimene. Le théâtre représente un parterre, dans lequel on entre par le salon du Château, qu'on voit dans le fond, ou dans un des angles du théâtre.*

# L'AMANTE INGÉNUE,

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

DORIMENE.

*Elle eſt aſſiſe ſur un banc à l'entrée du jardin, elle tient un livre à la main & lit. Elle a à côté d'elle une chiffonniere ſur laquelle ſont des brochures, un ſac à ouvrage, une écritoire, & une ſonnette : elle interrompt ſa lecture & écoute.*

IL me ſemble avoir entendu une voiture.

*Elle ſonne, un Laquais arrive : au Laquais.*

Voyez ce que c'eſt. *Elle continue à lire.*

Je n'entends plus rien aux productions modernes. Quelle ſtérile abondance de mots ! ce n'eſt pas là la noble & élégante ſimplicité de nos peres ; quel abus d'expreſſions ! *Elle lit haut.*

*

« Mon cœur presse les conseils de ma raison, mais » elle est de moitié avec le cœur à goûter les plaisirs, » car elle m'a donné d'étranges peines quand elle a » été d'un autre parti que lui. J'ai beau faire des » efforts pour pousser mes pensées hors de ma tête, » je demeure toujours riche de mille jolies choses » que je n'ai pas dites, & il faut que l'on me tienne » compte de l'esprit que je ne parois pas avoir (*a*) ». Quel jargon ! & on appelle cela de l'esprit.

*Le Laquais qui revient annonce* ;

Madame Mélise.

*Dorimene quitte son livre, se leve, & va au-devant d'elle.*

---

(*a*) Je compte que certains écrivains modernes me sauront gré de ma discrétion. Je ne cite que des phrases d'un homme qui ne vit plus. Voyez *la Confidence réciproque*. Cet homme qui donna le ton à son siecle, se livra trop au genre d'esprit qui regnoit dans les différentes sociétés dont il étoit l'oracle. Il se fit un style particulier qui fut malheureusement applaudi, & qu'on ne manqua pas d'imiter. Les éloges qu'il reçut pour la partie qui en méritoit le moins, l'entraînerent dans une façon de s'exprimer, souvent inexacte & toujours précieuse. Mais il avoit trop de goût pour ne pas sentir que ce style pouvoit tout-au-plus être employé dans de petits ouvrages frivoles ; & lorsqu'il eut à traiter des objets scientifiques & littéraires, il écrivit avec la sévérité qui convient à ces matieres.

SCENE

## SCENE II.

MÉLISE, DORIMENE.

MÉLISE.

HÉ bien! qu'eſt-ce? il faut donc tout quitter. Je reçois votre lettre, je pars, me voici.

DORIMENE.

Ma ſœur, je vous ſais gré de cette diligence.

MÉLISE.

Mais quelle grande affaire?

DORIMENE.

Votre fille.....

MÉLISE.

Ah! oui ma fille, comment? ſeroit-elle malade?

DORIMENE.

Non.....

MÉLISE.

Se plaît-elle dans ce triſte château? eſt-elle gaie, vive, ſémillante?....

DORIMENE.

Je tâche de lui rendre ce ſéjour agréable, & j'eſpere que mes ſoins...

MÉLISE.

Enfin que lui eſt-il arrivé?

DORIMENE.

Vous savez qu'elle a quinze ans.

MÉLISE.

Quelle folie? vous vous trompez surement..... mais quand cela seroit..... je me souviens qu'à cet âge-là.... & il n'y a pas long-tems, au-moins, car vous êtes mon ainée.

DORIMENE.

De dix mois, & j'ai quarante ans, ma sœur.

MÉLISE.

Eh, fi donc, je vous ai vûe si enfant..... Vous souvenez-vous que le Chevalier Dorival?.....

DORIMENE.

Eh ma sœur! souvenez-vous que vous avez une fille qui n'a pour tout bien que de la vertu & quelques appas; que je l'éleve à la campagne pour vous épargner les frais d'une éducation pénible dans Paris, & souvent dangereuse; qu'elle a quinze ans, & qu'il faut songer à l'établir.

MÉLISE.

Eh bien oui, j'y penserai; mais qu'est-ce que cela a de commun avec mon voyage?

DORIMENE.

Le voici. Le Comte d'Armainville, qui possede une terre dans le voisinage, me fait de fréquentes visites. Je me suis apperçue qu'il regardoit Mélanie

avec de certains yeux. Je l'ai deviné, l'ai forcé de parler : il aime votre fille & consent de l'épouser.

MÉLISE.

J'en suis fort aise ; est-il jeune, est-il riche ? fait-il du bruit dans le voisinage ? a-t-il des chiens, des piqueurs, des chevaux ? un bel équipage de chasse ? grande chere, grand jeu, grande compagnie ?

DORIMENE.

Eh, que vous importent tous ces détails ?

MÉLISE.

C'est que j'aime le bruit, le fracas : vous pensez bien qu'il faudra, par décence, venir passer tous les ans huit jours, au-moins, avec ma fille, & je ne veux pas m'ennuyer pendant tout ce tems-là.

DORIMENE.

On vous en dispensera ; qu'il vous suffise de savoir qu'il a des terres considérables ; qu'il est revenu de l'erreur des passions ; qu'il est d'un âge mûr, tranquille, économe, enfin que c'est un parfaitement honnête homme.

MÉLISE.

C'est-à-dire qu'il est parfaitement ennuyeux. Je me méfie de tous ces Catons qui ne portent dans la société que leur triste figure, & leur morale, plus triste encore, qui s'avisent de raisonner dans un siecle où l'on ne raisonne plus, qui pensent avant que de parler, quand il faut parler sans rien dire, qui.....

DORIMENE.

Eh, que vous importe encore un coup, pourvu que votre fille soit heureuse?

MÉLISE.

Mais c'est qu'on n'est point heureux avec ces gens-là. Feu mon mari, à qui Dieu fasse paix, n'étoit-il pas un de ces parfaitement honnêtes gens, comme il n'y en a plus, rempliſſant les triſtes devoirs de sa magiſtrature avec une exactitude ridicule, boulverſant l'ordre établi, veillant le jour, dormant la nuit, toujours au Palais, toujours dans son cabinet, jamais au jeu, jamais au ſpectacle; parlant Cujas, jamais pompons, ſe connoiſſant en procès, & ſur tout le reſte d'une ignorance à faire pitié que lui a ſervi cette probité ſi vantée? à me faire périr d'ennui, & à périr de miſere.

DORIMENE.

Je ne ſais pas quel tems il prenoit pour vous ennuyer, puiſque vous rentriez le matin, lorſqu'il étoit dejà ſorti, pour vous lever le ſoir, lorſqu'il venoit ſe repoſer de ſes fatigues; mais reſpectez la cendre d'un époux digne de vos regrets. Il eſt queſtion de votre fille, & je diſois.....

MÉLISE.

Eh oui, de ma fille. Vous avez tout dit. Vous avez trouvé un bon parti pour elle. Vous demandez mon conſentement, je le donne, & voilà tout; les les articles ſont-ils dreſſés? ...

DORIMENE.

On n'a rien pû conclure sans vous.

MÉLISE.

Concluez donc quand vous voudrez & ne m'en rompez pas la tête davantage; des Notaires, des contrats, des arrangemens, tout cela m'excede à périr. Quand tout sera prêt, vous m'avertirez; mais dites-moi, la petite personne aime-t-elle un peu ce Comte d'Armainville?

DORIMENE.

Elle? & sait-elle ce que c'est que l'amour? Je lui ai reconnu un cœur capable de s'enflammer, une ame tendre, des passions vives....

MÉLISE *avec joie.*

La pauvre enfant!

DORIMENE.

Et pour la prévenir contre les malheurs où son caractere pourroit l'entraîner, j'ai profité des dispositions de son cœur; & pour la distraire de l'amour, je l'ai vivement occupée des charmes de l'amitié. J'ai peint ce sentiment sous des couleurs si vives que j'en ai fait une passion pour elle. Elle est sur tout le reste d'une simplicité, d'une naïveté à faire plaisir.

MÉLISE.

C'est-à-dire que vous en avez fait une sotte. Tenez, ma sœur, ces Agnès, outre qu'elles n'existent

pas, ne réuſſiſſent plus dans le monde; c'eſt vraiment un beau meuble pour la ſociété, qu'une petite créature mauſſade, qui n'entend fineſſe à rien, qui ne ſait ni ſourire, ni rougir aux hiſtoires les plus gra. veleuſes, & reſte immobile ſur ſa chaiſe, les yeux fixés ſur ſon éventail. Voilà preciſément ce que vous étiez lorſqu'on nous conduiſoit en viſite, mais moi, j'avois toujours le mot pour rire, je ſavois baiſſer les yeux & les rouvrir, & montrer par de petites mines, que j'entendois malice à tout. Les femmes en étoient jalouſes, les hommes me faiſoient mille agaceries; je n'étois jamais en reſte avec eux, & un jour, ſans un ſoufflet que ma mere me donna, je....

DORIMENE.

Eh ma ſœur, laiſſons-là vos vieux péchés.

MÉLISE.

Pas ſi vieux, malgré vos quarante ans que vous me jettez par la tête. Apprenez qu'il n'y a point d'âge pour une jolie femme, elle a quinze ans quand elle plaît, & grace à Dieu.....enfin j'ai eu un mari, j'en aurois eu trente.....Et vous, avec toute votre pruderie, vous voilà encore fille, dons vous enragez dans l'ame, &....

DORIMENE.

Cela peut être, & pour empêcher que Mélanie.....

MÉLISE.

Oui, marions la d'abord, & nous tâcherons après d'en faire une femme aimable; mais je vais me mettre un moment à ma toilette: avez-vous du monde ici? *Elle ſort ſans attendre la réponſe.*

## SCENE III.

DORIMENE.

LEs voilà donc, ces femmes merveilleuſes, qui ſont tourner la tête à tout Paris! & je retournerois dans cette ville où les ridicules ont pris la place des mœurs; non, tout me rend ma retraite encore plus chere, je jouis au-moins & de moi & de la nature. Ma chere Mélanie! ſi je t'avois laiſſée en de telles mains, hélas! entraînée par le torrent, ta belle ame ſe ſeroit altérée: au-lieu de cette naïveté délicieuſe, de ces graces enfantines, tu n'aurois contracté que de la fauſſeté, des grimaces, du jargon. Puiſſe-tu conſerver toujours cette modeſtie qui devroit faire le caractere de notre ſexe, cette décence qui ajoute à la beauté, & cette ſimplicité rare & précieuſe qui annonce les vertus & les décore: mais la voici.

## SCENE IV.

DORIMENE, MÉLANIE.

MÉLANIE *vient en ſautant au col de ſa tante.*

MA tante, ma tante, & vîte, un carroſſe, des chevaux, un grand Monſieur, des Làquais, tout cela vient d'entrer dans la cour.

DORIMENE.

C'eſt ſans doute le Comte d'Armainville... Avez-vous vû votre mere?

MÉLANIE.

Oui, je viens de l'embraſſer, elle eſt à ſa toilette. Elle m'a careſſée, elle m'a grondée, puis elle m'a dit de vous avertir qu'il arrivoit compagnie.

DORIMENE.

Je vais la recevoir.

MÉLANIE.

Vous ſuivrai-je?

DORIMENE.

Non, vous pouvez reſter dans le jardin, mais ne vous éloignez pas, nous aurons bientôt beſoin de vous, & je vous ferai avertir.

MÉLANIE.

Adieu ma tante.

DORIMENE.

Adieu, ma fille, embraſſez-moi.

---

## SCENE V.

MÉLANIE.

Elle m'a dit de ne pas m'éloigner, je voudrois cependant bien aller voir s'il ſeroit arrivé. Voici l'heure où il a coutume de venir. S'il ne me trouve

pas il aura bien du chagrin & j'en ſerai fâchée auſſi. *Elle regarde.* Mais la grille eſt ouverte..... Si je le voyois d'ici... je lui ferois ſigne.... oui.... non.... ſi fait..... un habit vert..... un galon d'or..... ah! c'eſt lui. *Elle appelle & fait ſigne*, ſt, ſt, ſt... venez... il m'a vue.... il court.

## SCENE VI.

CLERVAL, MÉLANIE.

MÉLANIE.

QUE regardez-vous? vous tremblez.

CLERVAL.

Si on alloit nous ſurprendre.

MÉLANIE.

Eh bien, tant mieux.

CLERVAL.

Ah non, il ne faut pas.

MÉLANIE.

Et pourquoi?

CLERVAL.

(*à part.*) (*haut.*)

Parce..... je ne ſais que lui dire..... parce qu'on vous gronderoit peut-être.

MÉLANIE.

Non, je vous en réponds, ne craignez rien.

CLERVAL.

Mais on pourroit me gronder, moi.

MÉLANIE.

Oh, cela eſt différent.... tenons-nous de ce côté d'où l'on ne peut nous voir du château..... Tout le monde eſt dans le ſallon.... mais tenez, je vous en veux de ne pas permettre que je parle à ma tante de l'amitié que vous avez pour moi.

CLERVAL.

Il n'eſt pas tems encore.

MÉLANIE.

Et pourquoi? elle vous aimeroit auſſi, elle eſt ſi bonne! J'ai promis de lui tout dire & vous me forcez..... Non, je ne puis plus vous obéir, ce défaut de confiance de ma part pourroit la chagriner, & je ne voudrois pas l'affliger pour tous les biens du monde.

CLERVAL.

(*à part.*) (*haut.*)

C'eſt que.... que lui dirai-je?... c'eſt que j'ai un oncle, moi.

MÉLANIE.

Eh bien?

CLERVAL.

Il m'a fait promettre auſſi que je n'aimerois jamais perſonne ſans ſon aveu, &....

MÉLANIE.

Ah oui, j'entends. Je ſuis sûre de ma tante, moi, & vous, vous n'êtes pas sûr de votre oncle.

CLERVAL.

Non.

MÉLANIE.

Et s'il ne vouloit pas que vous m'aimaſſiez, il faudroit nous ſéparer.

CLERVAL.

Hélas oui.

MÉLANIE.

Alors la confidence que j'aurois faite à ma tante ſeroit inutile

CLERVAL.

Juſtement.

MÉLANIE.

Pour cela vous voulez d'abord ſolliciter votre oncle à.....

CLERVAL.

Eh oui.

MÉLANIE.

Ah Monſieur, parlez lui donc vîte, je vous en prie, engagez-le à permettre que vous m'aimiez, car, voyez-vous, je ſerois au déſeſpoir de perdre votre amitié.

CLERVAL.

(*à part.*) (*haut.*)

Quelle naïveté.... Vous m'aimez donc bien?

MÉLANIE.

Oh oui, de tout mon cœur..... votre image eſt

toujours préſente à mon eſprit. Je penſe à vous lorſque je ne vous vois point ; je ne penſe à rien lorſque je vous vois. Je veux vous parler ; je vous cherche ; je vous trouve ; mon cœur palpite, & me voilà muette. Je me raſſure ; je vous parle, & lorſque je vous ai tout dit, il me reſte encore mille choſes à dire.

CLERVAL.

Que vous peignez bien les ſentimens dont je ſuis agité. J'éprouve mille fois mieux encore tous les mouvemens que vous exprimez avec tant de grace. Oui, ſans ceſſe occupé de vous, du deſir de vous plaire, de la crainte de vous perdre, du plaiſir de vous aimer, je mourrois de chagrin en votre abſence, ſi je n'étois animé de l'eſpérance de vous revoir.

MÉLANIE.

Ah que vous me faites de plaiſir ! aſſeyons-nous un moment ſur ce gaſon... mais pourquoi regardez-vous toujours de ce côté ?

CLERVAL *qui regardoit par crainte d'être apperçu.*

Je..... j'admire ce ſéjour qui a le bonheur de vous poſſéder.

MÉLANIE.

Entendez-vous le ramage de ces oiſeaux ?

CLERVAL.

Ils chantent le bonheur d'aimer.

MÉLANIE.

Quoi, ils s'aiment comme nous?

CLERVAL.

Ce sentiment, le présent le plus précieux que les dieux ayent fait aux hommes, les animaux l'éprouvent comme nous; il anime, il embellit toute la nature.

MÉLANIE.

Ah oui, cela doit être, car vous me paroissez si beau depuis que vous me faites le plaisir de m'aimer. J'ai vû beaucoup d'autres hommes, mais ils n'aiment pas apparemment, car ils ne m'ont jamais inspiré que du dégoût ou de l'indifférence.

CLERVAL *d'un ton fort animé.*

Non, personne n'a jamais senti l'ardeur dont je brûle pour vous: vous enivrez mon ame de délices: vos yeux, comme des traits de flamme, portent dans mon cœur un feu que rien ne peut éteindre; ma voix chancellante ne peut exprimer tous les sentimens dont je suis agité.

MÉLANIE.

Calmez-vous, vous me troublez.

CLERVAL.

Ah.... permettez.... que je baise mille fois cette main. *A part.* L'innocence est un frein bien redoutable contre le délire des passions.

MÉLANIE.

Que ma tante avoit raiſon de me vanter les charmes de l'amitié!.... j'ai tant de plaiſir, tant de plaiſir à vous voir, à vous entendre..... mais je ne ſais pas pourquoi je n'en ai pas tant avec elle, cela me fâche.

CLERVAL.

C'eſt qu'elle ne vous aime pas autant que moi. Le ſentiment qui m'anime pour vous, eſt de nature à ne pouvoir être égalé.

MÉLANIE.

Je ne le crois pas; elle ne m'a jamais baiſé les mains; j'ai ſouvent baiſé la ſienne, & je n'ai jamais ſenti cette tendre émotion. Eſt-ce que je l'aimerois moins que vous? cela ne ſe peut pas, car elle eſt ſi douce. Vous verrez, vous verrez, quand vous aurez parlé à votre oncle: mais à propos, vous ne m'avez pas dit votre nom; elle s'appelle Dorimene, moi je me nomme Mélanie, & vous?

CLERVAL *à part.*

Je ne ſais que lui répondre..... Quoique je n'aye point encore été préſenté à Dorimene, elle pourroit.....

MÉLANIE.

Hé bien?

CLERVAL.

(*à part.*) (*haut.*)

Je m'appelle... Imaginons quelque nom, je m'appelle Terville.

MÉLANIE.

Terville ?

CLERVAL.

Oui, belle Mélanie.

MÉLANIE.

Terville, quel âge avez-vous ? j'ai quinze ans, moi.

CLERVAL.

Vingt ans.

MÉLANIE.

Ecoutez, ma tante eſt un peu vieille, mais il ne faut pas la mépriſer pour cela, je vous en prie ; elle a..... devinez.

CLERVAL.

Soixante ans ?

MÉLANIE.

Et ſi, elle ſeroit décrépite, & ne radotte pas encore, mais elle a déjà quarante ans : n'eſt-ce pas être bien vieux ?

CLERVAL!

Non, Mademoiſelle, c'eſt un bel âge, & on eſt encore jeune à quarante ans.

MÉLANIE *avec joie.*

Ma tante eſt jeune ? tant mieux, tant mieux, car je ſerois bien fâchée de la perdre, voyez-vous : mais j'entends du bruit, on ouvre le ſallon.

CLERVAL.

Je pars, crainte d'être apperçu.

MÉLANIE.

Vous reviendrez?

CLERVAL.

Je m'éloignerai de ces lieux le moins que je pourrai.

MÉLANIE.

C'eſt bien fait; mais parlez à votre oncle, au-moins, entendez-vous.

CLERVAL.

Oui, oui. *Il ſort.*

---

## SCENE VII.

MÉLISE, LE COMTE D'ARMAINVILLE.

MÉLISE.

MA fille, faites la réverence à Monſieur..... pas ſi bas & levez la tête..... fort bien. Rentrez. *Mélanie ſort.* Elle a un peu l'air campagnard, mais je l'en corrigerai.

LE COMTE.

Comme je paſſe ma vie dans mes terres, je me contenterai de cet air-là.

MÉLISE.

Sont-elles bien conſidérables?

LE COMTE.

Elles me produiſent au-delà de mes beſoins.

MÉLISE.

MÉLISE.

Vous n'êtes pas sans doute toujours seul ; il y a des châteaux dans les environs.

LE COMTE.

Madame Dorimene fait ma société la plus chére.

MÉLISE *demi-bas.*

Société un peu triste.

LE COMTE.

Mais j'ai dans le voisinage quelques grands Seigneurs, & beaucoup de pauvres Gentilshommes.

MÉLISE.

De pauvres Gentilshommes ! & comment vous conduisez-vous avec tous ces animaux-là ?

LE COMTE *avec surprise.*

Madame !

MÉLISE.

Oui, comment vivez-vous avec eux ?

LE COMTE.

J'ai de la fierté & du dédain pour ceux qui se croyent au-dessus de moi, de la considération & des égards pour mes inférieurs.

MÉLISE *à part.*

Ah ! quel homme ! il me feroit mourir d'ennui, il ne parle que par sentences.

LE COMTE.

Enfin, Madame, par cette conduite je ſuis parvenu à mériter un peu d'eſtime & l'amitié des mes voiſins; croyez que tout ce qui m'environne, & moi, nous ne ſerons occupés qu'à rendre votre fille heureuſe.

MÉLISE.

Mais vous avez préparé ſans doute pour vos nôces quelques divertiſſemens, comme bals, concerts, feſtins.

LE COMTE.

J'avois cru que ces fêtes bruyantes ne convenoient plus à mon âge.

MÉLISE.

A votre âge, Monſieur? mais à cet âge-là on peut encore avoir des prétentions: je pourrois vous citer .....

LE COMTE.

Je ſerois bien heureux, Madame, ſi votre fille penſoit comme vous.

MÉLISE.

Ma fille eſt un enfant qui ſera long-tems à apprendre ce que vous valez; mais je la formerai.

LE COMTE.

Il y aura peu à ajouter aux leçons de ſa tante, mais je ſerai très-reconnoiſſant de vos ſoins.

MÉLISE.

Je la formerai, vous dis-je, repoſez-vous ſur

moi ; enfin ma sœur m'a fait savoir vos intentions, je les approuve, & il ne nous reste plus qu'à conclure.

LE COMTE.

Mais, Madame, avant que d'aller plus avant il faudroit, ce me semble, consulter Mélanie.

MÉLISE.

Elle, Monsieur? vous n'y pensez pas, nous sommes d'accord, & cela suffit.

LE COMTE.

Je crois cependant, Madame, que son consentement est nécessaire pour former un hymen qui doit décider de sa destinée.

MÉLISE.

Mais voilà, par exemple, de ces choses qui ne viennent à personne : on voit bien que vous vivez à la campagne ; si vous veniez à Paris avec des idées aussi gotiques, on vous prendroit pour un homme de l'autre siecle. Ignorez-vous les usages? On a une fille, on la met dans un couvent ; cela grandit avec le tems, il faut s'en débarrasser ; on cherche un parti, on le trouve, on se convient, on dresse le contrat, on fait sortir la petite créature pour signer & assister à la nôce, on a un héritier si l'on peut, le dégoût gagne, l'humeur s'en mêle, on se distrait, on s'arrange, on cesse de se voir, on est heureux.

LE COMTE.

Mais, Madame, la tendreſſe, l'eſtime qui doivent regner entre des époux, peuvent-ils ſe concilier avec une conduite ſi irréguliere?

MÉLISE.

Hé, ce n'eſt point tout cela qu'il faut pour ces ſortes d'unions : ce ſont des procédés, Monſieur, & des procédés aſſez honnêtes pour éviter les éclats ſcandaleux.

LE COMTE.

(*à part.*) (*haut.*)

Quelles mœurs!.... Madame, cet uſage peut convenir dans une grande ville, à Paris, par exemple, où l'on a des reſſources pour ſe diſtraire; mais à la campagne où l'on eſt encore aſſujetti aux vieux préjugés, où l'on eſt forcé de vivre enſemble, quel ſupplice pour deux époux qui ſe déteſtent, d'être dans la cruelle néceſſité de ne pouvoir ſe ſéparer? Enfin, Madame, mes principes vous paroîtront peut-être étranges, mais je ſuis trop honnête homme pour vouloir rendre votre fille malheureuſe, & je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'épouſerai jamais contre ſon gré.

MÉLISE.

Hé bien, Monſieur, nous guérirons vos ſcrupules. Nous allons lui en parler; mais ces noms d'époux, de mariage, de devoir, agitent une petite cervelle, & préſentent à une imagination toute neuve, des idées

dont on croit devoir rougir par décence ; n'allez pas vous méprendre à cet enfantillage, & confondre..... mais la voici avec ma sœur.

## SCENE VIII.

MÉLISE, LE COMTE, DORIMENE, MÉLANIE.

MÉLISE.

MA fille, voilà Monsieur le Comte qui..... (*au Comte.*) Où allez-vous donc ?

LE COMTE.

Madame, je me retire.

MÉLISE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Je serois fâché de gêner par ma présence l'aveu des sentimens que vous allez éclaircir.

MÉLISE.

Des sentimens ! mais c'est que cela ne sent point encore, à cet âge on pense tout haut : vous allez voir.

LE COMTE.

Non, Madame, je crois cette précaution nécessaire.

MÉLISE.

Allez donc, mais vous êtes aussi par trop extraordinaire.

LE COMTE *bas.*

Cachons-nous derriere cette haye, où je pourrai entendre toute leur conversation. *Il sort.*

## SCENE IX.

MÉLISE, DORIMENE, MÉLANIE.

*Pendant cette scene Mélanie regarde de tous côtés ; elle va s'asseoir ensuite sur un gason d'où elle peut voir la grille du jardin ; elle a un sac à ouvrage, & travaille d'un air distrait ; elle regarde de tems-en-tems du côté de la grille, & dit quelques mots tout bas.*

MÉLISE.

IL faut avouer, ma sœur, que voilà un homme bien bisarre. Heureusement il n'est question que d'un mari, & on n'y regarde pas de si près.

DORIMENE.

Et en quoi le trouvez-vous si étrange ?

MÉLISE *en riant.*

En quoi ? en tout. N'a-t-il pas la prétention d'aimer sa femme, & qui pis est d'en être aimé ? ah, ah.

DORIMENE.

Mais je crois ce sentiment fort raisonnable.

MÉLISE.

Et allons donc : n'allez-vous pas aussi m'étourdir de maximes de romans ? & quels romans encore ? on n'en fait plus de cette espece, graces à Dieu. Lisez les ouvrages du jour, ces écrits divins qui ont rendu leurs auteurs immortels, vous y verrez comment on doit conduire une intrigue, ou plutôt se presser de la finir pour en ébaucher une autre, &

passer rapidement à une troisieme : ces tableaux voluptueux, ces situations variées, cette multiplicité d'affaires, les tracasseries, les ruptures, les raccommodemens, tout cela est charmant. Ah, ah, ah ! je ris quand je me rappelle l'imbécillité de ces amans dont on me faisoit lire les tristes amours dans ma jeunesse, & qui passoient des mois entiers à soupirer langoureusement aux genoux de leurs maîtresses, pour en obtenir enfin le suprême bonheur de leur baiser la main.

DORIMENE.

En vérité, ma sœur, je vous croyois plus sage. Voilà des discours bien déplacés, j'oserai dire bien indécens. Si vous ne vous respectez pas, ayez égard au-moins à l'innocence de cette enfant qui nous écoute.

MÉLISE.

Et voulez-vous en faire une Dame honnesta ?

DORIMENE.

Je veux en faire une femme honnête & respectable : croyez que le nombre en est plus considérable qu'on ne pense ; pour dix à qui la méchanceté des hommes prête des aventures, il en est mille d'une sagesse reconnue. Allez dans les différentes maisons de Paris, dans les cercles, dans ces assemblées qui forment la véritablement bonne compagnie, transportez-vous en idée sur le théâtre de la nation & du lieu de la scene, parcourez des yeux les femmes qui l'embellissent, sur cent il y a à parier pour quatre-

vingt-dix-neuf dont les mœurs ſont irréprochables.

MÉLISE *malignement.*

Sur cent?....., je n'accepterai point le pari pour (*demi-bas.*)
l'honneur de mon ſexe, ce ſeroit perdre à beau jeu... (*haut.*)
Mais qui vous dit qu'il faille avoir une conduite déreglée.

DORIMENE.

C'eſt qu'il ne ſuffit pas à notre ſexe d'en appeller à notre propre conſcience pour mériter l'eſtime des hommes; mille femmes gémiſſent dans l'oprobre & le mépris, moins par des fautes réelles que par de malheureuſes circonſtances qui ont rendu leur étourderie célébre. Telle qu'on affiche pour ſes galanteries, ne doit cette humiliation qu'à la facilité de recevoir chez elle une foule de jeunes gens malhonnêtes, qui pour ſe donner un air de bonne fortune, ſe vangent, en la diffamant, des rigueurs qu'ils en ont éprouvées.

MÉLISE.

Ah, ah, ah! cette idée me rit, & il ſeroit fort plaiſant qu'un homme aſſez courageux pour braver certains préjugés & pour épouſer une de ces beautés à la mode, trouvât dans ſa chere moitié une femme... là exactement neuve.

DORIMENE.

Par quel funeſte travers tournez vous toujours en plaiſanteries les choſes les plus ſérieuſes?

MÉLISE.

Et pourquoi voulez-vous que je m'afflige de votre morale éternelle?.... Mais à propos de travers, me défendrez-vous de rire des idées du Comte, qui veut, dit-il, avoir l'aveu de ma fille avant que de rien conclure, & j'allois l'oublier: voyons donc.... *A Julie.* Eh bien, que faites-vous là, vous? approchez..... Ma sœur vous a-t-elle dit les arrangemens que nous avons pris pour votre établissement & votre fortune?

MÉLANIE.

Je sais que ma tante a toujours eu pour moi les soins les plus tendres, & j'en suis très-reconnoissante.

MÉLISE.

Cela est bien, ma fille, vous savez donc.....

DORIMENE.

Non, elle ne sait rien. *A Julie.* Vous êtes parvenue à un âge où il faut songer à vous établir. Votre mere & moi nous avons trouvé un parti convenable, & je suis bien persuadée que vous applaudirez à notre choix.

MÉLISE.

Nous allons vous marier.

MÉLANIE.

Me marier?

MÉLISE.

Oui, n'en êtes-vous pas bien aise? pourquoi ce silence? répondez donc.

MÉLANIE.

Tout ce qui vous plaira, ma mere.

MÉLISE.

C'eſt répondre quelque choſe, au-moins.

DORIMENE.

Vous n'avez ſans doute aucune répugnance pour Monſieur le Comte.

MÉLANIE.

Monſieur le Comte?

MÉLISE.

Hé oui, Monſieur le Comte, ces réponſes imbécilles m'impatientent auſſi. « Me marier »? Tout ce » qu'il vous plaira, ma mere. « Monſieur le Comte »? Oui, c'eſt avec M. le Comte que nous allons vous établir, entendez-vous? il vous fait des avantages conſidérables, il vous procure un rang, il vous donne un nom.

MÉLANIE.

J'en ai de nom, pourquoi en changer?

DORIMENE.

C'eſt l'uſage, mon enfant: enfin vous n'avez aucune raiſon pour refuſer ce parti, & vous épouſerez le Comte avec plaiſir.

MÉLANIE.

Avec plaiſir, non, mais je ferai tout ce qu'on voudra, ma tante.

MÉLISE.

La petite sotte : avec plaisir, non.

DORIMENE.

Pourquoi la blâmer de son ingénuité ? comment voulez-vous qu'elle juge d'un sentiment qu'elle ne connoit pas ? Nous sommes heureuses que son cœur n'ait reçu aucune impression étrangere, qu'il n'ait été prévenu par aucun penchant qui mettroit obstacle à nos desirs & la conduiroit à l'autel comme une triste victime sacrifiée à l'ambition ou à l'intérêt. Oui, Mélanie, lorsque vous serez en état de sentir tous les avantages de l'établissement que nous vous proposons, vous vous applaudirez de nos soins. Qu'il vous suffise de savoir que votre mere & moi nous ne sommes occupées que du desir de vous rendre heureuse & qu'ayant formé les liens qui vont vous unir avec le Comte, ils ne peuvent que vous être avantageux & doivent vous être agréables.

MÉLANIE.

Mais à quoi cette union doit-elle m'engager ? si le Comte m'épouse, qu'exigera-t-il de moi ?

DORIMENE.

Il n'exigera que ce que son amour & ses procédés vous forceront de lui accorder, une tendresse réciproque, une fidélité à toute épreuve ; c'est enfin votre cœur qu'il demande, & que vous ne pouvez lui refuser.

MÉLANIE.

Mon cœur?

DORIMENE.

Oui, mon enfant.

MÉLANIE.

Si cela eſt ainſi, je ne puis l'épouſer.

MÉLISE.

Que dites-vous?

MÉLANIE.

Oui, je ne puis point lui accorder ce qui n'eſt plus en mon pouvoir.

MÉLISE.

Et à qui l'avez-vous donné?

MÉLANIE

A vous, à ma tante.... &.....

MÉLISE.

Et?

MÉLANIE.

Et à Terville. Tous trois vous occupez mon cœur; il n'y a plus de place pour d'autres.

MÉLISE, *après un moment de ſurpriſe.*

Et à Terville..... hé bien, ma ſœur, de cent quatre-vingt-dix-neuf.....

DORIMENE.

Ah! ne m'accablez pas dans ma douleur: vous me voyez dans la plus grande ſurpriſe; & les diſpoſitions du cœur de Mélanie, & ſes liaiſons avec Terville, tout cela m'eſt inconnu. *A Mélanie.* Mais dites-moi qu'eſt-ce que ce Terville?

MÉLANIE.

Il eſt charmant, ma tante ; tenez, vous l'aimerez à la folie. Il eſt jeune, bien fait, d'une jolie taille ; il m'a tant aſſurée de ſon amitié, mais tant, tant, que je n'ai pû lui refuſer la mienne. Jugez après cela ſi je dois..... oh, je ne puis aimer tant de monde, moi.

DORIMENE.

Vous ne répondez point à ma queſtion, vous a-t-il dit qui il étoit.

MÉLANIE.

Non, ma tante, mais il m'a dit qu'il m'aimoit bien.

DORIMENE.

Eſt-il riche ?

MÉLANIE.

Nous n'avons jamais parlé de cela.

DORIMENE.

Mais depuis quand le connoiſſez-vous ? où l'avez-vous vû ?

MÉLANIE.

Depuis quelques jours, au bord du ruiſſeau qui eſt au-delà du jardin.

MÉLISE.

Croyez-moi, ma ſœur, ne l'interrogeons pas davantage, le plus sûr eſt de tirer un voile ſur cette avanture ; c'eſt quelque enfantillage qui ne doit pas

nous arrêter : marions-la d'abord avec le Comte, & nous éclaircirons après.....

MÉLANIE.

Mais, ma mere, je ne pourrai pas l'aimer.

MÉLISE.

Et qui vous parle de l'aimer ? il n'eſt queſtion que de l'épouſer.

---

## *SCENE X.*

MÉLISE, DORIMENE, LE COMTE D'ARMAINVILLE.

LE COMTE.

PARDONNEZ-moi, Madame, je n'accepterai jamais ſa main ſi je ne puis obtenir ſon cœur : j'ai tout entendu.

MÉLISE.

Je ne vous croyois pas ſi près. *A Mélanie avec un ton de colere.* Rentrez, Mademoiſelle. *Elle ſort.*

LE COMTE.

Je vous demande pardon de ma curioſité. Je me promenois derriere cette haye ; quelques mots ont frappé mon oreille, ils ont paru aſſez intéreſſans pour fixer mon attention, & j'ai cru, ſans indiſcrétion, pouvoir écouter un entretien dont j'étois l'objet.

DORIMENE.

Monsieur, vous me voyez confondue; je ne puis revenir de mon étonnement. Comment ce jeune homme, dont le nom nous est inconnu, a-t-il pû parvenir jusqu'à elle? &....

LE COMTE.

Je ne sais en effet sur qui porter mes soupçons; mais je ne serai pas long-tems sans m'éclaircir.

MÉLISE.

Et à quoi bon tous ces éclaircissemens? Hé bien, elle aura rencontré quelque espece dont la figure l'aura séduite: c'est une petite folie qui lui passera. Pourquoi nous amuser à ces bagatelles? je lui parlerai, je vous réponds de son aveu, & toutes les difficultés seront levées.

LE COMTE.

Il en reste une, Madame;.....enfin il faudroit l'interroger.

MÉLISE.

Il suffit, vous serez satisfait.....*Elle appelle.*

Mélanie? Pour cette fois, Monsieur, je ne vous presserai point de rester. Vous êtes libre d'entrer, je vous rejoins dans le moment.

## SCENE XI.

MÉLISE, DORIMENE, MÉLANIE.

MÉLANIE *aux pieds de Mélise.*

MA mere, aurois-je eu le malheur de vous déplaire? Ma tante, vous qui m'avez tant aimée?

DORIMENE.

Levez-vous, Mélanie, je vous aime encore, mais j'exige une peuve de votre tendreſſe, c'eſt un récit fidele de vos entretiens avec Terville. Dites-nous comment vous l'avez connu, ce qu'il vous diſoit, enfin ce qui s'eſt paſſé entre vous, mais ſur-tout ne nous déguiſez rien.

MÉLANIE.

Et pourquoi chercherois-je à vous tromper? l'amitié n'eſt pas un crime, vous me l'avez dit tant de fois. Oui, je m'en vais vous apprendre comment j'ai trouvé cet ami; puiſſe cet aveu ſincere lui mériter auſſi votre amitié, & ne me rien faire perdre de celle que vous avez pour moi!

MÉLISE.

Point de verbiage, au fait.

DORIMENE.

Ma ſœur, au nom de Dieu ne l'intimidez pas. Parlez, Mélanie, parlez; non, il n'y a point de mal

à

à tout cela, mais il y en auroit beaucoup à trahir la vérité dans la moindre circonstance.

MÉLANIE.

Je profitois un jour de la liberté que vous m'avez donnée, & je me promenois dans le jardin; la grille étoit ouverte, j'en sors; j'apperçois un ruisseau, je m'avance; ses bords étoient émaillés de fleurs, je m'assied pour former un bouquet. La fatigue, la solitude qui regnoit dans ce lieu, le murmure des eaux, un air frais, le ramage des oiseaux surprennent mes sens, je m'assoupis. Un songe agréable agitoit mes esprits lorsque je crois entendre quelque bruit. Je me réveille & je vois, ah ma tante! un homme à mes genoux me pressant la main. Je veux me lever, je veux fuir, mes forces me manquent, mes pieds se dérobent sous moi, ma voix expire sur mes levres; je fais de nouveaux efforts & il m'arrête: il n'y a pas de mal à cela, ma tante?

DORIMENE.

Non.

MÉLANIE.

Qui êtes-vous? lui dis-je en tremblant. Il se trouble, il hésite, il balbutie. Je suis, me dit-il enfin, un homme que le hasard a conduit à sa perte, qui meurt d'amour pour vous. De l'amour, lui ai-je dit, je n'ai point de remede à ce mal; si c'étoit de l'amitié..... Ah! répond-il vivement, c'est le même sentiment, c'est l'amitié la plus tendre, la plus vive

la plus animée : accordez-moi la vôtre. La noblesse de sa phisionomie, la douceur de ses expressions, la sincérité qui brilloit dans ses yeux, & plus encore le rapport de mon cœur, m'engageoit à ne pas la lui refuser. Il s'en apperçut, & imprima sur ma main le baiser le plus tendre : y auroit-il du mal à cela, ma tante ?

DORIMENE.

Continuez.

MÉLANIE.

Hé bien, ma tante, j'ai accepté son amitié, mais à condition que je vous en parlerois. Il m'a prié de ne point vous faire encore cet aveu. J'ai insisté, mais il m'a dit tant de raisons, que j'ai eu la foiblesse de lui promettre que je ne vous en parlerois pas de quelques jours : en cela il y a du mal, je le sais, mais il n'a exigé qu'un simple délai, pouvois-je le lui refuser ?

MÉLISE.

Mais enfin, comment a fini cet entretien ?

MÉLANIE.

Il m'a donné la main pour aider à me relever, & nous nous sommes séparés.

DORIMENE.

Mais vous l'avez revû depuis.

MÉLANIE.

Tous les jours, ma tante ; il m'avoit fait promettre de revenir au même lieu, & je n'ai eu garde d'y manquer.

MÉLISE.

Hé bien, que disoit-il, que faisoit-il dans ces différentes entrevûes?

MÉLANIE.

Il me disoit comme çà, qu'il m'aimoit bien, qu'il m'aimeroit toujours de même, que ce qui lui plaisoit le plus étoit mon ingénuité, qu'il respectoit mon innocence. Il répétoit ce mot plusieurs fois. Je croyois d'abord que c'étoit une insulte, mais il parloit d'un air si tendre, qu'il étoit impossible de m'en fâcher, & puis il me baisoit la main, & puis il me disoit la même chose; & quoiqu'il se répétât toujours, tout ce qu'il me disoit me faisoit chaque fois un nouveau plaisir.

MÉLISE.

Ensuite?

MÉLANIE

Ensuite nous nous séparions, & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que je ne le quittois jamais sans que mes yeux se couvrissent de larmes, & je m'appercevois que les siens étoient prêts d'en verser.

DORIMENE.

Est-ce bien là tout? ne me trompez pas.

MÉLANIE.

Je vous dis la pure vérité. Je le haïrois s'il m'avoit conseillé de mentir, je n'ai de reproche à lui faire que de m'avoir obligée de vous avoir laissé ignorer notre amitié.

MÉLISE.

J'aurois parié que cet homme là.....

DORIMENE.

Quoi, ma sœur, vous voudriez.....

MÉLISE.

Hé non, je ne voudrois rien, mais cet homme-là ne seroit jamais mon mari. Quoi qu'il en soit, nous l'avons échappé belle. Ecoutez, ma fille, quand vous serez moins imbécille, vous connoîtrez le danger que vous avez couru. Oubliez cet homme, je vous l'ordonne & vous défends de lui parler jamais.

MÉLANIE.

Mais, ma mere, il m'a dit qu'il mourroit s'il cessoit de me voir.

MÉLISE.

Taisez-vous, on ne meurt pas de cela, au surplus je le veux & cela suffit. *Le fallon s'ouvre, elle apperçoit le Comte.* Avancez; victoire, Monsieur, nous pouvons terminer quand nous voudrons; vous aurez une femme tendre, sur ma parole; mais ceci dure trop long-tems, finissons: j'ai une partie arrangée, c'est un souper délicieux avec quatre hommes divins, & une femme charmante, je ne puis manquer à mes engagemens. Je pars demain, arrangez-vous là-dessus, je vous laisse avec ma très-prudente sœur. Félicitez-la du succès de ses soins, de son talent merveilleux pour élever des Agnès, & concluez, j'y donne les mains. Je vais écrire quelques dépêches, & vous rejoins.

## SCENE XII.

LE COMTE, DORIMENE, MÉLANIE.

LE COMTE.

VOus avez là, Madame, une sœur qui vous ressemble bien peu. Heureusement Mélanie élevée par vos mains, aura des sentimens plus solides.

DORIMENE.

Ma sœur est à la vérité d'une vivacité qui pourroit lui faire tort auprès des personnes qui ne la connoissent pas. Croyez, Monsieur, qu'elle n'a que ce défaut, & malgré la légereté de ses propos, on n'a jamais eu aucun reproche à faire à sa conduite.

LE COMTE.

Je le crois, Madame, j'ai connu dans ma jeunesse beaucoup de ces femmes coquettes par air, qui détruisoient cruellement, dans le tête-à-tête, les espérances que leurs agaceries sembloient donner dans le public.

DORIMENE.

Hé bien, Mélanie, à quoi pensez-vous avec ces regards fixés à terre? avouez que vous nous croyez bien cruelles votre mere & moi.

MÉLANIE.

Ah ma tante, vous ne m'aimez plus.

DORIMENE.

Pardonnez-moi, mon enfant, je vous aime toujours; mais vous, voulez-vous bien me prouver votre tendreſſe ?

MÉLANIE.

De tout mon cœur, ordonnez.

DORIMENE.

Hé bien, croyez-en à notre expérience, laiſſez-vous conduire par des perſonnes plus éclairées que vous ſur vos propres intérêts, oubliez ce jeune homme dont les conſeils vous auroient perdue, conſentez à votre bonheur, & recevez avec reconnoiſſance les avantages que M. le Comte vous fait.

LE COMTE.

Je ſerois peu flatté de ce ſentiment, j'en exige un plus honorable, le ſentiment de l'amitié, me l'accorderez vous ?

MÉLANIE.

Il ne tiendra pas à moi, Monſieur, dès que ma tante le veut.

DORIMENE.

Oui, ma fille, je ſuis sûre que vous aimerez Monſieur, lorſque vous ſaurez combien il mérite votre eſtime; il eſt bon que vous faſſiez connoiſſance, je vous laiſſe enſemble un inſtant, & j'eſpere qu'à mon retour je vous trouverai plus docile à mes avis. *Bas au Comte.* Profitez de ce moment pour gagner

sa confiance. Si vous saviez jusqu'à quel point elle porte la naïveté, vous l'en aimeriez cent fois davantage; tâchez de détruire dans son esprit les idées de ce jeune homme, &....

LE COMTE *à Dorimene.*

Croyez que si je ne puis gagner son cœur, dumoins je ne perdrai pas son estime.

---

## *SCENE XIII.*

LE COMTE, MÉLANIE.

LE COMTE.

AUriez-vous l'injustice de penser Mademoiselle, que je ne veux m'unir à vous que pour faire votre malheur? vous me connoissez mal si vous me prêtez des sentimens aussi barbares. Malgré le desir de vos parens, soyez sûre que je n'accepterai jamais votre main contre votre gré. Comment pourrois-je vous persécuter, moi qui ne suis occupé que de l'envie de vous plaire, qui voudrois vous rendre heureuse au prix de tous mes biens, & qui n'ai cherché dans votre alliance que le doux plaisir de rendre à vos vertus l'hommage qui leur est dû, de contribuer à votre fortune, de vous prouver par mes soins combien vous êtes digne d'être aimée, & de mériter par mes attentions & ma tendresse votre amitié seule, que j'ambitionne?

MÉLANIE.

Ce que vous me dites là, Monsieur, me paroît très-flatteur & j'en suis fort reconnoissante ; mais je n'ai point appris à user de dissimulation, & vous êtes trop honnête homme pour que je cherche à vous tromper : je voudrois que l'amitié que vous me demandez fût en mon pouvoir, mais.....

LE COMTE.

Je vous sais gré de votre sincérité ; on ne commande point à ses sentimens : mais au-moins dites-moi avec la même franchise si vous avez de l'antipatie pour moi, si vous me haïssez ?

MÉLANIE.

Non, Monsieur, vous me paroissez estimable, & je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous aimer.

LE COMTE.

Cette assurance me console. Mes procédés vous prouveront que je ne suis pas indigne de votre estime, & peut-être de quelque chose de plus.

MÉLANIE.

Je vous rends justice, Monsieur, je le crois. Je vous avouerai même que je préfere de m'unir à vous plutôt qu'avec tout autre.

LE COMTE *avec joie.*

Est-il possible !

MÉLANIE.

Oh oui, En vérité je vous épouserai avec plaisir,

pourvû qu'on ne m'oblige pas de vous aimer, cela ne dépend pas de moi.

LE COMTE.

Quoi, ne pourrai-je point vous toucher?

MÉLANIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, vous parlez de procédés, par exemple, il en est un qui me flatteroit beaucoup.

LE COMTE.

Comment?

MÉLANIE.

Vous pourriez me rendre un grand service.

LE COMTE.

Parlez, Mademoiselle, vous comblerez mes vœux en me fournissant l'occasion de vous prouver mon zele & ma tendresse.

MÉLANIE.

Puisque vous m'aimez, vous serez sans doute bien aise de m'obliger, car je pense ainsi, moi; il n'est rien que je ne fisse pour ma tante, pour ma mere.

LE COMTE.

Il n'est rien que je ne fasse pour vous, parlez encore un coup.

MÉLANIE.

Vous avez du crédit sur elles.

LE COMTE.

Elles ont des attentions pour moi.

MÉLANIE.

Hé bien, Monsieur; mais vous me refuserez peut-être, & je vous avertis que j'en serois très-fâchée.

LE COMTE.

Non assurément.

MÉLANIE.

Et si vous m'accordez cette grace, je vous aurai tant d'obligation.....

LE COMTE.

Hâtez vous, je suis impatient d'apprendre ce que vous pouvez exiger de moi, beaucoup plus encore de vous satisfaire.

MÉLANIE.

Ecoutez, j'ai un ami que j'aime de tout mon cœur, jeune, bien fait, aimable.

LE COMTE.

Hé bien, Mademoiselle?

MÉLANIE.

Hé bien, Monsieur, depuis qu'on m'a parlé de vous épouser, ma mere, je ne sais par quel caprice, m'a défendu de le voir. Il en mourra, Monsieur, car il me l'a dit, voyez le malheur que ce seroit.

LE COMTE.

Et que puis-je faire à cela?

MÉLANIE.

Obtenez de ma mere, de ma tante que je le voye; que je lui parle, que je l'aime.

LE COMTE.

Qui ? moi ?

MÉLANIE.

Oui, vous me l'avez promis. Vous le pouvez.

LE COMTE *à part.*

Quelle simplicité !

MÉLANIE.

Ne voilà-t-il pas que vous détournez la tête. Vous me refusez, je le vois bien : vous êtes aussi cruel que mes parens, si vous m'aimiez comme vous dites, vous m'accorderiez la premiere grace que je vous demande. Monsieur, vous me paroissez si bon, si humain.

LE COMTE.

Vous ne vous trompez pas, comptez que je ferai tous mes efforts.....

MÉLANIE.

Vous me rassurez, Monsieur; que je vous embrasse. J'aime Terville, je l'ai connu avant vous, s'il y avoit une autre sorte d'amitié que celle que j'ai pour lui, je vous l'offrirois. Oui, je vous devrai mon bonheur; après ma tante, ma mere, & Terville, vous serez ce que j'aurai de plus cher au monde.

LE COMTE *à part.*

A-t-on jamais fait une semblable proposition ? moi aller chercher mon rival !

MÉLANIE.

Que dites-vous là tout bas ?

LE COMTE.

Je pense aux moyens de vous satisfaire; mais si vous saviez ce qu'il doit m'en coûter, ce que je risque par cette démarche.....

MÉLANIE.

Oui, d'essuyer un refus : mais écoutez, il y a un moyen, si elles resistent à vos instances, épousez-moi, vous serez le maître alors, car on me l'a dit, & nous ferons venir Terville, il sera notre ami, il sera le mien, il sera le vôtre, & vous verrez que ma mere & ma tante l'aimeront aussi, car il est si aimable.

LE COMTE.

(*à part.*) (*haut.*)

Cette naïveté me touche..... Vous triomphez, Mademoiselle, je suis capable de trahir mes intérêts pour les vôtres; vous saurez un jour de quelle importance est ce sacrifice. *A part.* Oui, il faut savoir ce que c'est que ce Terville.

MÉLANIE.

J'apperçois ma mere qui sort du sallon, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai prié de lui demander cette faveur, elle me gronderoit peut-être, car elle m'a parlé d'un ton si effrayant.

LE COMTE.

Rapportez-vous en à ma prudence. *Mélanie sort & rentre plusieurs fois.*

MÉLANIE.

Dites-lui cela comme de vous-même, entendez-vous?

LE COMTE.

Allez vous serez contente.

MÉLANIE *revient.*

Mais quand lui en parlerez-vous?

LE COMTE.

Le plutôt que je pourrai.

MÉLANIE *revient.*

Et si elles s'obstinent, vous savez ce que je vous ai dit.

LE COMTE.

Oui, oui, je ferai tout pour vous plaire, soyez tranquille. *Elle sort.*

---

## *SCENE XIV.*

LE COMTE.

Est-elle sortie enfin? Quelle ardeur! quelle vivacité! & pour tout le reste elle est d'une tranquillité imbécille: ô nature! Il est impossible de la guérir de cette passion. Mais quel est ce jeune homme? ce

nom est inconnu dans le pays... *Il rêve.* si c'étoit... non..... pourquoi déguiser son nom?..... il y a si peu de tems qu'il est arrivé..... mais cet amour n'est pas de vieille date..... enfin je veux éclaircir mes soupçons..... mais comment?..... oui..... une partie du voisinage est aujourd'hui invitée dans mon château..... c'est le moyen le plus court pour connoître.....

## SCENE XV.

LE COMTE, MÉLISE.

MÉLISE.

HE bien! où en êtes vous? cette fantaisie lui tient-elle encore au cœur? avez-vous su l'en guérir? la petite personne me paroît un peu opiniâtre. Mais voyez donc, il ne semble pas qu'elle y touche, & ça vous parle avec une fermeté comme si elle étoit mariée; mais cela se passera.

LE COMTE.

Je l'espere.

MÉLISE.

Sans doute, & elle ne sera pas deux mois seulement dans les tristes liens du mariage, qu'elle sera si dégoutée de l'espece que..... Mais je vous demande pardon; ce n'est pas pour vous, au-moins, vous me paroissez un galant homme, mais il faut convenir que les hommes de nos jours sont si maussades....

je parle de ceux de Paris.... à la campagne peut-être on se sauve dans la foule..... Vous, par exemple, vous êtes un bon homme, bien rond, bien uni.... enfin ma fille sera fort heureuse. Vous a-t-elle dit au moins quelque chose d'obligeant? cela est si neuf.

LE COMTE.

Elle n'a point encore l'usage du monde & ne parle pas avec autant de politesse que vous, Madame, mais en revanche j'ai à me louer de sa sincérité.

MÉLISE.

De la sincérité! c'est la vertu de son âge; ce seroit un défaut dans la suite. Elle s'en guérira, Monsieur; elle vous a donc dit qu'elle ne pensoit plus à ce jeune étourdi.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, Madame, & nous devons au tems le soin de ramener son cœur à la raison. Il faut la distraire de cette idée. Je crois qu'en remplissant ses instans par quelques plaisirs, nous pourrions écarter de son esprit ce jeune homme qui l'occupe; & pour commencer à mettre cette maxime en pratique, j'ai compagnie chez moi, il y a des violons dans le voisinage, mon château n'est qu'à deux pas; & si Madame Dorimene le permettoit, nous lui donnerions un bal ici dans le jardin même: l'air est encore chaud.

MÉLISE.

Comment, Monsieur le Comte, je ne vous croyois

pas si galant: mais savez-vous bien que cela a tout l'air d'une fête? Un bal? j'y danserai, j'aime à la folie ces assemblées champêtres. Des bergers, des bergeres, des fleurs, des houlettes, des chansons, des hautbois, des musettes! c'est comme qui diroit l'Acadie enchantée.

LE COMTE.

Dans l'Arcadie, Madame, il n'y avoit que des bergers heureux.

MÉLISE.

Vous le serez, Monsieur, vous le serez; comment vous savez donner des fêtes! Oh vous devez plaire, je vous en réponds; mais hâtez-vous, la nuit s'avance, allez rassembler votre monde.

LE COMTE.

Mais il faudroit que Madame Dorimene consentît.

MÉLISE.

Elle consentira, je m'en charge, je prends tout sur moi: allez donc. *Il sort.* Oui, cette place est assez commode, on étoufferoit dans le sallon. Ces fleurs en souffriront peut-être; mais qu'importe? on en mettra d'autres à la place. *Elle appelle.* Champagne? Picard? Lafleur? Lafrance? *Ils arrivent.* Apportez les banquettes de l'anti-chambre, des chaises, des siéges. *Les uns sortent pour obéir, les autres restent.* Vous, transportez ailleurs ces vases....non...de ce côté... N'avez-vous pas ici des lampions, des lanternes? Il faudra éclairer ces arbres..... Mettez des pots à feu dans

dans l'avenue & dans la cour. *On apporte des banquettes.* Celle-là dans le fond.... là pour y placer la musique, les autres aux deux côtés..... plus haut. Vous remplirez le reste par des siéges... *A part.* Il faut que tout soit prêt à leur arrivée.

## SCENE XVI.

MÉLISE, DORIMENE, MÉLANIE.

DORIMENE.

MAis, qu'est-ce donc? ma sœur, tout est en mouvement dans le château? pourquoi ces apprêts? que signifient ces arrangemens? attendez-vous compagnie?

MÉLISE.

Eh oui! c'est le Comte; l'auriez-vous imaginé? Il nous donne une fête! Il vouloit, disoit-il, votre agrément, je m'en suis chargée. Il a du monde chez lui, il nous amene des violons, il va arriver. *Aux Laquais.* C'est assez bien comme cela, il n'est plus question que d'éclairer ces lieux; voilà la nuit. Mais il nous faudra quelques rafraîchissemens; qu'on appelle l'officier.... non..... je veux lui parler moi-même..... Ma sœur, vous permettez que je donne des ordres chez vous. Vous ne vous entendez point à tout cela. Je vous laisse avec ma fille, instruisez-la un peu afin qu'elle ne soit pas aussi maussade avec tout ce monde.

## SCENE XVII.

DORIMENE, MÉLANIE.

*Pendant cette scene les Domestiques arrangent tout dans le fond, & éclairent le théâtre avec des lanternes ou des lampions.*

DORIMENE *à part.*

UNE fête chez moi! cela sera nouveau; n'importe, j'approuve leur dessein. *A Mélanie.* Hé bien, Mélanie, vous me haïssez donc?

MÉLANIE.

Moi, ma tante! quel reproche cruel? je donnerois ma vie pour vous prouver toute ma tendresse.

DORIMENE.

Vous m'aimez, dites-vous; & malgré la promesse que vous m'aviez faite de ne jamais vous attacher à personne sans mon aveu, vous avez donné votre cœur à un inconnu. Vous m'aimez, & vous me rendez malheureuse en refusant un établissement qui auroit fait notre félicité & la vôtre. Vous m'aimez, & vous allez mériter la disgrace de votre mere, & sans doute la mienne, en vous obstinant dans un penchant qu'elle condamne.

MÉLANIE.

Et pourquoi le condamner ce penchant? Ma mere n'est point injuste. Je ne m'oppose point à ses desirs,

J'épouserai le Comte, voilà tout ce qu'elle exige sans doute ; mais on m'arracheroit plutôt la vie que le souvenir de Terville. Elle le verra, elle l'aimera, elle sera touchée de mes larmes, des siennes.

DORIMENE.

Ne vous en flattez pas, vous avez vû Terville pour la derniere fois. Le Comte seul mérite votre cœur, il vous offre un titre honorable, une grande fortune. Cessez de vous opposer aux volontés de Méliſe, elle vous aime ; mais une plus longue résistence la forceroit à vous haïr : elle feroit votre malheur, & malgré toute ma tendresse, il me seroit impossible de vous secourir.

MÉLANIE.

O dieux ! que m'annoncez-vous ? ma tante ! quoi vous pourriez cesser de m'aimer ?

DORIMENE.

Cruelle Mélanie ! vous me désespérez. Ne pourrai-je gagner sur vous d'éviter le sort funeste qui vous menace ?

MÉLANIE.

Est-ce à moi qu'il faut vous en prendre, si j'ai succombé au penchant que vous m'avez inspiré ? Et pourquoi me peigniez-vous ce sentiment comme le seul capable de me rendre heureuse ? il falloit endurcir mon cœur & le prévenir contre ses charmes. Docile à vos leçons, j'en eusse rejetté les plaisirs, je les eusse sacrifiés à la crainte de vous déplaire. Mais loin

de m'en éloigner, vous n'avez été occupée qu'à me faire sentir les douceurs de l'amitié : ces charmes que j'éprouvois dans la vôtre, ont préparé mon cœur à la séduction que vous me reprochez. J'ai vû Terville, je l'ai jugé digne de ma tendresse ; je ne lui ai point résisté, je l'avoue, persuadée qu'elle étoit une vertu. Pour Terville seul deviendroit-elle un crime, lorsque vous m'en faites un devoir pour le Comte ? Non, ma chere tante, si je suis coupable, ce n'est que pour vous avoir fait un mystere de nos liaisons.

DORIMENE.

Et dans la défense que je vous avois faite de n'aimer personne sans mon consentement, n'avois-je pas prévenu ce qui fait aujourd'hui mon supplice ? Devois-je croire qu'oubliant mes avis vous vous engageriez dans des liens que je serois forcée de condamner ? Pouvois-je penser que Mélanie, dont j'élevois l'enfance avec une si douce inquiétude, que je tenois dans mes bras, que je serrois si souvent sur mon sein, qui faisoit toutes mes délices, que ma chere Mélanie trahiroit un jour mes soins les plus tendres, en recevant dans son ame une impression que je ne lui aurois pas donnée ?

MÉLANIE.

Hé oui, je vous l'ai dit, je suis coupable ; que faut-il faire pour mériter mon pardon ?

DORIMENE.

Oublier Terville, & donner toute votre tendresse à l'époux qu'on vous destine.

MÉLANIE.

L'oublier! & le puis-je?... Si on m'imposoit la loi (*tendrement.*) de cesser de vous aimer, ma tante? je perdrois plutôt la vie que d'y consentir.... Vous vous attendrissez; ne détournez point vos regards. *Se jettant à ses genoux.* Laissez-vous toucher par mes pleurs. Le ciel m'est témoin que tous mes desirs se bornent à vous plaire. Ne suis-je plus votre chere Mélanie? Ah! par ces genoux que j'embrasse, par cette main que j'ai baisée tant de fois, pardonnez-moi, pardonnez-moi un penchant dont je ne suis pas la maîtresse.

DORIMENE.

Levez-vous, mon enfant, embrassez-moi; je sens qu'il m'est impossible de ne pas vous aimer..... Ecoutez, j'engagerai votre mere de différer votre mariage de quelques jours. Je vous laisse ce tems pour faire des réflexions. Vous me les communiquerez, je vous aiderai de mes conseils, & peut-être parviendrons-nous à faire tomber de vos yeux le nuage qui les couvre, & à vous guérir d'une passion dont vous éprouvez l'impétuosité sans la connoître.

MÉLANIE.

Et Terville, ma tante?

DORIMENE.

Hé bien, je le verrai. S'il est honnête homme & s'il vous aime, il nous aidera à vous détromper.

Vous me conduirez demain à votre rendez-vous ; mais essuyez vos larmes, rassurez vos esprits, & cachez aux yeux des personnes qui vont arriver, l'agitation de votre cœur. J'entends des voitures dans la cour.... on ouvre.

## SCENE XVIII.

DORIMENE, MÉLANIE, MÉLISE, ORPHISE, LE BARON D'ORBAC, LA BARONNE, & beaucoup d'autres Personnages.

*Les Musiciens arrivent aussi avec leurs instrumens, & se placent sur la banquette du fond ; tous les Danseurs & les Danseuses en habit bourgeois, viennent également prendre place.*

DORIMENE.

CHampagne, avancez des siéges. Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter ma sœur. Si nous avions prévû votre visite, nous vous aurions surement prévenues ; mais quelques embarras.... la circonstance subite de ce bal, ne nous ont pas permis d'avoir cet honneur.

*Toutes les Dames embrassent successivement Mélise, les hommes lui font des révérences.*

ORPHISE.

Nous sommes charmées que cette occasion nous procure l'honneur de faire connoissance avec Mada-

me, & moi en particulier, Madame, je suis ravie.....

MÉLISE.

Vous me comblez, en vérité. C'est à moi à me féliciter de cet avantage. J'en ferai des remercimens à M. le Comte; mais pourquoi ne paroît-il pas?

LA BARONNE D'ORBAC.

Un de ses chevaux s'est abattu à quelques pas du château, il va bientôt arriver.

DORIMENE.

Mesdames, voudriez-vous prendre place? Messieurs, vous avez des siéges.

*Dorimene indique aux Dames les places qu'elles doivent occuper, mais elles font beaucoup de cérémonies pour passer.*

ORPHISE *à la Baronne.*

Passez donc, Madame.

LA BARONNE.

Après vous, Madame.

ORPHISE.

Oh pour cela, Madame!

LA BARONNE.

Ah Madame!

ORPHISE.

Mais cela est impossible, assurément je n'en ferai rien.

MÉLISE *à part.*

La peste des bégueules.

*Dorimene prend la main de la Baronne ; celle-ci en passant devant Orphise & faisant des révérences à tout le monde.*

LA BARONNE.

Vous l'ordonnez, Madame.

ORPHISE.

Madame !

*Tout le monde se place enfin ; Dorimene & Mélise s'asseyent les dernieres & mettent Mélanie au milieu d'elles.*

MÉLISE.

C'est donc-là la musique du canton ?

LE BARON.

Oui, Madame ; elle n'est pas excellente, mais il faut bien se contenter de ce que l'on a : ce n'est pas que nos oreilles soient moins délicates que d'autres. Je jouois le rôle d'Adonis dans la cour de l'Electeur en mille sept cent.... & Madame la Baronne jouoit Vénus avec un art qui fit l'admiration de tous les princes Allemans.

MÉLISE.

Madame chante donc.

LE BARON.

Oui, Madame, elle joint à la connoissance de la musique & au goût du chant, beaucoup d'autres talens.....

MÉLISE.

Elle pourroit s'en passer ; elle est au mieux. En

vérité, Monsieur le Baron, c'est un meurtre d'enterrer une aussi jolie personne dans la province, elle feroit les délices de Paris.

LE BARON.

Elle fait les miennes, Madame, &.....

CHAMPAGNE *annonce.*

Monsieur le Comte d'Armainville.

---

## *SCENE XIX.*

Les mêmes, LE COMTE, & CLERVAL.

*Tout le monde se leve. Mélanie regarde, reconnoît Terville dans Clerval, fait un cri de joie, & s'élance dans ses bras.*

MÉLANIE *fort vivement.*

Ciel! que vois-je? quel bonheur! je vous revois! Si vous saviez combien j'ai souffert: je vous conterai tout cela. *Au Comte.* Monsieur, c'est à vous que je dois ce plaisir. Vous me l'aviez promis. Vous êtes adorable. Que je vous embrasse..... Vous le voyez, ma tante, là, ne mérite-t-il pas mon amitié? *A Clerval.* Avancez donc, avancez. Voilà ma tante, voilà ma mere, venez les embrasser.

MÉLISE.

Mais, mais, mais, quelle extravagance? qu'est-ce que ceci signifie?

LE COMTE.

Je le devine, Madame.

MÉLISE.

Monsieur le Comte, quel est donc ce jeune homme?

MÉLANIE.

C'est Terville, ma mere.

LE COMTE.

Et voilà le mot de l'énigme. *A Clerval.* Monsieur, pourquoi ce nom étranger?

CLERVAL.

Le hasard m'a procuré la connoissance de Mélanie. Ses charmes ont surpris mon cœur; je l'ai aimée dès que je l'ai vûe. Elle m'a paru sensible à ma tendresse, & je lui ai déguisé mon nom pour n'être point reconnu.

MÉLISE.

Je n'en reviens point; mais il est assez joli garçon. Hé bien, voici une aventure de roman, comment la terminerons-nous.

LE COMTE.

J'ai triomphé de mon amour. Je sacrifie mon bonheur à celui de votre fille. *Il prend la main de Mélanie & celle de Clerval.* Consentez à l'union de ces deux amans, ils sont dignes l'un de l'autre. Sous le nom de Terville reconnoissez le fils du Marquis de Clerval mon frere. Il a une fortune honnête, de grandes espérances, & je puis disposer de son sort.

MÉLANIE.

Quoi, Monsieur, je l'épouserois aussi. Ah! si je dois l'aimer en m'unissant à lui, je vous proteste qu'il ne faudra pas m'y contraindre.

DORIMENE.

Hé bien, ma sœur?

MÉLISE.

Moi! tout ce que vous voudrez. Je suis venue pour assister aux nôces de ma fille, mon but est rempli, je donne les mains à tout.

DORIMENE.

Mesdames, vous êtes surprises sans doute de ce qui se passe devant vous. Cette histoire seroit actuellement déplacée; on vous éclaircira le fait (*a*).

MÉLISE.

Oui, ne songeons à présent qu'à nous réjouir; mais avant que de commencer le bal, il nous revient un air de Madame la Baronne.

---

(*a*) La piece finit ici; le reste n'étoit ajouté que pour faire briller les talens de Mademoiselle Dubois, si cette piece avoit été destinée à la comédie Françoise. Par-tout ailleurs il faudroit retrancher, non-seulement tout ce qui suit, mais une partie de la scene précédente. L'art avec lequel cette Actrice imite les différentes Cantatrices est si étonnant, que je ne conçois pas comment les Comédiens n'en ont pas profité pour en former une scene délicieuse.

LA BARONNE.

Hé non, Madame, je chante à faire peur: d'ailleurs je ſuis accablée d'un rhume ſi violent.....

LE BARON.

Allons, un peu de complaiſance. A demi-voix ſi vous voulez.

LA BARONNE.

En vérité, Monſieur le Baron, vous êtes terrible. Vous avez la fureur de me faire chanter, mais je n'ai pas ici ma muſique, & je ne ſais preſque rien par cœur.

LE BARON.

Si fait, ſi fait, chantez-nous quelque grand air de l'Opéra, ou ſi vous aimez mieux, une ariette italienne ou françoiſe.

MÉLISE.

Pourquoi pas les trois?

LE BARON.

Sans doute. Elle a un talent ſingulier pour contrefaire les Actrices les plus célébres. Elle imite leur inflexion de voix, leur geſte, leur mouvement; vous verrez, vous verrez. A la muſique, allons, Meſſieurs. *Il chante*, la, la, la, la. Vous amans que j'intéreſſe.

*L'orchestre joue, & Mademoiselle Dubois, qui fait le rôle de la Baronne, chante trois airs, dans lesquels elle contrefait Mademoiselle Arnoud, Mademoiselle Piccinelli, & Madame la Ruette ou Madame Favard.*

FIN.

# OBSERVATIONS
## *SUR CETTE PIECE.*

1°. Le sujet n'en est point original ; il est puisé dans les Contes de Mademoiselle Uncy. J'ai si peu déguisé ce défaut, si c'en est un, que j'ai copié des phrases entieres employées par l'auteur des *Graces de l'ingénuité*.

2°. On m'a dit que si on jouoit cette Comédie, il faudroit annoncer l'arrivée de Clerval qui paroît tomber des nues. Je ne suis pas de cet avis, mais il seroit fort aisé de faire ouvrir la scene par cet Acteur. Il entreroit par la coulisse opposée au château, il s'avanceroit en tremblant & marchant sur la pointe des pieds, & diroit à-peu-près ce qui suit. « J'ai heu-» reusement trouvé la grille ouverte, & je suis par-» venu jusqu'ici sans être apperçu... *Il regarde de tous* » *côtés*. Elle n'y est point..... voilà l'heure où elle a » coutume de sortir..... Que de graces! que d'ingé-» nuité! quelle innocence!..... J'ai rencontré beau-» coup de femmes dans le monde; je croyois les ai-» mer, quelle erreur!.... Non je n'ai jamais éprouvé » une émotion aussi vive, aussi tendre, aussi déli-» cieuse; non, je n'avois jamais aimé.... qu'on dise » après que la vertu est un obstacle au sentiment. » C'est le charme, c'est l'attrait le plus puissant dont » le sexe puisse être embelli... Mesdames de Paris, je

» vous régalerai de cette histoire..... Mais j'entends » du bruit ; on ouvre le sallon ; sauvons nous». Dorimene entreroit alors un livre à la main ; elle feroit quelques pas en silence, & prendroit ensuite la situation que je lui donne.

3°. J'avoue que comme censeur des spectacles, je trouverois à reprendre dans cette piece si elle devoit être jouée, & il n'y auroit pas de justice à être moins indulgent pour les autres que pour soi-même. Mélise n'est peut-être pas assez réservée dans ses propos, & je crois qu'il faudroit lui retrancher deux ou trois plaisanteries un peu fortes. A la fin de la dixieme scene, le Comte devroit laisser deviner le sujet de ses craintes & ne rien prononcer. La scene suivante est très-délicate, & il faudroit en presser le dialogue, & se hâter de rassurer les spectateurs sur l'innocence de Mélanie. Il y a d'autres endroits qu'il seroit bon d'adoucir.

Il faut beaucoup plus de sévérité pour les ouvrages qui doivent être produits sur la scene, que pour ceux qui sont simplement soumis à la lecture. La femme la plus honnête sourit dans son cabinet sur une plaisanterie qui la feroit rougir au théâtre. Notre délicatesse semble être augmentée en proportion de la corruption de nos mœurs. Le parterre est devenu d'une difficulté étonnante, il entend malice à tout, & seroit révolté des libertés répandues dans les anciennes Comédies, si on les donnoit de nos jours.

Mais, ce qu'on a peine à concevoir, c'eſt la preſteſſe avec laquelle il ſaiſit les alluſions les plus détournées & les idées les plus profondes. Liſez une nouvelle piece, vous y trouverez une penſée dont le ſens vous échappera, ou dont vous ne comprendrez la fineſſe qu'après un moment de réflexion. Allez enſuite au ſpectacle où l'on jouera cette piece pour la premiere fois, la même penſée ne ſera pas entierement prononcée par l'Acteur, qu'elle ſera ſentie & applaudie. Ce n'eſt point un ſeul homme, ce ne ſont point pluſieurs hommes qui dirigent la multitude, c'eſt un ſentiment ſubit & général qui ſe manifeſte ſimultanément dans toutes les parties du ſpectacle. On diroit qu'une intelligence ſupérieure plane au milieu de la ſale pour inſpirer les ſpectateurs.

Quoi qu'il en ſoit de cette obſervation, je laiſſe au Public à juger des autres défauts de cette piece.

L'AMANT

# L'AMANT HEUREUX PAR UN MENSONGE,

*FARCE.*

# AVERTISSEMENT.

*LE sujet de la piece qu'on va lire, me fut donné par un homme qui occupe ses loisirs en cultivant les lettres. Il avoit même déjà esquissé quelques scenes, que j'aurois peut-être bien fait de conserver en entier. Rarement on réussit lorsqu'on travaille sur les idées d'autrui. Ce n'est pas que je me sois absolument assujetti au plan qui m'avoit été tracé; mais à force de corriger & de refondre, à force de vouloir un peu ennoblir un sujet peu susceptible de tant de décence, il est résulté une piece qui n'est peut-être ni une Comédie, ni une Farce. J'avois dessein de la supprimer de ce Recueil, mais il m'a paru que les Scenes V. VI. VII. & VIII. étoient assez plaisantes, & j'ai cru qu'elles feroient plaisir.*

## *ACTEURS.*

ORONTE, pere de Julie.

JULIE, fille d'Oronte.

VALERE, amant de Julie.

CRISPIN, valet de Valere.

LISETTE, suivante de Julie.

UN NOTAIRE.

*La scene est dans la Maison d'Oronte.*

# L'AMANT HEUREUX PAR UN MENSONGE,

*FARCE.*

## *SCENE PREMIERE.*

JULIE & LISETTE.

*Liſette arrive apportant des habits de bal,*

JULIE.

VOus pouvez remporter tout cela.

LISETTE.

Mais, Madame, vous m'avez preſſée d'aller chercher ces ajuſtemens chez votre Marchande de modes, vous vouliez être habillée de bonne heure.....

JULIE.

Mais, Mademoiſelle, j'ai changé d'avis.

LISETTE.

Le bal commence à cinq heures, je vous en avertis : vous n'aurez pas le tems.....

JULIE.

Il peut commencer à quatre, je ne veux point y aller.

LISETTE.

Quoi ! point-du-tout ?

JULIE.

Non, point-du-tout.

LISETTE.

Valere comptoit cependant.....

JULIE.

Hé bien, il décomptera; mais voilà bien des raisons. Remportez ces habits, vous dis-je, & laissez-moi tranquille.

LISETTE.

Votre tante qui se propose de vous emmener.....

JULIE.

Vous lui direz que j'ai la migraine, & que je la prie de me dispenser de la suivre.

LISETTE *à part, en s'en allant.*

Voilà une migraine bien subite..... il y entre du dépit amoureux, ou je suis bien trompée.... ah, que les amans sont ridicules ?

## SCENE II.

JULIE, VALERE.

JULIE.

AH! vous voilà, Monsieur, je suis ravie de vous voir.

VALERE.

Ravie.... oui.... c'est le mot; & moi très-ravi, Madame.

JULIE.

Vous plaisantez, je crois.

VALERE.

Moi, point-du-tout, je vous, assure; il est vrai que la chose est assez plaisante.

JULIE.

Si la chose est plaisante, vous êtes, vous, bien déplaisant.

VALERE.

(*à part.*)

Le compliment est honnête..... Allons, la lettre

(*haut.*)

a fait son effet. Fort bien, Madame, fort bien; c'est prendre son parti un peu vîte, mais on tâchera de s'en consoler

JULIE.

Consolez-vous, Monsieur, la personne que vous venez de voir vous a fourni sans doute de grands motifs de consolation.

VALERE.

Elle m'en a du-moins fait sentir la nécessité, elle m'a dit des choses fort agréables.

JULIE.

Je n'en doute pas, & je vous proteste que cela m'est très-indifférent.

VALERE.

Je le vois bien, mais il ne falloit pas être si longtems à me l'apprendre, & ne pas joindre la perfidie...

JULIE.

Ecoutez, Monsieur, vous m'outragez. Ne joignez pas vous-même l'insulte à la trahison. Considérez que vous êtes encore chez moi, & que le peu de tems que vous avez à y rester, vous devez me respecter.

VALERE.

Ce sera le seul sentiment que je tâcherai de conserver. Je sais bien que votre porte me sera fermée désormais.

JULIE.

Mais.... vraiment.....avec votre nouvelle intrigue, apparemment que vous souhaiteriez que je devinse sa confidente, que je vous aidasse dans vos amours. Oh! c'en est trop. Allez, Monsieur, allez dire au digne objet de votre tendresse, qu'elle doit être très-flattée d'une conquête comme la vôtre, & qu'assurément je ne la lui disputerai pas.

## SCENE III.

JULIE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à part.*

ILs étoient ensemble, j'aurois parié qu'ils se querelloient.

VALERE.

Mais quel est ce galimathias d'intrigue, de nouvelle tendresse.... Vous extravaguez, je crois.

LISETTE *à part.*

Fort bien.

JULIE.

(*faisant une révérence.*)

Je vous suis bien obligée..... Adieu, Monsieur, ne reparoissez plus devant moi.... *Elle veut sortir.*

LISETTE.

(*à part.*)

Non, demeurez..... Il faut dissiper cet orage..., (*en les regardant.*) (*à Julie.*)

Hé bien?... nous y voilà encore.... Que vous mériteriez bien que je vous laissasse sortir sans autre éclaircissement: eh! n'avez-vous pas honte de votre conduite? à-peine vous êtes vous rencontrés que vous vous êtes épris l'un & l'autre de la passion la plus vive. Valere croyant qu'il suffisoit de vous aimer pour espérer de vous posséder, vous a fait étourdiment

demander en mariage à votre pere, en avouant son peu de fortune. Jugez comme il a réussi auprès d'un avare & d'un Procureur. Le vieillard qui se rit de tous ces beaux sentimens, & qui cherche dans son gendre de la fortune & non de la figure, l'a refusé tout net, & n'a pas seulement voulu le voir. Vous avez été au désespoir l'un & l'autre. Vous vous êtes écrits par mon entremise: enfin le bon homme a été obligé de faire un voyage pour arranger je ne sais quelle succession; votre tante Doralise a bien voulu favoriser votre tendresse & recevoir Valere chez vous. Depuis l'absence de votre pere, vous vous êtes vus tous les jours, & grace à Dieu tous les jours vous vous êtes querellés. Oh, je n'ai jamais vus desamans d'une espece si ridicule, oui ridicule. Ils cherchent, ils imaginent à chaque instant des raisons de se brouiller! hé, si vous étiez mariés, que feriez-vous de pis? Ils appellent cela s'éprouver. Oh! croyez-moi, toutes ces preuves d'amour vous conduiront à la haine. Mais voyons quelle est la folie du jour, parlez, vous, Monsieur, qui êtes là planté comme une froide statue, les yeux fixés à la voûte.

VALERE.

C'en est fait, ma pauvre Lisette; je suis trahi.

(*à part.*) LISETTE.

Bon..... Et vous, Madame, avec votre regard en-dessous.

JULIE.

Je suis trahie, ma chere Lisette.

LISETTE *les contrefaisant.*

Ma pauvre Lisette je suis trahi. Je suis trahie, ma chere Lisette. Me voilà bien instruite de leur démêlé, (*à Valere.*) Il faut espérer que ceci s'éclaircira..... hé bien?..., Hem?.... comment êtes-vous trahi?

VALERE.

Je viens de voir sa tante Doralise: elle m'a dit qu'Oronte avoit écrit à sa fille il y a trois jours, & qu'il lui proposoit un époux. Il y a trois jours que cette lettre est reçue, & Madame m'en fait un mystere. J'arrive pour en demander raison, & l'on m'injurie, & l'on me traite.... Oh, tu vois bien qu'elle est résolue de suivre les ordres de son pere, qu'elle est infidelle, qu'elle me méprise, qu'elle me haït.

LISETTE.

(*à Julie.*)

Oui, cela est clair.... Qu'avez-vous à répondre?

JULIE.

Il est vrai que j'ai reçu une lettre de mon pere. Il me parle du fils unique d'un riche négociant; mais je suis peu effrayée de cette proposition; on ne me contraindra jamais à épouser un homme contre mon gré: j'en ai bien refusé d'autres..... & pour un homme qui le mérite si peu?... Je ne lui ai point appris cette nouvelle pour ne pas l'affliger, pour ménager sa sensibilité.... l'ingrat! lui qui se plaint..., il a bonne grace,.... je ne l'ai pas vû hier de tout le

jour : sais-tu où il étoit ?... chez Clarice. On m'a dit qu'il lui fait de fréquentes visites, & tu connois Clarice ?..... j'ai même vû aujourd'hui un de ses domestiques qui portoit un billet à Monsieur ; un billet ? Lisette.

LISETTE.

Un billet, oh ! oui, n'est pas une chose indifférente.

VALERE *avec un mouvement de joie.*

Clarice..... Ah Lisette que je suis aise ?

LISETTE.

Fi, Monsieur, fi ; oh je me fâcherai aussi : vîte, qu'on se justifie.

JULIE.

Le perfide ! il ne répond pas, il est coupable. Ah ! dieux !

VALERE *à Lisette qui le pousse.*

Et non, non..... elle pleure, je crois..... je suis aimé, elle est jalouse. (*avec transport.*)

LISETTE.

Voyez donc le beau plaisir.

JULIE.

(*en sortant.*)

Lisette, suivez-moi..... Faut-il le rendre témoin de ma foiblesse ?

VALERE.

Non, charmante Julie, vous ne sortirez pas,

laissez-moi jouir de ces larmes précieuses. Non, je ne suis pas un perfide: les dieux sont témoins de toute ma tendresse. Apprenez qu'Eraste, notre ami commun, aime Clarice, qu'il doit l'épouser, que je suis le seul à qui ils aient confié ce secret, qu'ils m'ont chargé l'un & l'autre de quelques arrangemens nécessaires; que par ce billet qui vous avoit effrayée, elle me prie de passer chez son Notaire pour ajouter un article essentiel au contrat avant que d'aller au bal chez Dorimene, où je n'ai promis de me rendre que dans l'espérance de vous y rencontrer..... Je crois avoir sur moi ce papier..... (*il cherche.*)
Justement le voilà..... tenez.... lisez.

JULIE.

Ah Valere! vous me trompez peut-être encore?

VALERE.

Non, belle Julie: je n'aime, je n'adore que vous. Mes soupçons, mes craintes, mes reproches même, sont autant de preuves de ma tendresse. Et que m'importeroit la perte d'un bien dont je ne sentirois pas tout le prix? Votre cœur est un trésor si précieux, qu'on ne peut le posséder sans allarmes.

JULIE.

Que je connois bien mes sentimens dans les vôtres. Mon amour n'est pas plus tranquille. Je sens & je crains comme vous. Oui nous serons unis; la na-

ture nous destine l'un à l'autre, puisqu'elle a mis dans nous autant de conformité.

LISETTE.

Enfin je respire. Dieu soit loué, voilà donc le calme rétabli.... mais sera-t-il de longue durée?... peste soit des amans! le matin on s'aime à la fureur, le soir on se haït à la mort, on boude, on gronde, on se brouille, on se réconcilie, & puis c'est à recommencer.

JULIE.

Je vais écrire à mon pere; je vais lui mander que je préfererois de mourir dans un couvent, de rester fille toute ma vie, plutôt que d'accepter l'époux qu'il me présente.

LISETTE.

Rester fille toute la vie! oh, voilà une terrible résolution. Hé bien, tenez, il faut qu'elle vous aime beaucoup, car je n'aurois jamais ce courage-là.

JULIE.

Adieu, Valere, soyez sûr que je n'aimerai jamais que vous.

LISETTE *la contrefaisant.*

Vous l'entendez. Adieu, Valere, soyez sûr que je n'aimerai.... Je vous suis, Madame.

## SCÈNE IV.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

PLus d'inquiétude: nous ſommes aimés.

CRISPIN.

Nous ſommes aimés?

VALERE.

Oui mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Hé bien, puiſque nous ſommes aimés, épouſons. C'eſt ma coutume, à moi, j'aime le matin, on m'aime l'après midi, j'épouſe le ſoir; ſi vous ſaviez combien de mariages j'ai ébauché de cette ſorte.....

VALERE.

Peſte, tu va vîte en beſogne.

CRISPIN.

Et, mort de ma vie, vous allez bien lentement, vous. Il y a un an que le pere de votre maîtreſſe vous laiſſe le champ libre & vous n'en profitez pas. Oh ſi j'étois à votre place les choſes ſeroient avancées de maniere que le bon homme en arrivant....

VALERE.

Tu ne ſais ce que tu dis. Que veux-tu que je faſſe?

CRISPIN.

Rien, Monsieur; rien, continuez, grondez; brouillez-vous, raccommodez-vous. Imaginez des moyens de tourmenter Julie, de la désespérer: oh c'est bien là ce qu'on doit faire quand on s'aime.

VALERE.

Mais en l'absence de son pere?

CRISPIN.

Vraiment les choses s'arrangeront mieux en sa présence.

VALERE.

Ne faut-il pas son consentement? ces sortes d'unions peuvent-elles se contracter sans l'avis des parens?

CRISPIN.

Etes-vous sûr d obtenir son aveu?

VALERE.

Hélas non! puisqu'on me refuse toute espérance.

CRISPIN.

Hé bien, il faut avoir recours à d'autres moyens.

VALERE.

Et comment?

CRISPIN *contrefait successivement la voix de Julie & celle de Valere.*

Comment? il faut dire à votre maîtresse.... Mademoiselle

(*voix d'homme.*)
Mademoiselle Julie, vous savez combien je vous
(*voix de femme.*)
aime.... Je m'en flatte, au-moins, & je ne suis pas
(*voix d'homme.*)
ingratte.... S'il m'est permis de le croire, considérez
combien je suis malheureux de vous aimer sans l'es-
(*v. def.*) (*v. d'h.*)
poir de vous posséder..... Hélas!..... Votre pere,
l'homme le plus avare que je connoisse, ne voudra
jamais sceller notre union à cause de la médiocrité
(*voix de femme.*)
de ma fortune..... Les richesses me touchent peu,
(*v. d'h.*)
votre cœur est un bien plus précieux..... Ah, Ma-
(*il se jette à genoux.*)
demoiselle! si vous en faites cas, de ce cœur qui brûle
pour vous de l'amour le plus tendre, ne l'abandon-
(*voix de femme.*)
nez pas dans son désespoir..... Levez-vous, Valere;
levez-vous, je succombe à l'émotion que vous me
(*voix d'homme.*)
causez..... Succombez, succombez, Mademoi-
sellle, mettez le comble à mon bonheur.....
(*v. def.*) (*v. d'h.*) (*v. def.*) (*v. d'h.*)
Hé bien..... Consentez..... A quoi?... Consentez
(*il se leve.*)
à vous faire enlever.

VALERE.

Hé fi!

CRISPIN.

Oui, lui direz-vous, c'eſt le ſeul parti à prendre dans l'extrémité où nous ſommes, le ſeul moyen de nous unir; votre pere ſera forcé d'approuver notre mariage, votre tante, qui eſt dans nos intérêts, tâchera de l'adoucir; elle y réuſſira, car il faut bien...

VALERE.

Il faut finir ces propos ridicules.

CRISPIN.

Pas tant que vous croyez: quand on ne peut pas avoir une choſe de gré, il faut la prendre de force. Savez-vous bien qu'Oronte peut arriver à tous momens, & que.....

VALERE.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Je dis que n'ayant plus rien à faire où il eſt, il viendra vous faire enrager à Paris, vous, Julie, & moi par contre-coup.

VALERE.

Et ſur quoi juges-tu de ſon prompt retour?

CRISPIN.

Sur quoi? ſur le rapport d'un homme arrivé hier de la même province.

VALERE.

Et que dit-il cet homme?

CRISPIN.

Vous savez qu'Oronte étoit parti avec deux autres Procureurs pour liquider une riche succession que des cohéritiers se disputoient.

VALERE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien, ils ont mis toutes les parties d'accord.

VALERE.

Et comment?

CRISPIN.

Ils l'ont si bien liquidée, cette succession, si bien liquidée, qu'il ne reste plus rien. Tout est consommé en frais de justice: c'est un moyen infaillible pour terminer un procès.

VALERE.

Et tu juges par-là.

CRISPIN.

Belle question! un Procureur n'a plus rien à faire où il n'y a plus rien à gagner. Comptez qu'il aura plié bagage, & qu'il est peut-être en chemin à l'heure que je vous parle.

VALERE.

Hélas! que faire dans cette circonstance?

CRISPIN.

Il faut voir Julie, & prendre avec elle des mesures.

VALERE.

Oui, je la verrai, je saurai à quoi elle pourra se résoudre.

CRISPIN.

Mais n'allez pas encore vous amuser à la bagatelle. Le tems presse, il faut l'engager poliment, c'est-à-dire par de belles manieres, à liquider aussi le coffre fort du bon homme, & à gagner pays avec vous.

VALERE.

Tu oses me proposer un vol ?

CRISPIN.

Ce n'est pas proprement son bien que vous prendrez : cet argent ne lui appartient pas plus qu'à vous-même. Vous le ferez circuler dans la société par maniere de restitution, afin de le faire parvenir à ses anciens maîtres.

VALERE.

Fripon.

CRISPIN.

Vous dégénérez, Monsieur : vous êtes bien reservé pour le fils d'un Greffier. Oronte n'auroit rien à vous reprocher pour la richesse, si vous n'aviez eu une mere d'une conscience si délicate qu'elle rendoit au public, par son faste & sa dépense, les biens qu'elle croyoit mal acquis. Oh ! c'étoit une femme admirable ; on dit même que votre pere, un peu libertin de son naturel, ayant blessé la réputation

d'une certaine femme, Madame la Greffiere porta le ſcrupule juſqu'à venger le mari de cet outrage. A voir le peu de penchant que vous montrez pour la rapine, on croiroit que vous n'êtes pas le fils de votre pere. Vous pourriez bien être, ma foi, un effet des ſcrupules de Madame votre mere.

VALERE.

Inſolent.

CRISPIN.

Je vois bien que la vérité vous bleſſe. He bien, puiſque vous ne voulez pas enlever l'argent du Procureur, enlevez au-moins la fille.

VALERE.

Oui, je verrai de quoi ſon cœur eſt capable. Ecoute, il faut me ſeconder & appuyer mon récit. Je vais lui dire qu'Oronte eſt arrivé, & qu'Eraſte l'a vû.

CRISPIN.

Et pourquoi lui cauſer ces allarmes?

VALERE.

J'aurai le plaiſir de les diſſiper: je lui dirai que le danger qu'elle redoutoit n'eſt pas éloigné, que ſon pere doit bientôt revenir. Je lui conſeillerai de nous mettre à l'abri de toute crainte par un mariage ſecret.

CRISPIN.

Et morbleu, commencez par-là, pourquoi tous ces détours?

VALERE.

Pourquoi ? c'eſt..... Mais la voici avec Liſette : rentrons, allons méditer mon projet. Je reviendrai bientôt ſonder ſon cœur, & recevoir de ſa bouche ou la vie ou la mort.

CRISPIN *le contrefaiſant.*

Ou la vie ou la mort.

---

## *SCENE V.*

LISETTE, JULIE.

LISETTE.

HE bien, ne voilà-t-il pas encore de vos idées ! là, là, en conſcience, quel eſt votre deſſein, vous voulez....

JULIE.

Oui, Mademoiſelle, oui je veux que Clitandre aille dire à Valere que mon pere eſt arrivé. Il viendra tout-de-ſuite me témoigner ſon déſeſpoir. Je comprendrai par l'excès de ſa douleur juſqu'à quel point il m'aime, combien il ſeroit fâché de me perdre.

LISETTE.

Mais s'il reçoit cette nouvelle avec indifférence, vous en aurez de la peine ; s'il y eſt extrêmement ſenſible, vous lui en ferez beaucoup. Quel bien doit-il vous revenir, ou de l'affliger ou de vous affliger vous-même ?

JULIE.

Quel bien, quel bien il doit m'en revenir! ſuffit, je veux me ſatisfaire. Mais voyez donc, je ne pourrai pas lui rendre quelques inquiétudes pour toutes celles qu'il m'a cauſées?

LISETTE.

Mais, Madame.

JULIE.

Mais, Mademoiſelle.

LISETTE.

Pourquoi?

JULIE.

Je le veux, vous dis-je, taiſez-vous: d'ailleurs c'eſt une choſe faite. Clitandre que j'ai fait avertir ce matin m'a répondu qu'il alloit ſe conformer à mon idée.

LISETTE.

Allons, courage, tourmentez-vous bien. Faites l'amour en vous rendant malheureux l'un & l'autre. Je n'ai jamais vû d'extravagance....

JULIE.

Liſette?

LISETTE.

Non, je ne puis y tenir: je rentre crainte de vous manquer de reſpect.

JULIE.

Allez, vos impertinences pourroient bien me faire ſortir de ma modération.

## SCENE VI.

VALERE, JULIE, CRISPIN.

VALERE.

AIDEZ-moi, belle Julie, à supporter le sort qui m'accable de toutes ses rigueurs. Les nouvelles assurances de votre tendresse avoient calmé les inquiétudes qui déchiroient mon ame. Hélas! mon bonheur a été de courte durée. Un événement imprévu....

JULIE.

(*bas.*) (*haut.*)

Bon, Clitandre a parlé.... Hé quoi, vous ne serez jamais dans une assiette tranquille! que vous est-il donc arrivé de si funeste?

VALERE.

La perte de votre cœur le seroit encore davantage sans doute, mais des malheurs trop réels, trop certains détruisent l'espoir....

JULIE.

Mais, encore un coup, expliquez-vous.

VALERE.

C'est dans vos yeux, dans vos discours, dans vos sermens que je viens puiser des forces nouvelles contre les obstacles que j'envisage. Bientôt, belle Julie; ciel! j'en frémis, bientôt il ne me sera plus permis

de vous chercher, de vous voir, de jurer à vos pieds l'amour le plus tendre.

JULIE.

Et pourquoi ?

VALERE.

Votre pere.

JULIE.

(*bas.*) (*haut.*)

Juſtement nous y voilà..... Hé bien, mon pere ?

VALERE.

Vous ignorez donc qu'il eſt arrivé.

JULIE.

Ha vous me raſſurez. Je craignois qu'il n'eût eſſuyé quelque malheur.

VALERE.

Juſte ciel, avec quelle indifférence vous recevez cette nouvelle !

JULIE.

Puis-je être affligée en revoyant un pere que je chéris : ſi je contrains la joie que doit me cauſer ſon retour, c'eſt qu'elle eſt balancée par la crainte que ſa préſence ne gêne notre amour.

VALERE.

Hé non, non, ne vous contraignez point, faites éclatter votre joie. C'eſt moins votre tendreſſe pour votre pere que votre haine pour moi qui vous l'inſpire. Le retour d'Oronte va vous affranchir d'un lien qui vous importune : aurois-je dû m'y attendre !

JULIE.

Je suis si accoutumée à l'injustice de vos reproches, que je veux bien ne pas m'en offenser.

VALERE.

Vous en serez bientôt délivrée, & vous trouverez dans l'obéissance qu'un pere exige, de quoi justifier votre inconstance.

JULIE.

J'ignore ce que mon pere exigera de moi, je sais qu'il s'oppose à notre union, ou du-moins qu'il s'y opposoit; mais je pourrai le fléchir, j'ose même l'espérer.

VALERE.

Ne croyez pas que je me laisse séduire par un discours plein d'artifice.

JULIE.

Assurément, vous n'en cherchez point pour m'offenser.

VALERE.

Et avez-vous pitié de l'affreux désespoir qui m'agite?.... Mais enfin que direz-vous, que ferez-vous, si son cœur inflexible m'interdit tout espoir?

JULIE.

Séparés, mais fideles, nous gémirons, nous nous aimerons.

VALERE.

Ciel, quelle froideur! je n'y puis tenir.....ah! malheureux, qu'ai-je fait?

CRISPIN *à Valere.*

Une sottise, & je vous l'avois dit.

JULIE.

Mais calmez vous, pourquoi vous emporter sans sujet?

VALERE.

Sans sujet, cruelle? deviez-vous si-tôt me détromper? il vous en auroit si peu coûté pour faire durer mon erreur? Sensible encore en apparence pour quelques momens, vous pouviez paroître partager mes craintes. L'autorité d'un pere, ressource ordinaire des cœurs ingrats, m'auroit déguisé votre perfidie: je vous aurois plaint moi-même d'une douleur que vous n'auriez pas ressentie. Vous n'auriez rien perdu du bonheur que vous attendiez, & mon sort eût été moins affreux. Mais non, votre triomphe eût été moins parfait. Il falloit que je susse que je n'étois malheureux que par vous, & qu'ayant connu la fausseté de votre cœur, j'eusse encore à rougir de ma foiblesse.

(*à part.*) JULIE.

Non, je n'ai jamais tant ressenti de joie. Il est tems de calmer ses allarmes: je mériterois ses reproches si je le faisois souffrir davantage..... Ecoutez, Valere..... (*en souriant.*)

VALERE.

Dieux! vous insultez encore à ma douleur? vous riez!....

JULIE.

Croyez que je puis la dissiper, puisque je ne suis point affligée. On vous a trompé sur le retour d'Oronte, un faux bruit vous a trop allarmé.

CRISPIN.

Un faux bruit ? ce n'est pas du bruit dont il s'agit, c'est de la vue..... Eraste n'est pas homme.....

VALERE.

Ha, si Eraste m'avoit joué ce tour, je ne le lui pardonnerois de ma vie.

JULIE.

Eraste, Eraste ! & qu'a de commun votre Eraste avec cette nouvelle,

CRISPIN.

Rien, sinon que c'est qui nous l'a débitée.

JULIE.

Eraste ?

CRISPIN.

Oui, Madame, Eraste a vû de ses propres yeux, Monsieur Oronte qui s'est arrêté pour quelques affaires chez un de ses amis.

JULIE.

Il l'a vû ?... juste ciel !.... quoi, Eraste ?

VALERE.

Son amitié, inquiette des obstacles que ce retour alloit mettre à mon espoir, l'a engagé à m'en don-

ner avis sur-le-champ..... Qu'avez-vous? vous pâlissez.

JULIE.

Ha Valere, que vous êtes bien vengé de la froide indifférence que j'affectois! elle avoit pour principe la certitude où j'étois que vous ne teniez cette nouvelle que de Clitandre. Pouvois-je en être allarmée? c'étoit moi qui le faisois parler pour éprouver votre sensibilité; pardonnez-moi mes soupçons & votre douleur. J'ai connu votre amour: je voudrois que vous pussiez lire dans le fond de mon ame, vous y verriez l'excès de ma tendresse; elle s'enflamme encore par la crainte de vous perdre. Valere ne cessez point de m'aimer. Notre union ne dépend pas de nous, puisque je dépends d'un pere: mais notre cœur est indépendant de toute autorité, & je puis ici, je le dois même, vous jurer que je ne serai jamais à d'autres qu'à vous.

VALERE *rit.*

Ah, ah, ah.

JULIE *étonnée.*

Quoi?

VALERE.

Eraste n'a point vû Oronte.

JULIE.

Est-il possible?

VALERE.

L'amour qui nous unit dans les sentimens qu'il

nous inſpire, nous uniſſoit dans le choix des moyens pour nous éprouver : ah, ah.

JULIE.

Mais cela eſt ſingulier.

CRISPIN.

Oh, très-ſingulier : ah, ah.

---

## *SCENE VII.*

LISETTE, JULIE, CRISPIN, VALERE.

LISETTE.

MADAME, M. Oronte.

VALERE.

Eſt arrivé, je parie : ah, ah, ah.

CRISPIN.

Ah, ah, ah.

LISETTE.

Mais quel démon les poſſede ?

JULIE.

Hé bien, Monſieur Oronte eſt de retour, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Non, mais peu s'en faut.

VALERE.

Bon, Liſette étoit du complot ?... Ah, ah, ah.

VALERE, JULIE, CRISPIN *rient tous enſemble.*

Ah, ah, ah.

LISETTE *les contrefaiſant.*

Ah, ah, ah.

JULIE.

Qui eſt-ce qui t'a chargé de cette nouvelle?

LISETTE.

Votre tante.

VALERE.

Doraliſe auſſi? tout le monde s'en mêle. L'un fait parler Eraſte, l'autre Clitandre; Doraliſe charge Liſette, oh cela eſt fort plaiſant.

LISETTE.

Oui, oui, cela eſt fort plaiſant, fort riſible même: mais ils ſont fous, je crois.

JULIE.

Qu'eſt-ce que t'a donc dit ma tante?

LISETTE.

Qu'elle venoit de recevoir une lettre de votre pere. Il lui marque que les affaires qui le retenoient dans la province ſont terminées, & qu'il ſe met en route dans le moment. Il arrivera peut-être demain, aujourd'hui même.

VALERE.

Quoi, ſérieuſement?

LISETTE.

Oui, ſérieuſement, cela eſt fort plaiſant, n'eſt-il pas vrai? Allons, riez donc.

JULIE.

Où est ma tante ? je veux lui parler.

VALERE.

Oui, il faut que je la voye ; entrons.

LISETTE.

Elle n'est pas dans son appartement. Cidalise venoit la prendre pour la conduire au bal : elle m'a seulement appellée pour m'en donner avis.

JULIE.

Elle est sortie ? elle m'avoit promis de m'attendre.

LISETTE.

Et ne m'aviez-vous pas chargé de lui dire que vous aviez la migraine, que vous la priiez de vous dispenser de la suivre ?

JULIE.

J'irai la trouver chez Dorimene : donne-moi ces ajustemens. Allons donc, que fais-tu là ?.. dépêche.

VALERE.

Permettez, Madame, que je vous accompagne : je veux me joindre à vous pour la prier de ne pas nous abandonner, nous avons besoin de son secours, elle aura pitié de mon état..... Crispin, cours vîte, va me chercher un domino.

LISETTE *qui étoit rentrée avec des habits de bal qu'elle avoit placés sur un fauteuil.*

Attendez, je puis vous donner la robe de palais de M. Oronte.

VALERE.

VALERE.

Tu as raiſon : donne.

CRISPIN.

Et moi.

LISETTE, *elle va chercher les habits.*

Toi, je vais t'en prêter une des miennes.

JULIE.

Valere, lorſque nous feignions l'un & l'autre le retour d'Oronte, nous ne le croyons pas ſi prochain : qu'allons-nous devenir ?

CRISPIN.

Séparés, mais fideles, nous gémirons, nous nous aimerons.

VALERE.

Belle Julie, ne deſeſpérons point encore. L'amour qui nous a bleſſé de ſes traits, nous éclairera de ſon flambeau : livrons-nous à ce guide, il ne ſauroit nous égarer.

LISETTE *apportant les habits.*

Tenez, voilà tout ce qu'il faut.

*Elle habille Valere, enſuite aide Criſpin qui fait des lazzis ; pendant ce tems on entend frapper à la porte.*

Un moment, on y va.

CRISPIN.

Si je prends l'eſprit de la robe.....

LISETTE.

Si tu prends l'esprit de la robe tu seras sage..... (*on frappe.*)
Encore ?

CRISPIN *mettant le bonnet de femme.*

Voici le bonnet doctoral..... Pour le coup me (*on frappe plus fort.*)
voilà passé maître en fourberie..... C'est ce qu'on appelle frapper en maître.

JULIE *à Lisette.*

Va donc voir qui c'est.

VALERE *à Julie.*

N'oubliez pas au-moins de dire à Doralise.....

JULIE *à Lisette qui revient avec un air effrayé.*

Hé bien, qui est-ce ?

LISETTE.

Ha ! Madame, c'est.....

JULIE.

Qui ?

VALERE.

Parle donc, qui ?

LISETTE.

C'est le diable, Monsieur.

JULIE.

Mais encore.

LISETTE.

Votre pere.

JULIE. } *Tous à la fois.*

Mon pere?

VALERE. }

Oronte?

CRISPIN. }

Hai! hai!

LISETTE.

Oui, lui-même en propre original.

JULIE.

Juſte ciel! qu'allons-nous faire?

VALERE.

Hélas, Criſpin!

CRISPIN.

Attendez..... Cette coëffe m'inſpire..... oui j'y ſuis..... Oronte ne vous a jamais vû?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Or ſus, trois mots: je ſuis la ſervante d'ici, malade, vous êtes le Médecin; c'eſt entendu.... Liſette, ouvre.

VALERE.

Ha nous ſommes perdus.

*Criſpin habille en femme ſe met dans un fauteuil.*

## SCENE VIII.

ORONTE, JULIE, CRISPIN, LISETTE, VALERE.

ORONTE.

OUAIS, on a bien de la peine à rentrer chez soi..... Bon jour, ma fille..... tu parois bien émue? (*il l'embrasse.*)

JULIE.

Mon pere, votre retour imprévû m'a causé une agitation....

ORONTE.

Rassure toi, je suis aussi fort aise de te voir: je me porte bien. Mais quel est cet homme-là? (*montrant Valere.*)

JULIE *à part.*

Ciel!

LISETTE.

Monsieur, c'est un Médecin.

ORONTE.

Un Médecin? pourquoi faire?

LISETTE.

Il est venu voir la malade.

ORONTE.

Un Médecin, une malade? voilà bien de la dé-

penſe ; & pourquoi cette fille ?

LISETTE.

C'eſt que Doraliſe, votre ſœur, qui eſt incommodée.....

ORONTE.

Encore une malade ? Hé bien, ma ſœur.....

LISETTE.

Elle avoit beſoin d'une fille auprès d'elle, & nous avons pris Marton en attendant....

ORONTE.

En attendant qu'elle ſe porte mieux, n'eſt-ce pas ? mais quel eſt ſon mal ?

CRISPIN *déguiſant ſa voix.*

Ah, Monſieur ! à la ſuite de quelques vapeurs, auxquelles notre ſexe eſt malheureuſement ſujet, il me prit une foibleſſe qui me cauſa une défaillance... ſi grande..... mais ſi grande..... Mais demandez plutôt à M. le Médecin.

LISETTE *à l'oreille d'Oronte.*

Oh c'eſt un habile homme celui-ci. Il pratique la médecine par un motif de charité. Il voit ſes malades gratis : il eſt vrai qu'il n'exerce que pour les femmes.

ORONTE.

A la bonne heure ; mais j'avois bien affaire de ce tracas, oh je veux que tout le monde ſe porte bien chez moi. En vérité, plus j'examine cette fille,

& moins je puis m'empêcher de vous dire que vous avez fait là un plaisant choix.

JULIE.

On nous a vanté sa fidélité, son adresse.

LISETTE.

D'ailleurs elle a quelques rentes & ne demande point de gages.

ORONTE.

Passe pour cela; mais encore falloit-il attendre qu'elle se portât mieux: car enfin on n'a une ser- (*regardant Crispin.*)
vante que pour s'en servir. Non, je ne puis en revenir: voilà une figure trop singuliere.

CRISPIN.

Six maris, dix-huit enfans, & six fausses couches ont un peu altéré des attraits qui jadis me furent bien funestes. Je n'avois que treize ans lorsque je (*il pleure.*)
fus enlevée pour la premiere fois.

ORONTE.

C'est commencer de bonne heure..... Plus je la regarde & plus.....

CRISPIN.

Monsieur le Médecin, je vais me trouver mal.... je me sens étouffer.... je suffoque.... n'êtes vous pas d'avis que je sorte un moment pour respirer dans la rue?

VALERE.

Non, Mademoiſelle, le grand air pourroit vous ſurprendre.

CRISPIN *bas.*

Ouf! le traître!

ORONTE.

Mais la malade, le Médecin m'avoient fait oublier... Approchez, ma fille, vous me voyez de retour plutôt (*il regarde Criſpin.*) que je ne l'eſpérois..... On n'a jamais rien vû de ſi extraordinaire..... Mes affaires ſont achevées ſelon mes deſirs: je n'ai point négligé les vôtres, ainſi que je vous l'ai mandé; je vous ai trouvé un mari..... Quelle biſarre figure? je n'y puis plus tenir... Rentrons, ma fille, rentrons, j'ai bien des choſes à vous dire, & cette créature me donne des diſtractions dont je ne ſuis pas le maître.

## SCENE IX.

VALERE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

GRACE à Dieu nous en voilà quittes.

VALERE.

Ah, Criſpin! tu nous a tirés d'un grand péril.

CRISPIN.

Et pour nè pas y retomber, Liſette donne-moi mes habits, vîte.

VALERE.

Mais non, tu dois demeurer encore quelque tems; notre fuite précipitée gâteroit tout : nous avons trop bien commencé pour reſter en ſi beau chemin.

CRISPIN.

Non ſurement je ne reſterai pas en chemin, car je me ſauve bien vîte.

VALERE.

Ta préſence eſt ici néceſſaire : j'aurai un prétexte pour revenir, je verrai Julie, nous concerterons enſemble les moyens de ſortir de cet embarras, je ſaurai ce que ſon pere lui aura dit, ce qu'elle aura répondu, le parti qu'elle eſt réſolue de prendre : tu ſens bien qu'il eſt eſſentiel.....

CRISPIN.

Non, je ne ſens pour moi que des coups de bâtons qu'il eſt eſſentiel que j'évite. Croyez-moi, ſortons.

LISETTE.

Mais tu n'as rien à craindre : l'artifice a réuſſi; le bon homme a donné dans le panneau : c'eſt une bonne dupe.

CRISPIN.

Je ne veux pas le devenir.

VALERE.

Mais encore faut-il attendre le retour de Doraliſe : elle eſt dans nos intérêts, tu le ſais; nous

l'avertirons du ſtratagême, elle l'approuvera, elle nous aidera.

CRISPIN.

Chanſons que tout cela.

VALERE.

Mon cher Criſpin, ne m'abandonne pas.

CRISPIN.

Et non, vous dis-je, je ne puis.

VALERE.

Tu veux donc me déſeſpérer: va cruel, tu ſeras cauſe.....

LISETTE.

Allons, laiſſe-toi fléchir, tu connois la généroſité de Valere, il récompenſera ce ſervice. Quelques piſtoles.....

CRISPIN.

Quelques piſtoles!.....Ha! finis, Liſette, tu me ferois faire quelques ſottiſes... Quelques piſtoles!

VALERE.

Sans doute, je te payerai de ton zele. Tiens, prends ma bourſe; ne me refuſe pas la grace que je te demande.

CRISPIN *prenant la bourſe.*

Par exemple, je n'ai rien à répondre à cette raiſon-là.

LISETTE *à Valere.*

Sortez, & revenez ſous le même déguiſement;

nous ſuppoſerons des remedes dont vous viendrez apprendre l'effet: je verrai Julie, je vous inſtruirai de tout.

VALERE.

Oui, je cours prévenir Doraliſe; puiſſe-t-elle m'être favorable!

---

## *SCENE X.*

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

IL court, & je reſte.....

(*il prononce avec emphaſe en remuant ſon argent dans ſa main.*)

*Orli ſacra ſames quis non mortalia peccora cogit.*

LISETTE.

Tu parles latin, je crois.

CRISPIN.

Oui, c'eſt une vieille ſentence d'Hippocrate, que mon ancien maître répétoit toutes les fois que l'argent lui faiſoit faire quelque ſottiſe, & cela lui arrivoit aſſez ſouvent, comme à moi.

LISETTE.

Mais encore une fois, tu ne cours aucun riſque; ne ſuis-je point avec toi? & s'il y avoit du danger, crois-tu que je vouluſſe m'y expoſer?

CRISPIN.

Oh vous en parlez fort à votre aiſe: vos épaules

ſont en ſureté, on pourroit tout-au-plus.....

LISETTE.

Paix, voici Oronte.

CRISPIN.

Ah! le maudit vieillard!.... *Il ſe remet dans ſon fauteuil.*

---

## SCENE XI.

ORONTE, LISETTE, CRISPIN.

(*à part.*) ORONTE.

OUAIS! qu'eſt-ce que ceci ſignifie? ma ſœur n'eſt point malade, comme on me l'avoit dit. Ma fille que j'ai interrogée ne m'a répondu que par des larmes. (*à Criſpin.*) Il faut éclaircir mes ſoupçons... Hé bien, comment vous trouvez-vous?

CRISPIN.

Je ſuis dans une agitation extrême.

ORONTE.

(*en lui tâtant le pouls.*) (*bas.*)

Oui extrême, je le vois bien.... Il y a du myſtere là-deſſous.

CRISPIN.

Monſieur le Médecin m'a aſſuré que ſi je pouvois me traîner juſqu'à la porte je ſerois bientôt guérie.

ORONTE.

Je le crois. *Il le tâte.*

CRISPIN *avec lazzis.*

Arrêtez, Monsieur..... je suis d'une sensibilité.... arrêtez, vous dis-je.

ORONTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Il faut que je l'interroge en particulier....Lisette, allez mettre ce porte-feuille sur mon bureau, & ne descendez pas que je ne vous appelle : je veux parler à cette fille sur la conduite qu'elle doit tenir avec ma sœur.

LISETTE.

Ah, ah, Monsieur, il y auroit conscience; elle n'est point en état de soutenir la conversation.

CRISPIN *avec vivacité.*

Oh, oui, Monsieur, j'ai l'esprit si troublé....

ORONTE. (*bas.*)

Fais ce qu'on te dit & nous laisse..... Pour être plus sûr de mon fait, il vaut mieux cependant les surprendre ensemble. Cachons-nous dans ce cabinet, & ne perdons pas un mot de leur conversation..... (*haut.*)

Lisette, tu as raison, il ne faut pas actuellement fatiguer son cerveau. Reste auprès d'elle, je viendrai lui donner quelques avis lorsqu'elle sera dans une situation plus tranquille.

## SCENE XII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

OUF..... peste, comme il y alloit! quelque sot qui s'y fieroit encore....

LISETTE.

Voilà toujours de tes terreurs paniques. Va, va, le plus fort du péril est passé; lorsqu'il t'interrogera, vante lui ta fidélité, & sur-tout ton économie: tu serois un diable, qu'il seroit enchanté de toi.

CRISPIN.

Ah, quand vous en seriez un vous-même, Mademoiselle, votre éloquence ne me persuadera pas. Tudieu, comme il me regardoit! mon maître & ta maîtresse s'arrangeront s'ils veulent ensemble, pour moi je quitte la partie. Donne-moi mes habits.

LISETTE.

Mais songe que si Oronte ne te trouve plus ici, il découvrira ce que nous avons intérêt de lui cacher; tu trahiras à-la-fois Julie, ton maître, & moi-même, tu nous mettras dans le plus grand embarras.

CRISPIN.

Je m'en tirerai, moi, & voilà ce qui m'est le plus important.

LISETTE.

Tu n'y penſes pas, écoute.

CRISPIN.

Je n'écoute rien. Rends-moi mes habits, te dis-je; ou ſi tu veux que je ſorte ſous ce déguiſement, donne-moi au-moins un maſque.

LISETTE.

Un maſque! à toi? à ta figure? Si tu pouvois louer celui que tu portes, tu n'aurois pas beſoin de faire d'autre métier pour vivre.

CRISPIN.

(*il ſe deshabille.*)

Oh bien, puiſque tu ne veux pas... tiens.... voilà tes guenilles.

LISETTE.

Et que fais-tu donc là, Criſpin? tu nous perds....

CRISPIN.

Et moi je me ſauve.....*Il ſe met à courir.*

---

## *SCENE XIII.*

ORONTE, LISETTE, CRISPIN.

ORONTE.

TOUT beau, Mademoiſelle Marton, tout beau, vous vous enrhumeriez dans la rue; reſtez s'il vous plaît: je vous ai prévenue que j'avois à vous parler...

(*à Liſette.*)

Vous....gardez-vous d'ouvrir la bouche que je ne vous interroge, entendez-vous?

(*à part.*) LISETTE

Et que diable pourrois-je lui dire?

ORONTE.

Oh çà, Monſieur le fripon, daignez m'apprendre ce qui occaſionne cette métamorphoſe dans ma maiſon?

CRISPIN.

Je ne m'appelle point Fripon, Monſieur; on me nomme Criſpin, fort à votre ſervice.

ORONTE.

Oh bien, Monſieur Criſpin, ayez pour agréable de me dire pourquoi vous vous trouvez ici en habit de femme?

CRISPIN.

(*il fait des révérences.*)

Monſieur.

ORONTE.

Oh, Monſieur le coquin, vous m'impatientez avec tous vos détours & vos révérences. Si tu ne veux être pendu, dis-moi.....

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt.....c'eſt une plaiſanterie de carnaval.

ORONTE.

Une plaiſanterie de carnaval?.....oh bien, nous allons voir ſi la juſtice....

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, ne nous jouons pas avec elle : tenez, composons, vous verrez que je ne suis pas difficile.

ORONTE.

Hé bien !

CRISPIN.

Sans entrer dans d'autres explications, donnez-moi quelques coups de bâton, & permettez que je me retire.

ORONTE.

(*il lui donne des coups de bâton.*)

Je vais composer aussi.... Voilà le premier de vos articles.

CRISPIN.

Hai, hai, hai.

ORONTE.

Mais vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez tout avoué.

CRISPIN.

Mais voyez donc quelle injustice ! je n'avois proposé les coups de bâton que comme le prix de ma liberté, &....

ORONTE.

Oh, tu ne dis rien ? je vais donc recommencer.

CRISPIN *se jette à genoux.*

Hé bien, puisqu'il ne faut rien vous déguiser, je vous dirai que depuis long-tems je suis amoureux de Lisette : je craignois qu'une déclaration d'amour

de

de la part d'un homme n'allarmât sa pudeur ; je m'étois introduit auprès d'elle sous ce déguisement, & nouveau Jupiter je séduisois Calisto sous la figure d'une femme.

ORONTE.

Mon petit Jupiter, vous pourriez bien aller rendre visite à Pluton. Tous ces détours sont inutiles, je vous ai entendus de ce cabinet.... tu ne veux pas parler?..... Hola? quelqu'un.

CRISPIN.

Misericorde.

ORONTE.

Hé bien, avoue la vérité si tu veux éviter le supplice.....

CRISPIN *à part.*

Hélas ! que vais-je lui dire?... si je pouvois..... *Il rêve...* par quelque nouvelle fourberie.... oui.... courage Crispin..... *Oronte le prend par l'oreille & le ramene au milieu du théâtre.*

ORONTE.

Ah, tu lasses ma patience.

CRISPIN.

C'en est fait, Monsieur, je me rends.

ORONTE.

Prends garde au-moins de me faire un récit fidele.

CRISPIN.

Apprenez donc, Monsieur, que Valere mon maître....

LISETTE *à part.*

Ha ciel! il va tout découvrir.

ORONTE.

Valere? celui à qui j'ai refusé ma fille?

CRISPIN.

Oui, pour votre malheur.

ORONTE.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Piqué de vos refus, il attendit votre départ pour s'en venger d'une maniere bien cruelle.

ORONTE.

Comment?

CRISPIN.

Il s'introduisit dans votre maison pour séduire Julie. Il trompa facilement une jeune fille sans expérience. Il la vit si souvent, il lui fit tant de protestations, il lui dit tant de choses, que son petit cœur s'enflamma, elle l'aima si fort, mais si fort qu'elle lui jura une tendresse éternelle, & promit de s'unir à lui malgré les ordres de son pere.

LISETTE *à part.*

Le traître!

CRISPIN.

Et pour se soustraire à votre puissance..... mais permettez que je n'acheve pas.

ORONTE.

Non. Poursuis..... *A part.* Ma fille se seroit oubliée!

CRISPIN.

Je ne saurois.

ORONTE.

Parle, te dis-je?

CRISPIN.

Ayant appris votre prochain retour, & prévoyant que vous ne consentiriez jamais à son union avec Valere.

ORONTE.

Hé bien!

CRISPIN.

Hé bien, elle nous avoit priés de l'enlever, & nous allions exécuter ce projet lorsque vous êtes venu nous surprendre. Nous nous étions déguisés sous prétexte d'aller au bal chez Dorimene, mais c'étoit pour nous sauver sous ces habits sans être reconnus: voilà sur ce fauteuil le domino qui devoit servir à Julie.

LISETTE.

Monsieur, dussiez-vous m'assommer, je ne puis me taire & souffrir une pareille imposture.

CRISPIN.

Liſette, que mon maître avoit gagnée par des préſens, conduiſoit ſeule cette intrigue.

LISETTE.

Monſtre exécrable, peux-tu ſoutenir un menſonge ſi horrible?

ORONTE.

Taiſez-vous, malheureuſe, c'étoient là les ſoins que je devois attendre de vous.

LISETTE.

Mais, Monſieur, je vous proteſte que tout ce que ce coquin annonce avec tant d'effronterie, eſt de la derniere fauſſeté.

ORONTE.

Encore, taiſez-vous, vous dis-je.

CRISPIN.

Liſette s'étoit chargée de vuider le coffre-fort & de venir nous joindre dans notre retraite.

LISETTE.

Non, Monſieur, cette impoſture eſt atroce.

ORONTE.

Abſence cruelle! ah! que n'ai-je péri dans la route? Julie! malheureuſe Julie!

CRISPIN.

Oui, malheureuſe, plus que vous ne croyez: vous ne ſavez pas tout.

ORONTE.

Eh ! que peux-tu m'apprendre encore ? mon infortune n'eſt-elle pas comblée ?

CRISPIN *feignant de s'attendrir & de pleurer.*

Non, Monſieur, vous ne connoiſſez pas toute la noirceur de mon maître. Il enleve votre fille & ne veut pas l'épouſer..... après lui avoir ravi ſon bien & ſon honneur....., il abandonnera dans un pays étranger..... cette pauvre infortunée.....

ORONTE.

Je m'en vengerai, duſſai-je y dépenſer tout mon bien ; le crime ne demeurera pas impuni.....

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! vous me fendez le cœur.

LISETTE *à part.*

J'enrage.

ORONTE.

Suborner une fille dans la maiſon de ſon pere ! deshonorer une famille entiere ! je vais le livrer à toute la rigueur des loix.

CRISPIN.

Votre reſſentiment eſt juſte. Cependant plus la vengeance ſera éclatante, plus votre honneur en ſouffrira ; on apprendra le crime par la punition, &....

ORONTE.

Que je ſuis malheureux !

CRISPIN.

Mais auſſi ſi vous ne vous en vengez pas, votre fille ne ſera pas moins deshonorée. L'aventure deviendra publique. Valere a déjà fait entendre qu'il avoit des liaiſons ſecrettes avec Julie: le ſcélérat la couvrira d'infamie par ſes diſcours.....

ORONTE.

Dieu!

CRISPIN.

Il n'y auroit qu'un remede.... mais il ne m'appartient pas de vous donner des avis.

ORONTE.

Et, parle..... dans la ſituation où je ſuis, puis-je prendre conſeil de moi-même?

CRISPIN.

Valere, que vous avez vû en habit de Médecin, va revenir dans le même déguiſement. Il faudroit.... *Il parle bas à Oronte.*

LISETTE *à part.*

Ouais! me ſerois-je trompée? Je commence à deviner.....

CRISPIN.

Vous entendez bien que par-là..... *Il parle bas.*

ORONTE.

C'eſt en effet le parti le plus ſage..... oui..... je vais le ſuivre. Vous, ſi Valere vient.....

CRISPIN.

Je ſaurai le retenir.... Allez & revenez promptement.

## SCENE XIV.

CRISPIN, LISETTE.

*Ils se regardent quelque tems en silence.*

CRISPIN.

HÉ bien?

LISETTE.

Ma foi, j'y ai été trompée.

CRISPIN.

Quoi, je ne suis pas un monstre, un scélérat, un infame, un imposteur?

LISETTE.

Non, tu es un héros.

CRISPIN.

Tu comprends donc.

LISETTE.

Oh oui, je comprends tout. Je suis honteuse d'avoir été si long-tems ta dupe, moi qui suis si accoutumée à tes fourberies : mais aussi, tu devois m'avertir.

CRISPIN.

Et le pouvois-je? d'ailleurs Lisette manquer de pénétration!

LISETTE.

Mais s'il va rencontrer Julie, s'il lui parle.

CRISPIN.

S'il lui parle, il lui dira des injures, elle lui répondra par des larmes; & tout en grondant, tout en pleurant, rien ne se débrouillera.

LISETTE.

Mais Valere..... sa pétulence & son étourderie pourroient tout gâter.

CRISPIN.

Oui, je voudrois bien qu'il arrivât..... mais je tâcherai de lui faire entendre par des signes.....

LISETTE.

Je ne me serois jamais doutée de la ruse..... ce pauvre diable va être bien attrapé..... *Elle rit* Ah, ah.

CRISPIN.

Tromper un Procureur! *Il rit.* Ah, ah. *Appercevant Oronte.* Chut, chut, chut.

LISETTE.

Traître! est-ce ainsi que tu es fidele à ton maître? Mais il se chargera de se venger & de venger Julie: pour moi, je ne donnerai pas ce soin à d'autres, & je saurai de mes cinq doigts t'arracher ces yeux & cette langue de vipere..... *Elle se jette sur lui.*

CRISPIN.

Doucement, doucement.....

## SCENE XV.

CRISPIN, LISETTE, ORONTE.

CRISPIN.

VOus voyez, Monsieur, comme on me traite pour vous avoir obéi. Oh la méchante fille! si vous n'étiez arrivé je crois qu'elle m'auroit étranglé.

ORONTE *à part.*

Plus je réfléchis, moins je crois ma fille coupable d'une action aussi infame..... Ce drôle m'a l'air d'un fripon..... Si j'allois tomber moi-même dans le piége..... Ce qu'il m'a dit a cependant l'apparence de la vérité..... Pourquoi ce travestissement ce domino?... Mais Lisette soutient avec tant d'assurance l'imposture de ce récit.... Elle parleroit avec moins de fermeté si..... Oui, il faut que je l'interroge auparavant..... Je saurai bien démêler des soupçons.... *A Crispin qui se doute d'être découvert & s'approche de la porte.* Où allez-vous? restez là. *A Lisette.* Lisette, approchez..... J'ai toujours reconnu ta fidélité: comment est-il possible que tu aies trempé dans un complot?....

LISETTE.

Monsieur.

ORONTE.

Je sais bien que tu ne veux pas en faire l'aveu... tu connois ma bonté.....

LISETTE.

Monsieur.

ORONTE.

Tu prétends que tout ce que ce valet m'a raconté n'est qu'une fable.... Là, voyons, comment peux-tu prouver.....

LISETTE.

Vous m'avez défendu de parler.

ORONTE.

Hé non, parle, je t'en prie, justifie toi....

LISETTE.

Monsieur.

ORONTE.

Hé bien, dis-moi donc pourquoi je trouve en arrivant ces deux hommes dans ma maison? pourquoi sont-ils ainsi déguisés?....

LISETTE.

Monsieur.

ORONTE.

Je viens d'apprendre que Dorimene donne en effet un bal..... Ah çà, je vois ce que c'est, tu favorisois leur tendresse; c'est toi qui as introduit Valere dans ma maison en mon absence..... Il avoit cor-

rompu ta fidélité..... Le mal n'eſt pas ſi grand après tout.... Mais cet enlevement..... ma fille n'eſt pas capable..... ni toi de te prêter..... hé ? n'eſt-il pas vrai ?.....

LISETTE.

Monſieur.

ORONTE.

Raſſure toi : je te l'ai dit..... je te pardonnerois cette faute.... Hé bien ils s'aiment..... ils alloient au bal déguiſés pour ſe voir, ſe parler..... tu les as aidés dans leur intrigue. Hé ?

LISETTE *pleurant & tombant à genoux.*

Monſieur.

ORONTE.

Ouais, mais qu eſt-ce que ceci ſignifie ?

LISETTE.

Monſieur, je ſuis une malheureuſe.

ORONTE.

Comment, on m'auroit dit la vérité ?

CRISPIN.

Aſſurément, Monſieur, c'eſt bien à un homme comme vous qu'on voudroit ſe jouer.

ORONTE.

Mais tu te récriois tout-à-l'heure au menſonge, à l'impoſture !...

LISETTE.

Hélas! ne me perdez pas. J'implore votre clémence.

ORONTE.

Suffit..... je te ferai ressentir les effets de ma clémence..... réparons auparavant mon outrage.....

---

## *SCENE XVI.*

ORONTE, UN NOTAIRE, CRISPIN, LISETTE.

ORONTE.

MAIS voilà le Notaire que j'avois mandé..... (*au Notaire.*)
Vous a-t-on expliqué mes intentions?

LE NOTAIRE.

Oui, le contrat est dressé, il ne sera question que de signer.

ORONTE.

(*il appelle.*)
Bon, je vais faire descendre ma fille.... Julie.....

## SCENE XVII. & derniere.

ORONTE, UN NOTAIRE, CRISPIN, LISETTE, JULIE, VALERE.

ORONTE.

(*à Julie.*) (*à Valere.*)

APPROCHEZ, Mademoiſelle..... Ah vous venez fort à propos, Monſieur : vous êtes ſans doute ſurpris du changement que vous voyez ; vos remedes ont opéré : le malade a repris ſa ſanté & ſon ſexe. Il m'a dit de vos nouvelles..... Qui croiroit qu'une figure qui exprime l'honnêteté & la candeur, renfermât une ame auſſi noire?.....

VALERE.

Que dites-vous, Monſieur?

ORONTE.

Suffit, je ſais tout.

VALERE.

(*à Criſpin.*)

Quoi, malheureux?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, j'ai tout avoué, & en vérité je ne ſaurois m'en repentir.

VALERE.

Je ne nierai rien de ce qu'il a pû vous dire, je le

confirmerai même avec ſerment, s'il le faut.

ORONTE.

Comment oſez-vous me tenir ce langage?

JULIE *ſe jette à genoux.*

Mon pere, vous voyez à vos genoux....

ORONTE.

Levez-vous, fille indigne....

JULIE.

Dieux! qu'entends-je?... Quoi! mon pere?.... Hé bien, il n'eſt plus tems de feindre. Connoiſſez mon cœur; oui j'aime Valere, je ne le cache point, & loin de rougir de ma foibleſſe....

ORONTE.

Ta foibleſſe? infame! tu oſes à mes yeux faire trophée de ta honte, de ton deshonneur..... Mais *(à Valere.)* finiſſons des diſcours inutiles.... Monſieur le Médecin, ſignez encore cette ordonnance, ou je ſaurai vous y contraindre.

CRISPIN *bas à Oronte.*

Bon, ferme.

VALERE.

Mais du-moins faut-il.....

ORONTE.

Il faut m'obéir & ſigner ce contrat qui vous unit avec votre indigne maîtreſſe. Puiſſiez-vous ne jamais

ressentir tous les maux que vous m'avez causés.

CRISPIN *faisant des mines à Valere.*

Oui, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. ..... Allons, Monsieur, qu'un sincere repentir vous fasse réparer de bonne grace.....

VALERE.

Mais enfin je veux savoir ce que signifie.....

CRISPIN *continuant ses mines.*

En vain chercherez-vous à éluder encore..... signez sans résistance.... & ne donnez pas le tems à la réflexion.

ORONTE.

Sans doute..... la juste indignation de votre crime pourroit me faire prendre un parti qui vous seroit plus funeste; je pourrois faire exercer contre vous toute la sévérité des loix.

VALERE.

Vous m'étonnez, Monsieur, par ce discours étrange. De quel crime.....

CRISPIN *faisant toujours des mines.*

Et allons... point d'explication... signez, signez; vous dis-je.... hésiterez-vous encore lorsque Monsieur veut bien tout oublier & vous donner sa fille

*(il s'apprche de l'oreille de Valere.*

en mariage.... Hem? .... m'entendez-vous?

VALERE.

Allons, je vous obéis.... je signe aveuglément, mais je ne comprends rien à....

ORONTE.

Enfin je respire..... A vous ma fille, si je dois encore vous appeller de ce nom.

JULIE.

Ha mon pere! qu'il m'est affreux, quand vous faites le bonheur de ma vie, de ne le devoir point à votre amitié! hélas! faut-il que votre colere suspende les expressions de ma reconnoissance?

ORONTE.

Signe, & bénis le moment où je puis réparer ta honte.

JULIE.

Ma honte? quoi mon pere!...

CRISPIN.

Bon! voici l'autre.... *Il lui fait des signes.*

ORONTE.

Signe, te dis-je.

JULIE.

J'obéis avec plaisir & avec crainte.

ORONTE *au Notaire, en signant.*

Reste-t-il encore quelque chose à faire?

LE NOTAIRE

LE NOTAIRE, *en signant.*

Non, Monsieur; & quand j'aurai signé, le contrat aura toute sa validité.

ORONTE.

Dieu soit loué.

VALERE.

A présent, Monsieur, pourriez-vous nous expliquer?

CRISPIN *se jette à genoux.*

(*à Valere.*) (*à Oronte.*) (*à Julie.*) (*à Lisette.*)

Mon cher maître, Monsieur, Madame, Mademoiselle, & toute l'honorable compagnie, pardonnez-moi si par un heureux mensonge.....

ORONTE.

Ouais! m'auroit-on trompé? que signifie ceci?

CRISPIN.

Hélas! Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout ce que je vous ai dit.

ORONTE.

Ah ciel! ma fille n'est pas coupable? je suis trahi.

VALERE.

Et par quel moyen?

ORONTE.

Vous l'apprendrez; entrons, je confirme tout ce que j'ai fait dans ma colere: puisse cet hymen être heureux!

FIN.

# OBSERVATIONS

## *SUR CETTE PIECE.*

CETTE piece a été reçue par les Comédiens, mais je doute qu'elle réuſsît s'ils entreprenoient de la jouer.

1°. Ce n'eſt qu'une Farce, & ce genre de comique paroît déſormais exclu de notre théâtre.

2°. Elle n'eſt point écrite uniformément, & il y regne deux tons très-différens. On croit lire une véritable Comédie juſqu'à l'arrivée d'Oronte; & dès ce moment, la piece prend le caractere d'une Farce: de-ſorte qu'on auroit en même tems une Comédie & une parade, ſi on ſupprimoit toutes les dernieres ſcenes & qu'on y ſubſtituât un autre dénouement, & ſi en conſervant les ſcenes ſupprimées, on imaginoit un commencement qui leur fût analogue.

3°. Le dénouement ne roule que ſur le bon mot, moins honnête & plus énergique d'une ancienne parade, que bien des perſonnes connoiſſent. On veut engager le bon homme Caſſandre à donner ſa fille Iſabelle en mariage à M. Léandre. Comme il s'obſtine dans ſes refus, on lui dit pour dernier moyen, qu'Iſabelle & Léandre ont vécu plus que familierement enſemble, que ces liaiſons ont eu les ſuites ordinaires, & que ſi on ne ſe hâte de les marier, Iſabelle pourroit reſter fille & devenir mere.

Il se rend à cette raison, & les unit. Après la cérémonie, il apprend que le crime de sa fille n'est qu'une fable, & s'écrie dans le plus grand désespoir : *Je suis trahi, ma fille n'est pas grosse.*

4°. Il y auroit bien d'autres choses à blâmer dans cette piece, & les lecteurs ne s'en appercevront que trop.

*FIN.*

---

## *ERRATA.*

*Page* 3. *ligne* 10. avant que les livrer, *lisez* avant que de les livrer.
*Pag.* 4. *lig.* 8. assemblés, *lis.* assemblé.
*Pag.* 37. *lig.* 7. dissipez vos soupçons cruels, *lis.* dissipez vous, soupçons cruels.
*Pag.* 38. *lig.* 3. dé, *lis.* dès.
*Pag.* 44. *lig.* 17. mérite, *lis.* mérites.
*Pag.* 47. *lig.* 16. ne, *lis.* que.
*Pag.* 63. *lig.* derniere, *lis.* encore.
*Pag.* 68. *lig.* 26, meilleurs gens, *lis.* meilleures gens.
*Pag.* 77. *lig.* 27. d'avec l'autre, *lis.* à l'autre.
*Pag.* 94. *lig.* 1. m'ordonne, *lis.* m'ordonnent.
*Pag.* 114. *lig. pénultieme*, acepterez, *lis.* accepterez.
*Pag.* 148. ce n'est point un mensonge, *lis.* ce n'est point un mensonge. *un point & non une virgule.*
*Pag.* 159. *lig.* 5. après le mot férocité, *mettez un point.*
*Pag.* 182. *sixieme vers*, ato mes, *lis.* atômes.
*Pag.* 234. *lig.* 19. j'en ai de nom, *lis.* j'en ai un de nom.
*Pag.* 264. *lig.* 12. eanton, *lis.* canton.
*Pag.* 282. *lig.* 7. écrits, *lis.* écrit. *Ibid. lig.* 14. vus, *lis.* vu ; des amours, *lis.* des amans. *Ibid. lig.* 19. preuves, *lis.* épreuves.
*Pag.* 284. *lig.* 15. *pag.* 285. *lig.* 2. *pag.* 299. *& ailleurs* ; dieux, *lis.* dieu.
*Pag.* 289. *lig.* 24. Mademoiselle, *lis.* Mademoiselle.
*Pag.* 300 *lig.* 15. c'est qui, *lis.* c'est lui qui.

## APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Vice-chancelier, cinq Pieces de théâtre, faisant partie des *Œuvres diverses de* M. MARIN: je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & j'ai cru qu'elles seroient accueillies favorablement du Public. A Paris ce 15 Août 1764. ALBARET.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les gens tenant nos cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur MARIN, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *ses Œuvres diverses*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende

contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-chancelier Garde des sceaux de France, le sieur de Maupeou, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-chancelier Garde des sceaux de France, le sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de la chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 371. fol. 174. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article 41. à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris ce 11 Octobre 1764.*
*LE BRETON*, Syndic.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Premier Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe.

107414

S

AB= 107414

X2599397

DC 4095

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0361

# C E S

# TRE,


*...démie de Marseille,*
*... de Nancy, Censeur*
*... & Secrétaire général*
*...e.*





...R I S.

...ire, rue S. Jacques,
...lu Goût.

...LXV.

*...Privilege du Roi.*



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-31665/fragment/page=0363